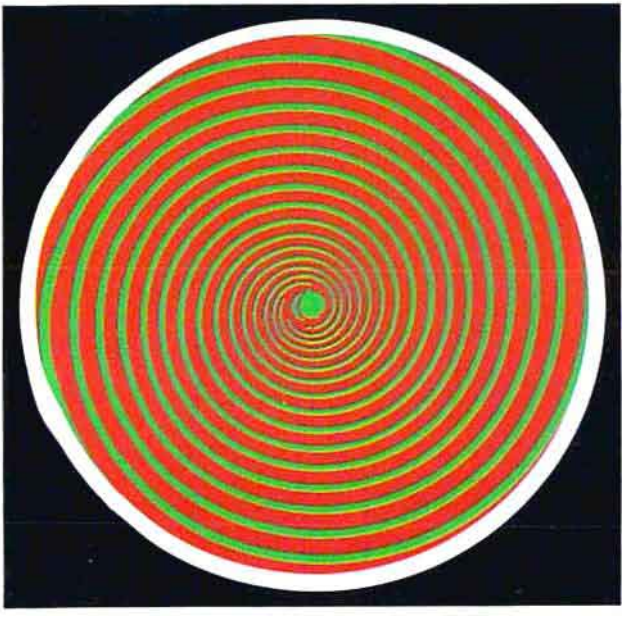
AGORA

FRIEDRICH VON HAYEK

SCIENTISME ET SCIENCES SOCIALES



SCIENTISME ET SCIENCES SOCIALES

Ouvrage du même auteur
déjà paru dans la collection Agora
Prix et Production

AGORA

FRIEDRICH VON HAYEK

SCIENTISME ET SCIENCES SOCIALES

Essai sur le mauvais usage de la raison

Traduit de l'anglais par
RAYMOND BARRE

PLON

Initialement paru dans la collection
« Recherches en Sciences humaines »
dirigée par E. de Dampierre,
l'essai présenté ici est tiré de
Scientism and the study of Society
(Glencoe, Illinois, The Free Press, 1952)

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

© 1953 by Librairie Plon

ISBN : 2-86917-013-0

« Systems which have universally owed their origin to the lucubrations of those who were acquainted with one art, but ignorant of the other ; who therefore explained to themselves the phenomena, in that which was strange to them, by those in that which was familiar ; and with whom, upon that account, the analogy, which in other writers gives occasion to a few ingenious similitudes, became the great hinge on which every thing turned. »

Adam SMITH,
Essay on the History of Astronony.

CHAPITRE PREMIER

L'INFLUENCE DES SCIENCES DE LA NATURE SUR LES SCIENCES DE L'HOMME

Au cours de son lent développement au XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] siècle, l'étude des phénomènes économiques et sociaux fut essentiellement guidée dans le choix de ses méthodes par la nature des problèmes auxquels elle eut à faire face[1]. Des techniques adaptées à ces problèmes se développèrent progressivement sans beaucoup de réflexion sur le caractère de ces méthodes ni sur leurs relations avec celles des autres disciplines de la connaissance. Ceux qui s'adonnèrent à l'étude de l'économie politique purent alternativement la décrire comme une branche de la science ou de la philosophie morale ou sociale sans éprouver le moindre scrupule sur la question de savoir si leur sujet était scientifique ou philosophique. Le terme de « science » n'avait pas encore acquis le

1. Ceci n'est pas universellement vrai. Les tentatives faites pour traiter à la manière scientiste les phénomènes sociaux, qui acquirent tellement d'influence au XIX[e] siècle, ne furent pas complètement absentes au XVIII[e]. Il y en a, au moins, d'importants éléments dans l'œuvre de Montesquieu et des Physiocrates. Mais les grandes réussites du siècle dans la théorie des sciences sociales, les œuvres de Cantillon et de Hume, de Turgot et d'Adam Smith, en furent exemptes dans l'ensemble.

sens spécial et étroit qu'il a aujourd'hui[1] ; aucune distinction non plus n'était faite, qui isolait les sciences physiques ou naturelles et leur conférait une dignité particulière. En fait, ceux qui se consacrèrent à ces questions choisirent sans difficulté de parler de philosophie quand ils s'intéressèrent aux aspects les plus généraux des problèmes[2] ; à l'occasion, une opposition se trouva même établie entre « philosophie naturelle » et « science morale ».

Dans la première moitié du XIX[e] siècle, une nouvelle attitude se fit jour. Le terme de « science » fut de plus en plus restreint aux disciplines physiques et biologiques qui commencèrent au même moment à prétendre à une rigueur et à une certitude particulières qui les distingueraient de toutes les autres. Leur succès fut tel qu'elles en vinrent bientôt à exercer une extraordinaire fascination sur ceux qui travaillaient dans d'autres domaines ; ils se mirent rapidement à imiter leur enseignement et leur vocabulaire. Ainsi débuta la tyrannie que les méthodes et les techniques des Sciences[3] au sens étroit du terme n'ont jamais cessé depuis lors d'exercer sur les autres disciplines. Celles-ci se soucièrent de plus

1. Le premier exemple de l'usage moderne et étroit du terme « science » donné dans le *New English Dictionary* de MURRAY ne date que de 1867. Mais T. MERZ, *History of European Thought in the Nineteenth Century*, 1896, I, p. 89, a probablement raison quand il suggère que le mot « science » a acquis son sens actuel au moment de la formation de la British Association for the Advancement of Science (1831).

2. Par exemple le *New System of Chemical Philosophy* de J. DALTON, 1809, la *Philosophie zoologique* de LAMARCK, 1809, et la *Philosophie chimique* de FOURCROY, 1806.

3. Nous utiliserons le terme Science avec une majuscule quand nous désirerons souligner que nous l'utilisons dans son sens moderne et étroit.

en plus de revendiquer l'égalité de statut en montrant qu'elles adoptaient les mêmes méthodes que leurs sœurs dont la réussite était si brillante, au lieu d'adapter davantage leurs méthodes à leurs propres problèmes. Cette ambition d'imiter la Science dans ses méthodes plus que dans son esprit allait, pendant quelque cent vingt ans, dominer l'étude de l'homme, mais elle a dans ce temps à peine contribué à la connaissance des phénomènes sociaux ; elle continue cependant non seulement à dérouter et à discréditer les travaux des disciplines sociales, mais on présente encore toute demande de progrès nouveau dans cette direction comme la dernière innovation révolutionnaire capable de leur assurer — si on l'adoptait — une avance rapide et insoupçonnée*.

Signalons cependant immédiatement que ceux qui furent les plus ardents à présenter cette demande ont été rarement eux-mêmes des hommes qui enrichirent de façon notable notre connaissance scientifique. De François Bacon, le lord chancelier qui demeurera à jamais le prototype du « démago-

* Il est peut-être bon de rappeler ici la position de Durkheim : « La sociologie prit naissance à l'ombre de ces sciences [de la nature] ; et, en contact intime avec elles, elle attire dans sa propre sphère d'action toutes ces sciences sociales particulières qu'elle comprenait en principe et qui aujourd'hui se trouvent pénétrées d'un esprit nouveau. Il va de soi que, parmi les premiers sociologues, quelques-uns eurent le tort d'exagérer ce rapprochement au point de méconnaître l'originalité des sciences sociales et l'autonomie dont elles doivent jouir à l'égard des autres sciences qui les ont précédées. Mais ces excès ne doivent pas faire oublier tout ce qu'il y a de fécond dans ces foyers principaux de la pensée scientifique. » Émile DURKHEIM, *La sociologie et son domaine scientifique,* 1900, reproduit dans Armand CUVILLIER, *Où va la sociologie française ?,* Paris, Rivière, 1953, p. 206. (N.D.L.R.)

gue de la science », comme on l'a justement nommé, à Auguste Comte et aux « physicalistes » de notre temps, les déclarations sur la vertu exclusive des méthodes spécifiques utilisées par les sciences de la nature furent celles d'hommes dont le droit de parler au nom des savants n'était pas incontestable et qui ont à la vérité montré dans les Sciences elles-mêmes autant de préjugés sectaires que dans leur attitude à l'égard d'autres questions. F. BACON s'opposait à l'astronomie copernicienne[1], COMTE enseignait qu'une seule minute d'observation des phénomènes au moyen d'instruments comme le microscope était pernicieuse et devrait être supprimée par le pouvoir spirituel de la société positive ; ces hommes ont été si souvent abusés dans leur propre domaine par une attitude dogmatique qu'il y a peu de raisons d'attacher trop de respect à leur opinion sur des problèmes encore plus éloignés des domaines où ils puisaient leur inspiration.

Il y a pourtant une autre qualification que le lecteur doit garder présente à l'esprit dans la discussion qui va suivre. Les méthodes que les savants ou les hommes fascinés par les sciences de la nature ont si souvent essayé d'appliquer de force aux sciences de l'homme, n'ont pas toujours été nécessairement celles que les savants suivaient en fait dans leur propre domaine, mais bien plutôt celles qu'ils croyaient utiliser. Ce n'est pas forcément la même chose. Le savant qui réfléchit sur sa démarche et la met sous forme théorique n'est pas tou-

1. Voir M. R. COHEN, « The Myth about Bacon and the Inductive Method », in *Scientific Monthly*, XXIII, 1926, p. 505.

jours un guide digne de confiance. Les opinions sur le caractère de la méthode scientifique ont suivi diverses modes pendant les dernières générations ; nous devons cependant admettre que les méthodes réellement suivies sont essentiellement restées les mêmes. Mais c'est ce que croyaient faire les savants, et même ce qu'ils avaient pensé un certain temps auparavant, qui a influencé les sciences de l'homme ; aussi les commentaires qui suivent sur les méthodes des sciences de la nature ne prétendent-ils pas être nécessairement un exposé exact de ce que les savants ont réellement accompli, mais plutôt un exposé des opinions relatives à la nature de la méthode scientifique qui ont récemment prévalu.

L'histoire de cette influence, les voies par lesquelles elle s'est exercée, la direction suivant laquelle elle a affecté les développements sociaux, nous retiendront dans une série d'études historiques à laquelle le présent essai se propose de servir d'introduction. Avant de retracer l'histoire de cette influence et de ses effets, nous essaierons ici de décrire les caractères généraux et la nature des problèmes auxquels ont donné naissance les extensions injustifiées et fâcheuses des habitudes de pensée propres aux sciences physiques et biologiques. Il existe certains éléments typiques de cette attitude que nous rencontrerons à plusieurs reprises et que leur vraisemblance oblige à examiner avec soin. Alors que dans des cas historiques particuliers il n'est pas toujours possible de montrer comment ces points de vue caractéristiques sont liés aux habitudes de pensée des savants et en dérivent, il est plus aisé de le faire dans une étude systématique.

Il est à peine besoin de souligner que rien de ce que nous dirons n'est dirigé contre les méthodes de la science dans leur sphère propre, ni se propose de jeter le moindre doute sur leur valeur. Aussi pour éviter toute incompréhension sur ce point, parlerons-nous toutes les fois que nous aurons affaire non à l'esprit général de la recherche désintéressée, mais à l'imitation servile de la méthode et du langage de la Science, de « scientisme » ou de « préjugé scientiste ». Bien que ces termes ne soient pas complètement ignorés en anglais[1], ils sont en réalité empruntés au français, où ils en sont venus récemment à être généralement utilisés dans un sens exactement semblable à celui dont nous nous servons ici[2]. On notera que, dans le sens où nous employons ces termes, ils recouvrent évidemment une attitude qui est incontestablement non scientifique au vrai sens du mot ; elle implique en effet une application mécanique et sans discernement de certaines habitudes de pensée à des domaines différents de ceux dans lesquels elles se sont formées. Le point de vue scientiste, en tant qu'il se distingue du point de vue scientifique, n'est pas une optique sans préjugé ; c'est une optique très partisane qui, avant même de considérer son objet,

1. Le *New English Dictionary* de MURRAY connaît à la fois « scientisme » et « scientiste », le premier signifiant « les habitudes et le mode d'expression d'un homme de science », le second « caractéristique, ou ayant les attributs, d'un savant (usage péjoratif) ». Les termes « naturaliste » et « mécaniste », qui ont souvent été utilisés dans un sens analogue, conviennent moins parce qu'ils tendent à suggérer un mauvais type d'opposition.

2. Voir, p. ex., J. FIOLLE, *Scientisme et science*, Paris, 1936, et A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 5e éd., p. 940, s. v. *Scientisme.*

prétend connaître le moyen le plus convenable de l'étudier[1].

Il serait commode de pouvoir disposer d'un terme analogue pour décrire l'attitude mentale caractéristique de l'ingénieur ; elle se relie à beaucoup d'égards au scientisme, mais elle en est distincte. Nous avons l'intention de l'examiner ici en relation avec lui. Aucun mot d'une force d'expression égale ne se recommande toutefois de lui-même et nous devrons nous contenter de décrire ce second élément si caractéristique de la pensée du XIX^e siècle et du XX^e siècle sous le nom de « mentalité polytechnicienne »*.

1. Peut-être le passage suivant d'un physicien distingué aidera-t-il à faire voir combien les savants eux-mêmes souffrent de cette attitude qui a donné à leur influence sur les autres disciplines un caractère si pernicieux : « Il est difficile de concevoir quelque chose de plus obtus en matière scientifique que de postuler que toute expérience potentielle se modèle sur ce qui nous est déjà familier et par la même d'exiger que toute explication ne puise dans l'expérience quotidienne que des éléments déjà connus. Une telle attitude dénote un manque d'imagination, une cécité et une obstination mentales dont on aurait pu s'attendre à ce qu'elles aient épuisé leur justification pragmatique à un niveau d'activité mentale moins élevé. » (P. W. BRIDGMAN, *The Logic of Modern Physics*, 1928, p. 46).

* Rapprocher de Raymond ARON, « Démocraties au XX^e siècle » in *Encyclopédie politique de la France et du monde*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie coloniale et maritime, 1951, 2^e éd., p. 173. (N.D.L.R.)

CHAPITRE II

LE PROBLÈME ET LA MÉTHODE DES SCIENCES DE LA NATURE

Avant de pouvoir comprendre les raisons des empiétements du scientisme, nous devons chercher à expliquer le combat que la Science elle-même eut à livrer contre des conceptions et des idées qui furent aussi préjudiciables à ses progrès que menace aujourd'hui de le devenir, pour le développement des sciences de l'homme, le préjugé scientiste. Nous vivons certes aujourd'hui dans une atmosphère où les concepts et les habitudes de pensée de chaque jour subissent fortement l'influence des façons de penser de la Science, mais nous ne devons pas oublier que les Sciences eurent à leurs débuts à se frayer un chemin dans un monde où la plupart des concepts avaient été élaborés à partir de nos relations avec les autres hommes et de l'interprétation de leurs actes. Il est donc naturel que la vitesse acquise dans cette lutte ait entraîné la Science au-delà du but et créé une situation où, à l'inverse, le danger est maintenant que l'influence du scientisme empêche le progrès des sciences sociales[1].

1. Sur le sens de cette « loi d'inertie » dans le domaine scientifique et sur ses effets sur les disciplines sociales, voir H. MÜNSTERBERG, *Grundzüge der Psychologie*, 1909, vol. I, p. 137 ; E. BERNHEIM, *Lehrbuch der historischen Methode und Geschichtsphilosophie*, 5e éd., 1908, p. 144 ; et L. von MISES, *Nationalökonomie*, 1940, p. 24. Notre tendance à outrer un nouveau principe d'explication est un phénomène sans doute

Mais même si le pendule est aujourd'hui revenu dans le sens opposé, le refus de reconnaître les facteurs qui ont provoqué cette attitude et qui la justifient dans sa propre sphère n'entraînerait que de la confusion.

Il y eut au progrès de la Science moderne trois principaux obstacles contre lesquels celle-ci n'a jamais cessé de lutter depuis ses origines, à l'époque de la Renaissance. L'histoire de ce progrès n'est que celle de l'élimination progressive de ces difficultés. Le premier obstacle ne fut pas le plus important : pour diverses raisons les savants prirent l'habitude de consacrer la majeure partie de leurs efforts à analyser les opinions d'autrui ; ceci, non seulement parce que dans les disciplines les plus développées à l'époque, comme la théologie et le droit, c'était là le sujet réel, mais davantage parce que, pendant le déclin de la Science au Moyen Age, il ne parut pas y avoir de meilleur moyen de parvenir à la vérité au sujet de la nature que d'étudier l'œuvre des grands hommes du passé. Le second obstacle fut plus important : ce fut la croyance que les « idées » que l'on a sur les choses possèdent une réalité transcendantale et qu'en les analysant, on peut apprendre quelque chose ou même tout apprendre du réel et de ses attributs. Le troisième obstacle a peut-être été le plus important : l'homme a partout commencé à interpréter les événements du monde extérieur

plus familier dans les doctrines scientifiques particulières que dans la Science en général. La gravitation et l'évolution, la relativité et la psycho-analyse, ont toutes été pendant un certain temps exagérées bien au-delà de leurs possibilités. Il n'est pas surprenant, à la lumière de cette expérience, que, pour la Science dans son ensemble, le phénomène ait duré plus longtemps encore et ait eu des effets d'une portée encore plus vaste.

d'après sa propre image comme s'ils étaient animés par un esprit semblable au sien ; les sciences de la nature rencontrèrent donc partout des explications obtenues par analogie avec le fonctionnement de l'esprit humain, des théories « anthropomorphiques » ou « animistes » recherchant un dessein intentionnel et elles étaient satisfaites quand elles y avaient découvert la preuve de la présence d'une intelligence ordonnatrice (*designing mind*).

Contre tout cela, l'effort persistant de la science moderne a été de revenir aux « faits objectifs », de cesser d'étudier ce que les hommes pensaient de la nature ou de considérer des concepts donnés comme des images vraies du monde réel et surtout d'écarter toutes les théories qui prétendaient expliquer les phénomènes en leur imputant un esprit organisateur (*directing mind*) comme le nôtre. Au lieu de cela, elle se fixa pour tâche principale de commencer à réviser et à reconstruire les concepts formés à partir de l'expérience courante sur la base d'une expérimentation systématique des phénomènes, de manière à pouvoir mieux reconnaître dans le particulier un exemple d'une règle générale. Dans ce processus, non seulement la classification provisoire que fournissaient les concepts communément utilisés, mais encore les premières distinctions entre les diverses perceptions que nous transmettaient nos sens, durent céder la place à une manière complètement nouvelle et différente selon laquelle nous apprîmes à ordonner ou à classer les événements du monde extérieur.

La tendance à abandonner tous les éléments anthropomorphiques dans la discussion du monde extérieur a même conduit, au terme de son développement, à croire que la recherche d'une « explication » reposait elle-même sur une interprétation

anthropomorphique des événements et que toute science ne devait viser à rien d'autre qu'à une description complète de la nature[1]. Il y a, nous le verrons, dans la première partie de cette affirmation cet élément de vérité que nous ne pouvons pas comprendre et expliquer une action humaine de la même manière que les phénomènes physiques, et que, en conséquence, le terme « expliquer » tend à garder un sens qui n'est pas applicable aux phénomènes physiques[2]. Les actions d'autrui ont probablement été les premières expériences qui permirent à l'homme de se poser la question « pourquoi ? ». Il lui fallut longtemps pour apprendre — et il n'a pas encore complètement appris[3] — qu'il ne peut, pour des événements autres que les actions humaines, parvenir à la même sorte d'« explication » que celle qu'il peut espérer obtenir dans le cas du comportement humain.

On admet généralement que les conceptions courantes de la nature des choses qui nous entourent ne fournissent pas une classification adéquate

1. Cette opinion fut, je crois, formulée explicitement pour la première fois par le physicien allemand G. KIRCHHOFF dans ses *Vorlesungen über die mathematische Physik ; Mechanik*, 1874, p. 1 ; elle fut largement répandue plus tard par la philosophie d'Ernst Mach.

2. Le mot « expliquer » n'est que l'un des nombreux exemples importants où les sciences de la nature ont été contraintes d'utiliser des concepts formés à l'origine pour décrire des phénomènes humains. « Loi » et « cause », « fonction » et « ordre », « organisme » et « organisation » sont d'autres mots d'une importance semblable, pour lesquels la Science a plus ou moins réussi à se libérer de connotations anthropomorphiques ; mais dans d'autres exemples, particulièrement, comme nous le verrons, dans le cas de « but », dont elle ne peut entièrement se passer, elle n'a pas encore réussi à le faire et craint donc à bon droit d'utiliser ces termes.

3. Cf. T. Percy NUNN, *Anthropomorphism and Physics* in *Proceedings of the British Academy*, XIII, 1926.

qui nous permette de définir les règles générales qui les gouvernent dans diverses circonstances, et qu'il faut pour cela les remplacer par une classification différente des événements. Il peut cependant paraître encore surprenant que ce qui est vrai de ces abstractions provisoires le soit aussi des données mêmes de nos sens que la plupart d'entre nous inclinons à regarder comme la réalité ultime. On admet moins que la science détruit et remplace le système de classification de nos sens ; c'est cependant ce qu'elle fait. Elle commence par découvrir que les choses qui nous apparaissent semblables ne se comportent (*behave*) pas toujours de la même façon et que celles qui nous paraissent différentes révèlent souvent à de tous autres égards un comportement (*behavior*) identique. Cette expérience conduit à substituer à la classification des événements que fournissent nos sens une classification nouvelle qui regroupe non pas ce qui paraît semblable, mais ce qui semble avoir dans des circonstances semblables le même comportement.

L'esprit naïf a tendance à supposer que les événements extérieurs, que nos sens enregistrent d'une façon semblable ou différente, doivent être semblables ou différents pour des raisons autres que la seule façon dont ils affectent nos sens ; l'expérimentation scientifique systématique montre pourtant que ce n'est souvent pas vrai. Elle montre constamment que les « faits » diffèrent des apparences. Nous apprenons à tenir pour semblable ou différent non pas seulement ce qui se voit, se touche ou se sent, etc., de la même façon ou d'une façon différente, mais ce qui apparaît régulièrement dans un même contexte spatial et temporel. Nous apprenons que le même ensemble de perceptions simultanées de nos sens peut provenir de « faits » diffé-

rents ou que diverses combinaisons de sensations (*sense qualities*) peuvent correspondre à un même « fait ». Une poudre blanche, ayant un certain poids et une certaine consistance, sans goût ou sans odeur, peut être telle ou telle chose selon les circonstances dans lesquelles elle se manifeste, les combinaisons à la suite desquelles elle apparaît, ou les résultats qu'elle produit en combinaison. L'expérimentation systématique du comportement dans des circonstances diverses nous révélera ainsi souvent que les choses qui apparaissent différentes à nos sens se comportent de la même manière ou tout au moins d'une manière très voisine. Nous pouvons découvrir par exemple qu'une chose bleue que nous voyons dans une certaine lumière ou après avoir pris une certaine drogue est la même qu'une chose verte que nous voyons dans des circonstances différentes, ou que ce qui apparaît avec une forme elliptique peut être identique à ce qui sous un angle différent apparaît circulaire ; nous pouvons aussi trouver que des phénomènes qui paraissent aussi différents que la glace et l'eau sont « réellement » la même « chose ».

Ce processus de reclassement des « objets » que nos sens ont déjà classés d'une certaine manière, cette substitution aux qualités « secondaires » d'après lesquelles nos sens rangent leurs stimuli extérieurs, d'une classification nouvelle reposant sur des relations consciemment établies entre des classes d'événements, sont peut-être l'aspect le plus caractéristique de la démarche des sciences de la nature. Toute l'histoire de la science moderne apparaît comme un processus d'émancipation progressive de notre classification innée des stimuli extérieurs jusqu'à ce qu'ils finissent par disparaître complètement ; c'est ainsi que « la science physique

a maintenant atteint un stade de développement qui rend impossible l'expression des événements observables en un langage adéquat à nos perceptions. Le seul langage propre est celui des mathématiques[1] », c'est-à-dire la discipline élaborée pour décrire des ensembles de relations entre des éléments qui n'ont pas d'autre attribut que ces relations. Tandis qu'au départ les nouveaux éléments d'après lesquels on « analysait » le monde physique étaient encore assortis de « qualités », c'est-à-dire conçus comme visibles ou touchables en principe, ni les électrons, ni les ondes, ni la structure de l'atome, ni les champs électromagnétiques ne peuvent être convenablement représentés par des modèles mécaniques.

Ce monde nouveau que l'homme crée ainsi dans son cerveau et qui se compose entièrement d'entités qui ne peuvent être perçues par nos sens, se relie pourtant d'une façon précise au monde de nos sens. Il sert en réalité à expliquer le monde de nos sens. Le monde de la Science pourrait en fait être décrit comme une simple série de règles nous permettant de retracer les liaisons entre divers ensembles de perceptions. Le point essentiel reste cependant que les efforts en vue d'établir ces règles uniformes auxquelles obéissent les phénomènes perceptibles, ont été infructueux aussi longtemps que nous avons considéré comme des unités naturelles, des entités données, des ensembles stables de qualités sensibles que nous pouvions simultanément percevoir. A leur place, de nouvelles entités, ou « constructions », sont créées qui peuvent se définir seulement en termes de perceptions obtenues pour la « même »

1. L.S. STEBBING, *Thinking to some Purpose*, Pelican Books, 1939, p. 107. Cf. aussi B. RUSSELL, *The Scientific Outlook*, 1931, p. 85.

chose dans diverses circonstances et à des moments différents — démarche qui suppose que la chose soit en un certain sens restée la même alors que ses attributs perceptibles peuvent avoir changé.

En d'autres termes, les théories de la science physique, au stade où elles sont maintenant parvenues, ne peuvent plus être exprimées en termes de sensations ; mais leur signification tient à ce que nous possédons des règles, une « clef », qui nous permettent de les traduire en propositions relatives à des phénomènes perceptibles. On peut comparer la relation de la théorie physique moderne au monde de nos sens à celle qui existe entre les diverses manières dont on peut « connaître » une langue morte existant seulement sous forme d'inscriptions en caractères particuliers. Les combinaisons des divers caractères dont sont composées ces inscriptions et qui sont la seule forme sous laquelle se présente la langue, correspondent aux diverses combinaisons de nos sensations. Au fur et à mesure que nous connaissons la langue, nous apprenons progressivement que diverses combinaisons de ces caractères ont la même signification et que, dans des contextes différents, le même groupe de caractères peut avoir des sens différents[1]. Lorsque nous apprenons à reconnaître ces nouvelles entités, nous pénétrons dans un monde nouveau où les unités sont différentes des lettres et obéissent dans leurs relations à des lois définies qui ne sont pas reconnaissables dans la séquence des lettres individuel-

1. La comparaison devient plus adéquate si nous concevons que de petits groupes seulement de caractères, disons des mots, nous apparaissent simultanément, tandis que les groupes en tant que tels nous apparaissent seulement dans une séquence temporelle précise, comme le font en fait les mots (ou les phrases) quand nous lisons.

les. Nous pouvons décrire les lois de ces unités nouvelles, les lois de la grammaire, et tout ce qui peut être exprimé en combinant les mots selon ces lois, sans jamais nous référer aux lettres individuelles ou au principe selon lequel elles se combinent pour constituer les signes de mots entiers. Il serait par exemple possible de connaître la grammaire chinoise ou grecque et le sens de tous les mots dans ces langues sans connaître les caractères chinois ou grecs (ou les sons des mots chinois ou grecs). Si pourtant le chinois ou le grec apparaissaient seulement écrits dans leurs caractères respectifs, toute cette connaissance aurait peu d'utilité ; il en serait de même d'une connaissance des lois de la nature exprimée sous forme d'entités abstraites ou de constructions de l'esprit, qui serait privée de la connaissance des règles permettant de traduire ces lois en propositions concernant les phénomènes perceptibles par nos sens.

Si nous décrivons la structure de la langue, nous n'avons pas besoin de décrire comment sont constituées les diverses unités à partir des combinaisons variées de lettres (ou de sons) ; de même disparaissent, dans notre description théorique de la nature, les diverses sensations qui nous la font percevoir. Elles ne sont plus traitées comme une partie de l'objet et en viennent à être simplement regardées comme des moyens par lesquels nous percevons spontanément ou classons les stimuli externes[1].

1. La vieille énigme soulevée par le miracle que des qualités qui sont supposées être attachées aux choses soient transmises au cerveau sous la forme de processus nerveux qu'on ne peut distinguer et qui ne diffèrent que par l'organe qu'ils affectent, puis retraduites dans le cerveau en qualités originales, n'existe plus. Nous n'avons pas de preuves de l'hypothèse que les choses dans le monde extérieur diffèrent ou se ressemblent

Le problème de savoir comment l'homme est parvenu à classer les stimuli extérieurs de la façon particulière que nous connaissons, comme des sensations, ne nous concerne pas ici[1]. Deux points qui s'y rattachent doivent être brièvement mentionnés maintenant ; nous y reviendrons plus tard. En premier lieu, une fois que nous avons appris que les choses du monde extérieur ne montrent de l'uniformité dans leur comportement réciproque que si nous les groupons d'une manière différente de celle dont ils apparaissent à nos sens, la question se pose de savoir pourquoi elles nous apparaissent de cette manière particulière et tout spécialement pourquoi elles apparaissent de la même manière à des gens différents[2] ; c'est là un véritable problème qui ap-

dans leurs relations réciproques de la même façon que nous le suggèrent nos sens. En fait, nous avons dans de nombreux cas la preuve du contraire.

1. Il faut justement mentionner que cette classification est probablement fondée sur une connaissance préconsciente de ces relations dans le monde extérieur, qui sont d'une importance spéciale pour l'existence de l'organisme humain dans l'environnement où il se développe, et qu'elle est étroitement liée au nombre infini de « réflexes conditionnés » que l'espèce humaine eut à acquérir au cours de son évolution. La classification des stimuli par notre système nerveux est probablement très « pragmatique », en ce sens qu'elle ne repose pas sur toutes les relations observables entre les choses extérieures, mais accentue les relations entre le monde extérieur (au sens étroit) et notre corps, qui au cours de l'évolution se sont révélées importantes pour la survie de l'espèce. Le cerveau humain classera par exemple en gros les stimuli externes par association avec des stimuli émanant des réflexes de parties du corps humain provoqués par le même stimulus extérieur sans l'intervention du cerveau.

2. Que différentes personnes classent des stimuli extérieurs de la « même » manière ne signifie pas que les sensations individuelles soient les mêmes pour différentes personnes (ce qui serait une proposition dépourvue de sens), mais que les systèmes ont une structure commune (sont des systèmes de relations homéomorphiques).

pelle une solution. En second lieu, le fait que diverses personnes perçoivent des choses différentes d'une même façon, qui ne correspond pas à une relation commune entre ces choses dans le monde extérieur, doit être regardé comme une donnée significative de l'expérience ; ce doit être le point de départ de toute discussion du comportement humain.

Nous ne nous intéressons pas ici aux méthodes des Sciences pour elles-mêmes et nous ne poursuivons pas plus loin sur ce sujet. Nous voulions principalement souligner que ce que les hommes savent ou pensent du monde extérieur ou d'eux-mêmes, leurs conceptions et même les qualités subjectives de leurs perceptions, ne sont jamais pour la Science la réalité ultime, les données à accepter telles quelles. Celle-ci se préoccupe non de ce que les hommes pensent du monde et comment ils se conduisent en conséquence, mais de ce qu'il leur faut en penser. Les concepts que les hommes utilisent en fait, la manière dont ils voient la nature, sont nécessairement pour le savant quelque chose de provisoire ; sa tâche est de modifier ce tableau, de changer les concepts en usage de manière à pouvoir mieux définir et rendre plus certaines nos propositions sur les nouvelles classes d'événements.

Il nous faut ici dire quelques mots d'une conséquence de ce que nous venons de dire.

Il s'agit du sens spécial que les propositions chiffrées et les mesures quantitatives ont dans les sciences de la nature. L'impression est largement répandue que la nature quantitative de la plupart d'entre elles a pour importance essentielle de leur donner une précision plus grande. Il n'en est pas ainsi. Cette nature n'ajoute pas seulement de la

précision à une démarche qui serait également possible avec une expression mathématique — elle est de l'essence même de ce processus de rejet des données immédiates de nos sens et de substitution, à une description en termes de qualités sensibles, d'une description recourant à des éléments qui ne possèdent d'autre attribut que leurs relations communes. C'est une partie nécessaire de l'effort général qui consiste à s'écarter du tableau de la nature que se fait aujourd'hui l'homme et à substituer, à une classification des événements que fournissent nos sens, une autre fondée sur les relations établies par l'expérimentation systématique.

Revenons à notre conclusion générale : la Science s'intéresse à un monde qui n'est pas celui de nos concepts donnés ou même de nos sensations. Elle a pour but d'élaborer une organisation nouvelle de toute notre expérience du monde extérieur et, ce faisant, elle doit non seulement remodeler nos concepts, mais aussi écarter les sensations et les remplacer par une classification différente des événements. L'image que l'homme s'est en réalité formée du monde et qui le guide assez bien dans sa vie quotidienne, ses perceptions et ses conceptions ne sont pas pour la Science un objet d'étude, mais un instrument imparfait qu'il faut améliorer. La Science ne s'intéresse pas non plus à la relation de l'homme aux choses, à la façon dont la vue qu'il a du monde le conduit à agir. Elle *est* plutôt cette relation, ou mieux encore elle est un processus continu de transformation de ces relations. Quand le savant souligne qu'il étudie des faits objectifs, il veut dire qu'il essaie d'étudier les choses indépendamment de ce que les hommes pensent ou font à leur sujet. Les opinions qu'ont les gens sur le monde extérieur sont toujours pour lui un stade à dépasser.

Mais quelles conséquences entraîne le fait que les hommes perçoivent le monde et se perçoivent entre eux par des sensations et des conceptions qui sont organisées dans une structure mentale commune à tous ? Que peut-on dire du réseau entier d'activités à travers lesquelles les hommes sont guidés par le type de connaissance qu'ils en ont et dont une grande part leur est à tout moment commune ? La Science travaille tout le temps à réviser l'image que l'homme se fait du monde extérieur, et pour elle cette image est toujours provisoire ; cependant le fait que l'homme en ait une image précise et que tous les êtres que nous reconnaissons comme êtres pensants et que nous pouvons comprendre en aient jusqu'à un certain point la même, n'en reste pas moins une réalité lourde de conséquence et la cause de certains événements. Jusqu'à ce que la Science ait achevé son œuvre et n'ait plus rien laissé d'inexpliqué dans les processus intellectuels de l'homme, les phénomènes mentaux doivent rester non seulement des données à expliquer, mais aussi des données sur lesquelles doit être fondée l'explication des actions humaines qui en dépendent. Une nouvelle série de problèmes surgit ici, dont le savant n'a pas directement à s'occuper. Il n'est pas évident que les méthodes particulières auxquelles il est accoutumé conviennent à ces problèmes. Il n'est pas ici question de savoir jusqu'à quel point le tableau que se fait l'homme du monde extérieur correspond aux faits, mais comment par ses actions, déterminées par ses opinions et ses conceptions, il construit un autre monde dont l'individu devient partie. Par opinions et conceptions qu'ont les gens, nous n'entendons pas seulement parler de leur connaissance du monde extérieur. Nous entendons par là tout ce qu'ils savent et croient à leur propre sujet, au sujet

des autres, au sujet du monde extérieur, bref tout ce qui détermine leurs actions, y compris la science elle-même.

Tel est le domaine que couvrent les sciences de l'homme ou « sciences morales ».

CHAPITRE III

LE CARACTÈRE SUBJECTIF DES DONNÉES DANS LES SCIENCES SOCIALES

Avant de poursuivre l'examen des effets du scientisme sur les sciences sociales, il convient d'examiner brièvement leur objet spécifique et leurs méthodes. Elles ne traitent pas des relations entre les choses, mais des relations entre les hommes et les choses ou des relations d'homme à homme. Elles ont pour objet les actions de l'homme et leur but est d'expliquer les résultats de l'action humaine qui ne sont ni voulus, ni préparés.

Les disciplines qui concernent la vie des hommes en société ne soulèvent cependant pas toutes des problèmes différant radicalement de ceux des sciences de la nature. La propagation des maladies contagieuses est évidemment un problème étroitement lié à la vie de l'homme en société ; néanmoins son étude n'a aucun des caractères spéciaux des sciences sociales au sens étroit du terme. De même l'étude de l'hérédité, celle de l'alimentation, les recherches sur les changements dans le nombre ou la composition par âge de la population, ne diffèrent pas de façon significative des études parallèles sur les animaux[1]. La même observation vaut pour certaines branches de l'anthropologie ou de l'ethno-

1. La plupart des problèmes de ce dernier groupe soulèveront cependant, quand nous essaierons de les expliquer, des problèmes particuliers aux sciences sociales proprement dites.

logie, pour autant qu'elles concernent les attributs physiques de l'homme. Il y a, en d'autres termes, une science naturelle de l'homme qui ne soulève pas nécessairement de problèmes que nous ne puissions traiter par les techniques des sciences naturelles. Toutes les fois qu'il s'agit de réflexes ou de processus inconscients du corps humain, il n'y a pas d'obstacle à ce qu'ils soient traités ou étudiés « mécaniquement », comme provoqués par des événements extérieurs objectivement observables. Ils surviennent sans que l'homme qu'ils intéressent en ait connaissance ou ait pouvoir de les modifier ; les conditions dans lesquelles ils se produisent peuvent être établies par une observation extérieure, sans recourir au postulat que la personne observée classe les stimuli extérieurs d'une façon différente de celle selon laquelle ils peuvent être définis en termes purement physiques.

Les sciences sociales *stricto sensu*, c'est-à-dire celles que l'on avait coutume d'appeler « sciences morales[1] », concernent l'action consciente ou réfléchie de l'homme, les actions à propos desquelles on peut dire qu'une personne choisit entre diverses voies qui s'ouvrent à elle ; la situation est ici essentiellement différente. Naturellement le stimulus extérieur, que l'on peut appeler cause ou occasion de ces actions, peut se définir également en termes purement physiques. Mais si on tentait de le faire pour expliquer une action humaine, on se condam-

1. Souvent le mot allemand *Geisteswissenschaften* est maintenant employé en anglais pour décrire les sciences sociales au sens spécifique et étroit où nous les entendons ici. Mais si l'on considère que ce terme allemand fut introduit par le traducteur de la *Logique* de J.S. MILL pour rendre « sciences morales », il n'y a là, semble-t-il, qu'un faible argument pour utiliser cette traduction au lieu du terme anglais original.

nerait à savoir moins de la situation que ce que l'on en sait. Ce n'est pas parce que nous avons trouvé que deux choses se comportent de la même manière dans leurs relations avec d'autres, mais parce qu'elles nous paraissent semblables, que nous nous attendons à les voir paraître semblables à d'autres personnes. Nous savons que les gens réagiront de la même façon à des stimuli extérieurs qui, selon notre expérience objective, sont différents et peut-être aussi qu'ils réagiront d'une manière complètement différente à un même stimulus physique si celui-ci affecte leur corps dans des circonstances différentes ou à un endroit différent. Nous savons, en d'autres termes, que dans ses décisions conscientes l'homme classe les stimuli extérieurs d'une façon que nous ne pouvons connaître que par notre propre expérience subjective de cette sorte de classification. Nous tenons pour acquis que d'autres personnes considèrent les choses comme semblables ou différentes exactement comme nous le faisons, bien qu'aucune expérimentation, aucune connaissance des relations entre ces choses et les autres parties du monde extérieur ne le justifient. Notre démarche se fonde sur l'expérience que d'autres personnes en règle générale (mais non toujours, si elles sont par exemple aveugles ou folles) classent leurs sensations de la même façon que nous.

Mais nous ne savons pas que cela. Il serait impossible d'expliquer ou de comprendre l'action humaine sans faire usage d'un autre mode de connaissance. Si les gens se conduisent de la même manière à l'égard des choses, ce n'est pas parce qu'elles sont identiques en un sens physique, mais parce qu'ils ont appris à les classer dans un même groupe, parce qu'ils peuvent les affecter à un même usage ou en attendre un effet équivalent sur les gens intéressés.

En fait, la plupart des objets de l'action humaine ou sociale ne sont pas des « faits objectifs » au sens spécial et étroit où ce terme est utilisé par les sciences et opposé aux « opinions » ; ils ne peuvent en aucune manière se définir en termes physiques. Pour ce qui est des actions humaines, les choses *sont* ce que les gens qui agissent pensent qu'elles sont.

On le montre très bien sur un exemple pour lequel nous pouvons choisir presque n'importe lequel des objets de l'action humaine. Prenons le concept « d'outil » ou d'« instrument », ou de n'importe quel outil comme un marteau ou un baromètre. On voit aisément que ces concepts ne peuvent être interprétés par référence à des « faits objectifs », c'est-à-dire à des choses indépendantes de ce que les gens pensent d'elles. Une analyse logique soignée de ces concepts montrera qu'ils expriment tous des relations entre plusieurs termes (au moins trois) : une personne qui agit ou qui pense, un effet imaginé ou désiré, une chose au sens ordinaire du terme. Si le lecteur cherche une définition, il découvrira vite qu'il ne peut en donner une sans utiliser certains termes tels que « servant à » ou « destiné à », ou quelque autre expression se référant à l'usage qui lui est assigné par quelqu'un[1]. Une

1. On a souvent suggéré de décrire pour cette raison l'économique et les autres sciences sociales théoriques comme des sciences « téléologiques ». Ce terme est cependant trompeur, car il est propre à suggérer que non seulement les actions des individus, mais aussi les structures sociales qu'elles produisent sont délibérément établies par quelqu'un dans un certain dessein. Il conduit ainsi, soit à une « explication » des phénomènes sociaux qui fait appel à des fins fixées par quelque instance supérieure, soit à l'erreur opposée et non moins fatale qui consiste à regarder tous les phénomènes sociaux comme le produit d'un dessein humain conscient, à une interprétation « pragmatique » qui est un obstacle à toute compréhension

définition qui doit contenir tous les exemples de la série ne comportera aucune référence à sa substance, à sa forme ou à un autre attribut physique. Un marteau ordinaire et un marteau-pilon, un baromètre anéroïde et un baromètre au mercure n'ont rien de commun, sinon l'usage[1] auquel les hommes les destinent.

On ne doit pas objecter que ce sont là de purs exemples d'abstraction en vue d'arriver à des termes génériques exactement semblables à ceux utilisés par les sciences physiques. L'essentiel est que ces abstractions soient faites à partir de *tous* les attributs physiques des choses en question et que leurs définitions découlent entièrement des attitudes

réelle de ces phénomènes. Certains auteurs, O. Spann notamment, ont utilisé le terme « téléologique » pour justifier les spéculations métaphysiques les plus obtuses. D'autres, comme K. Englis, l'ont utilisé d'une manière qui ne soulève pas d'objection et ont distingué avec soin entre sciences « téléologiques » et sciences « normatives ». (Voir en particulier les discussions éclairantes du problème dans K. Englis, *Teleologische Theorie der Wirtschaft*, Brünn, 1930.) Mais le terme reste néanmoins trompeur. Si on a besoin d'un nom, le terme de sciences « praxéologiques », tiré d'A. Espinas, adopté par T. Kotarbinsky et E. Slutsky, et maintenant clairement défini et amplement utilisé par L. von MISES (*Nationalökonomie*, Genève, 1940) apparaîtrait le plus approprié.

1. La grande majorité des objets ou des événements qui déterminent l'action humaine et qui doivent être définis sous cet angle non par leurs caractéristiques physiques, mais par les attitudes des hommes à leur égard, sont des moyens servant un dessein ; ceci ne veut pas dire cependant que la nature finaliste ou « téléologique » de leur définition soit le point essentiel. Les desseins humains que servent les différentes choses sont les attitudes humaines les plus importantes, mais ne sont qu'une sorte d'attitudes parmi celles qui formeront la base de cette classification. Un fantôme, un bon ou un mauvais présage n'appartiennent pas moins à la classe d'événements déterminant l'action humaine, qui n'ont pas de contrepartie physique, bien qu'on ne puisse les considérer comme des instruments de l'action humaine.

mentales des hommes à l'égard des choses. La différence entre ces deux manières de voir les choses apparaît clairement quand nous pensons, par exemple, à un problème qui se pose à l'archéologue : quand il essaie de déterminer si ce qui lui semble être une pierre taillée est en réalité un « objet façonné », de la main de l'homme, ou s'il est simplement le produit d'un hasard de la nature, il n'y a d'autre moyen de trancher la question que d'essayer de pénétrer le fonctionnement de l'esprit de l'homme préhistorique, de chercher à comprendre comment il aurait pu faire un tel instrument. Nous nous référons nécessairement à notre propre connaissance du fonctionnement d'un esprit humain. Si nous n'avons pas davantage conscience que c'est ce que nous faisons réellement dans de tels cas, c'est surtout parce qu'il est impossible de concevoir un observateur qui n'interprète pas ce qu'il voit d'après le fonctionnement de son propre esprit*.

On ne dispose pas de meilleurs mots pour indiquer cette différence entre l'optique des sciences de la nature et celle des sciences sociales que d'appeler la première « objective » et l'autre « subjective ». Ces termes sont pourtant ambigus et peuvent se révéler trompeurs sans une explication supplémentaire. Si dans les sciences de la nature le contraste entre faits objectifs et opinions subjectives est simple pour le chercheur, cette distinction ne peut être aussi aisément mise en œuvre dans les sciences

* On comparera avec un passage où M. Merleau-Ponty défend la cause de l'intersubjectivité et introduit le concept de « variation imaginaire » Maurice MERLEAU-PONTY, « Le philosophe et la sociologie », in *Cahiers internationaux de sociologie*, X, 1951, p. 52 sq. (N.D.L.R.)

sociales. La raison en est que leur objet, les « faits » sociaux, sont aussi des opinions — non pas évidemment les opinions de celui qui étudie les phénomènes sociaux, mais celles des chercheurs qui constituent l'objet de l'étude. Ainsi les faits sociaux sont en un sens aussi peu « subjectifs » que ceux des sciences de la nature, parce qu'ils sont indépendants de l'observateur ; ce qu'il étudie n'est pas déterminé par sa fantaisie ou son imagination, mais est donné de la même manière à l'observation de gens différents. Mais en un autre sens de la distinction entre faits et opinions, les faits sociaux sont purement des opinions, des points de vue qu'ont les gens dont nous étudions les actions. Ils diffèrent des faits des sciences physiques parce qu'ils sont des croyances ou des opinions individuelles, des croyances qui comme telles sont nos données, indépendantes du fait de savoir si elles sont vraies ou fausses ; de plus, nous ne pouvons directement les observer dans les esprits, mais nous pouvons les reconnaître dans ce que les gens font et disent, simplement parce que nous avons nous-mêmes un esprit semblable au leur.

L'opposition — au sens où nous l'utilisons — entre l'optique subjective des sciences sociales et l'optique objective des sciences de la nature ne livre pas grand-chose de plus que ce que l'on exprime couramment en disant que les premières traitent essentiellement des phénomènes des esprits individuels, ou phénomènes mentaux, et non directement de phénomènes matériels. Ces phénomènes ne peuvent être compris que parce que notre étude a pour objet un esprit structuré comme le nôtre. Il y a là un fait d'expérience comme l'est notre connaissance du monde extérieur. Ce fait apparaît dans la possibilité de communiquer avec autrui — nous

agissons d'après cette connaissance toutes les fois que nous parlons ou écrivons — ; il se confirme encore par les résultats eux-mêmes de notre étude du monde extérieur. Aussi longtemps que l'on a simplement postulé que toutes les sensations (ou leurs relations) qu'ont en commun des individus différents étaient des propriétés du monde extérieur, on pouvait arguer que notre connaissance des autres esprits n'était rien de plus que notre connaissance commune du monde extérieur. Mais nous avons appris que nos sens nous font apparaître comme semblables ou différentes des choses qui ne le sont par aucune de leurs relations réciproques, mais seulement par la façon dont elles affectent nos sens ; dès lors le fait que les gens classent d'une façon particulière les stimuli extérieurs devient un fait d'expérience significatif. Les sensations disparaissent de notre représentation scientifique du monde extérieur, mais elles doivent rester une partie de notre représentation scientifique de l'esprit humain. En fait l'élimination des sensations ne signifie pas qu'elles « n'existent » pas, mais que, lorsque nous les étudions, nous n'étudions pas le monde physique, mais l'esprit humain.

A certains égards, quand nous distinguons, par exemple, entre les propriétés « objectives » des choses qui se manifestent dans leurs relations réciproques et les propriétés qui leur sont simplement attribuées par les hommes, il pourrait être préférable d'opposer « objectif » à « attribué » au lieu de se servir du terme ambigu qu'est « subjectif ». Le mot « attribué » est cependant d'un usage limité. Pour diverses raisons il convient de retenir ici les termes de « subjectif » et « objectif », bien qu'ils apportent inévitablement avec eux certaines connotations trompeuses ; ce n'est pas seulement que la plupart

des autres termes disponibles, tels que « mental » et « matériel », traînent un fardeau encore plus lourd d'associations métaphysiques, et qu'en science économique au moins[1] le terme « subjectif » a été déjà utilisé depuis longtemps avec le sens que nous lui donnons ici ; ce qui est plus important, c'est que le terme « subjectif » mette en relief un fait essentiel auquel nous devons encore nous référer : la connaissance et les croyances des diverses personnes, tout en possédant une structure commune qui rend possible la communication, peuvent cependant être différentes et souvent opposées à maints égards. Si nous pouvions postuler que toutes les connaissances et toutes les croyances de différentes personnes étaient identiques, ou si nous ne nous intéressions qu'à un esprit isolé, il n'importerait guère d'y découvrir un « fait objectif » ou un phénomène « subjectif ». Mais la connaissance concrète qui guide l'action d'un groupe de personnes n'existe jamais comme un ensemble cohérent et logique. Elle existe seulement sous la forme dispersée, incomplète et incohérente sous laquelle elle apparaît dans de nombreux esprits ; cette dispersion, cette imperfection de toute connaissance est un des faits fondamentaux d'où doivent partir les sciences sociales. Ce que les philosophes et les logiciens rejettent souvent avec mépris comme de « pures imperfections » de l'esprit humain, devient en science sociale un fait d'importance cruciale. Nous verrons plus tard comment l'opinion extrémiste opposée, selon laquelle la connaissance, et particulièrement la connaissance concrète des faits particuliers, est « objectivement » donnée, c'est-

1. Également, semble-t-il, dans les discussions de méthode en psychologie.

à-dire est la même pour tous, constitue une source d'erreur constante dans les sciences sociales.

« L'outil » ou « l'instrument » que nous avons auparavant utilisé comme illustration des objets de l'action humaine peut être rapproché d'exemples semblables pris dans n'importe quelle autre branche des sciences sociales. Un « mot », ou une « phrase », un « crime » ou une « punition »[1] ne sont évidemment pas des faits objectifs en ce sens qu'ils pourraient être définis sans référence à notre connaissance des intentions des personnes conscientes à leur sujet. La même vérité se retrouve généralement partout où nous avons à expliquer la conduite humaine envers les choses : elles ne doivent pas alors être définies d'après ce que nous pourrions découvrir à leur sujet par les méthodes objectives de la science, mais d'après ce que la personne qui agit pense à leur sujet. Un médicament, ou un produit de beauté, par exemple, ne sont pas, pour le but de la recherche sociologique, ce qui guérit un mal ou flatte les avantages d'une personne, mais ce qui, dans la pensée des gens, aura cet effet. Toute connaissance que nous pouvons avoir sur la nature exacte d'une chose matérielle, mais que ne possèdent pas les gens dont nous voulons expliquer les actions, ne convient pas plus à l'explication de leurs actions que notre incroyance per-

1. Certains sociologues se font complètement illusion quand ils croient pouvoir faire d'un fait objectif un « crime », en le définissant comme l'acte pour lequel une personne est punie. L'élément subjectif s'en trouve légèrement écarté, mais il n'est pas éliminé. Le « châtiment » est encore une chose subjective qu'on ne peut définir en termes objectifs. Si, par exemple, nous voyons que toutes les fois qu'une personne commet un certain acte, on lui fait porter autour du cou une chaîne, ceci ne peut nous indiquer s'il s'agit d'une récompense ou d'un châtiment.

sonnelle en l'efficacité d'un charme magique ne peut nous aider à comprendre le comportement du sauvage qui y croit. Si, en étudiant notre temps, les « lois de la nature » que nous avons à utiliser comme une donnée parce qu'elles affectent nos actions sont approximativement les mêmes que celles qui figurent dans les ouvrages des sciences de la nature, c'est pour notre propos un accident qui ne doit pas nous abuser sur les caractères différents de ces lois dans les deux domaines. Ce qui importe en science sociale, ce n'est pas que les lois de la nature soient vraies ou fausses en un sens objectif, mais seulement que les gens les croient telles et agissent en conséquence. Si la connaissance « scientifique » de notre société comprenait la croyance que le sol ne produit aucune récolte jusqu'à ce que certains rites ou certaines incantations aient été accomplis, ce serait tout aussi important pour nous que n'importe quelle loi de la nature que nous croyons correcte. Toutes les « lois physiques de la production » que nous rencontrons par exemple en économie politique, ne sont pas des lois physiques au sens des sciences physiques, mais les croyances des gens sur ce qu'ils peuvent faire.

Ce qui est vrai des relations entre les hommes et les choses est évidemment plus vrai encore des relations entre les hommes ; du point de vue des sciences sociales, celles-ci ne peuvent être définies dans les termes objectifs des sciences physiques, mais seulement en termes de croyances humaines. Même une relation qui semble purement biologique comme celle qui unit parents et enfant, n'est pas, en science sociale, définie en termes physiques et ne peut l'être ainsi de leur point de vue ; si des gens sont sûrs qu'un enfant est bien le leur, peu importe

au regard des actions humaines que leur croyance soit vraie ou fausse.

Tout ceci apparaît très clairement dans la science sociale dont la théorie a été la plus développée, l'économie politique. Il n'y a probablement aucune exagération à dire que chaque progrès important de la théorie économique pendant les cent dernières années a été un pas de plus dans l'application cohérente du subjectivisme[1]. Il va sans dire que les objets de l'activité économique ne peuvent être définis de façon objective, mais seulement par référence à un dessein humain. Une « marchandise » ou un « bien économique », « la nourriture » ou la « monnaie » ne peuvent se définir en termes physiques, mais seulement d'après les opinions que les gens professent à l'égard des choses. La théorie économique n'a rien à dire des petits disques de métal rond qu'une conception objective ou matérialiste pourrait essayer de définir comme monnaie. Elle n'a rien à dire du fer ou de l'acier, du bois ou de l'essence, du blé ou des œufs en tant que tels. L'histoire de n'importe quelle marchandise montre en vérité que lorsque la connaissance humaine se

1. Il y a là un développement que L. von MISES a présenté de la façon la plus cohérente ; je crois que la plupart de ses vues particulières, qui au premier abord paraissent à beaucoup de lecteurs étrangers inacceptables, sont dues à ce que, dans le développement de l'approche subjective, il a pendant longtemps devancé ses contemporains. Tous les traits caractéristiques de ses théories, depuis sa théorie de la monnaie (si avancée pour l'époque, 1912), jusqu'à ce qu'il appelle son apriorisme, ses opinions sur l'économie mathématique en général et la mesure des phénomènes économiques, en particulier, sa critique de la planification, découlent probablement tous directement (bien que peut-être tous n'en découlent pas nécessairement de la même façon) de cette position centrale. Voir en particulier *Grundprobleme der Nationalökonomie*, Jena, 1933, et *Human Action*, 1949.

modifie, la même chose matérielle peut rentrer dans des catégories économiques tout à fait différentes. Nous ne pourrons pas non plus distinguer en termes physiques si deux hommes procèdent à un troc ou à un échange, s'ils sont à jouer ou à accomplir un rite religieux. Faute de pouvoir comprendre ce que les gens qui agissent veulent dire par leurs actions, tout essai de les expliquer, c'est-à-dire de les rattacher à des règles qui relient des situations semblables à des actions semblables, est voué à l'échec[1].

Ce caractère essentiellement subjectif, que toute la théorie économique a développé beaucoup plus clairement que la plupart des autres sciences sociales[2], mais qu'elle a, je crois, en commun avec toutes les autres sciences sociales *stricto sensu*, se prouve très bien en considérant l'un de ses théorèmes les plus simples, la « loi de la rente ». Sous sa forme

1. Ceci fut clairement vu par quelques-uns des premiers économistes mais fut obscurci plus tard par les tentatives destinées à rendre l'économique « objective » au sens des sciences de la nature. Ferdinando GALIANI, par exemple, dans son *Della Moneta* (1751) souligne que « l'on trouve dans ces choses égalité entre ce qui procure égale satisfaction à celui envers lequel on les dit équivalentes. Qui recherche ailleurs cette égalité, en suivant d'autres principes, et s'attend à la retrouver comme une identité de poids ou sous quelque similitude apparente, montrera qu'il est peu apte à appréhender les faits qui régissent la vie. Une feuille de papier est donnée souvent en équivalence d'argent duquel elle diffère tout à la fois en poids et en apparence ; inversement deux monnaies égales en poids et en qualité, et d'aspect semblable, souvent n'ont pas la même valeur » (traduction de A. E. MONROE, *Early Economic Thought*, 1930, p. 303).

2. Exception faite probablement de la linguistique, dont on a pu dire en réalité avec un certain bon droit qu'« elle est d'importance stratégique pour la méthodologie des sciences sociales » : E. SAPIR, *Selected Writings*, University of California Press, 1949, p. 166. Edward Sapir, dont je ne connaissais pas les écrits quand j'ai rédigé cet essai, souligne de nombreux points mis en relief ici. Voir par exemple *ibid.* p. 46 : « Il n'est pas

originale, c'était une proposition relative aux changements dans la valeur d'une chose définie en termes physiques, la terre. Elle déclarait en effet[1] que les changements dans la valeur des marchandises pour la production desquelles la terre était nécessaire, entraînent des changements beaucoup plus grands dans la valeur de la terre que dans celle des autres facteurs requis. Sous cette forme, c'est une généralisation empirique qui ne dit ni pourquoi, ni dans quelles conditions cela est vrai. Dans la science économique moderne, sa place est prise par deux propositions distinctes de caractère différent, qui conduisent ensemble à la même conclusion. L'une est une partie de la théorie économique pure et affirme que toutes les fois que dans la production d'une marchandise, différents facteurs (rares) sont nécessaires dans des proportions qui peuvent varier, et dont l'un peut être utilisé seulement à cette fin (ou à des fins comparativement peu nombreuses), tandis que les autres ont une utilité plus générale, un changement dans la valeur du produit affectera davantage la valeur du premier que celles des autres. La seconde proposition est la constatation empirique que la terre est en général

d'entité dans l'expérience humaine qui puisse être définie de façon satisfaisante comme la somme mécanique ou le produit de ses propriétés physiques » et « toutes les entités remarquables dans le champ de l'expérience sont ainsi abstraites des données physiques en passant par le filtre du signifiant fonctionnel et relationnel ».

1. Sous sa forme ricardienne extrême, la proposition est naturellement qu'un changement dans la valeur du produit *n*'affectera *que* la valeur de la terre et laissera intacte la valeur du travail utilisé. Sous cette forme (liée à la théorie « objective » de la valeur de Ricardo), on peut regarder cette proposition comme un cas limite de la proposition plus générale indiquée au texte.

dans la situation du premier genre de facteurs, c'est-à-dire que les gens connaissent des emplois beaucoup plus nombreux pour leur travail qu'ils n'en connaissent pour une pièce de terrain. La première de ces propositions, comme toutes les propositions de la théorie économique pure, est une constatation sur les conséquences de certaines attitudes humaines à l'égard des choses ; comme telle, elle est nécessairement vraie indépendamment du lieu et du temps. La seconde est une affirmation que les conditions postulées par la première proposition prévalent à un moment donné et pour un morceau de terrain particulier, parce que les gens qui s'en occupent ont certaines croyances concernant son utilité et l'utilité d'autres éléments nécessaires à sa culture. En tant que généralisation empirique, elle peut naturellement être contestée et le sera fréquemment. Si, par exemple, une terre sert à cultiver un produit spécial, qui réclame des soins qualifiés et rares, une baisse de la demande de ce produit peut exclusivement frapper les salaires des hommes qui ont cette habileté spéciale tandis que la valeur de la terre n'en est pratiquement pas affectée. Dans une telle situation, ce serait au travail que s'appliquerait la « loi de la rente ». Mais quand nous nous demandons « pourquoi » ou « comment découvrirai-je si la loi de la rente s'applique à tel cas particulier », aucune information sur les attributs physiques de la terre, du travail ou du produit ne pourra donner la réponse. Elle dépend des facteurs subjectifs définis par la loi théorique de la rente ; c'est seulement pour autant que nous puissions découvrir ce que sont la connaissance et les croyances des gens intéressés en la matière que nous serons en mesure de prédire de quelle façon un changement dans le prix du produit affectera les prix des

facteurs. Ce qui est vrai de la théorie de la rente est vrai de la théorie des prix en général. Elle n'a rien à dire sur la formation du prix du fer ou de la laine, ou de choses qui ont telles ou telles propriétés physiques, mais seulement de celles au sujet desquelles les gens ont certaines croyances et qu'ils veulent utiliser d'une certaine façon. Notre explication d'un prix particulier peut donc n'être jamais affectée par une connaissance supplémentaire que nous (les observateurs) obtenons sur le bien envisagé, mais seulement par une connaissance supplémentaire de ce que les gens qui s'en occupent pensent de ce phénomène.

Nous ne pouvons entrer ici dans une discussion semblable pour les phénomènes plus complexes qu'étudie la théorie économique dont le progrès a été, ces dernières années, particulièrement et étroitement lié au subjectivisme. Nous pouvons seulement signaler les nouveaux problèmes que ces développements font apparaître comme de plus en plus centraux, tels que ceux de la compatibilité des intentions ou des anticipations de diverses personnes, de la répartition des connaissances entres elles, du processus par lequel s'acquiert une connaissance valable et se forment les anticipations[1]. Nous ne nous intéressons cependant pas ici aux problèmes spécifiques de la science économique, mais au caractère commun de toutes les disciplines qui traitent des résultats de l'action humaine consciente. Ce que nous voulons souligner, c'est que nous devons partir de ce que les hommes pensent et veulent faire ; partir du fait que

1. Pour une discussion plus approfondie de ces problèmes, voir l'article de l'auteur, « Economics and Knowledge », in *Economica*, février 1937, reproduit dans *Individualism and Economic Order*, Chicago, 1948.

les individus qui composent la société sont guidés dans leurs actions par une classification des choses et des événements établie selon un système de sensations et de conceptualisations qui a une structure commune et que nous connaissons parce que nous sommes, nous aussi, des hommes ; du fait que la connaissance concrète que possèdent divers individus différera à d'importants égards. Non seulement l'action de l'homme sur les objets extérieurs, mais aussi les relations entres les hommes et toutes les institutions sociales ne peuvent se comprendre que par ce que pensent les hommes à leur sujet. La société, telle que nous la connaissons, est pour ainsi dire construite sur des conceptions et des idées que les gens possèdent et les phénomènes sociaux ne peuvent être reconnus par nous et n'avoir pour nous de signification qu'autant qu'ils se reflètent dans l'esprit des hommes.

La structure des esprits humains, le principe commun d'après lequel ils classent les événements extérieurs, nous fournissent la connaissance des événements récurrents qui constituent les diverses structures sociales et les seuls termes avec lesquels nous pouvons les décrire et les expliquer[1]. Concep-

1. Cf. C. V. LANGLOIS et C. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898, p. 187 : « Les actes et les paroles ont tous ce caractère d'avoir été l'acte ou la parole d'un individu ; l'imagination ne peut se représenter que les actes *individuels* à l'image de ceux que nous montre matériellement l'observation directe ; comme ils sont les faits d'hommes vivant en société, la plupart sont accomplis par plusieurs individus à la fois ou même combinés pour un résultat commun, ce sont des actes *collectifs* ; mais pour l'imagination comme pour l'observation directe, ils se ramènent toujours à une somme d'actes individuels. Le "fait social" tel que le reconnaissent certains sociologues, est une construction philosophique, non un fait historique. »

tions ou idées ne peuvent évidemment exister que dans les esprits individuels et ce n'est en particulier que dans les esprits humains que des idées différentes peuvent agir les unes sur les autres ; ce n'est pas cependant l'ensemble des esprits individuels dans toute leur complexité, mais ce sont les conceptions individuelles, les opinions que les gens se sont formées d'eux-mêmes et des choses, qui constituent les vrais éléments de la structure sociale. Si celle-ci peut rester la même alors que différents individus y occupent successivement certaines situations, ce n'est pas parce que les individus qui se succèdent les uns aux autres sont parfaitement identiques, mais parce qu'ils se succèdent au sein de relations particulières, dans des attitudes particulières qu'ils prennent à l'égard d'autres personnes, et parce qu'ils sont l'objet d'opinions particulières professées par d'autres personnes à leur égard. Les individus sont simplement les « foyers » d'un réseau de relations ; ce sont les diverses attitudes des individus les uns envers les autres (ou leur attitude semblable ou différente envers des objets physiques) qui forment les éléments récurrents, reconnaissables et familiers de la structure. Si un agent de police remplace un autre à un certain poste, ceci ne veut pas dire que le remplaçant sera à tous égards identique à son prédécesseur, mais simplement qu'il lui succède dans certaines attitudes envers ses concitoyens, qu'il devient à son tour l'objet de certaines attitudes de ses concitoyens qui découlent de sa fonction. Ceci suffit à maintenir une constante structurelle que l'on peut isoler et étudier séparément.

Bien que nous ne puissions reconnaître ces éléments des relations humaines que parce qu'ils nous sont connus grâce au fonctionnement de notre

propre esprit, ceci ne veut pas dire que la signification de leur combinaison dans un réseau reliant différents individus doive nous être immédiatement évidente. C'est seulement en suivant systématiquement et patiemment les conséquences des opinions de beaucoup de personnes que nous pourrons comprendre — et souvent même apprendre seulement à voir — les résultats inattendus, souvent incompréhensibles, des actions indépendantes et pourtant liées des hommes en société. Dans cet effort pour reconstruire ces divers modèles de relations sociales, nous ne devons point rattacher les actions de l'individu aux qualités objectives des personnes et des choses à l'égard desquelles il agit. Nos données doivent être l'homme et le monde physique tels qu'ils apparaissent aux hommes dont nous essayons d'expliquer les actions ; car c'est seulement ce que savent ou croient les gens qui est le motif de leur action consciente.

CHAPITRE IV

LA MÉTHODE INDIVIDUALISTE ET « SYNTHÉTIQUE » DES SCIENCES SOCIALES

Au point où nous sommes parvenus, il devient nécessaire d'interrompre brièvement l'argument principal pour nous mettre en garde contre une fausse conception qui pourrait naître de ce qui vient d'être dit. Si on met l'accent sur le fait qu'en science sociale les données, ou « faits », sont elles-mêmes des idées ou des concepts, ce n'est pas pour dire que *tous* les concepts auxquels nous ayons affaire dans les sciences sociales aient ce caractère. S'il en était ainsi, il n'y aurait pas de place pour une œuvre scientifique. Les sciences sociales, non moins que les sciences de la nature, se proposent de réviser les concepts courants forgés par les hommes sur les objets de leur étude et à les remplacer par des concepts plus appropriés. La difficulté spéciale aux sciences sociales — et une grande confusion à propos de leur caractère — provient précisément du fait que les idées y apparaissent pour ainsi dire avec deux qualités : comme partie de leur objet et comme idées sur cet objet. Dans les sciences de la nature le contraste entre l'objet de l'étude et l'explication que nous en donnons coïncide avec la distinction entre les idées et les faits objectifs ; mais il est nécessaire dans les sciences sociales d'établir une distinction entre les idées qui sont *constitutives* des phénomènes que nous voulons expliquer et les idées que nous-mêmes, ou ceux dont nous avons à expliquer les actions, pouvons avoir formées sur ces phénomè-

nes ; ces dernières ne sont pas cause des structures sociales, mais théories à leur sujet.

Cette difficulté spéciale des sciences sociales résulte non seulement de ce que nous devons distinguer entre les opinions des personnes qui sont l'objet de notre étude et notre opinion sur elles, mais aussi de ce que les personnes qui sont l'objet de notre étude sont à la fois mues par des idées et se forment également des idées sur les résultats non projetés de leur action : ce sont ces théories courantes sur les diverses structures ou formations sociales que nous partageons avec elles et que notre étude doit réviser et améliorer. Le danger de substituer des « concepts » (ou des « théorie ») aux « faits » n'est en aucune manière absent des sciences sociales, et pour n'y avoir pas échappé, elles en ont subi les tristes conséquences aussi bien que les sciences de la nature[1] ; mais ce danger se situe sur un plan différent et s'exprime de façon très inadéquate par l'opposition entre « idées » et « faits ». La véritable opposition est entre les idées qui, parce qu'elles appartiennent à des personnes, deviennent les causes d'un phénomène social, et celles que se font les gens sur ce phénomène. On peut aisément montrer que ces deux catégories d'idées sont distinctes (bien que, dans des contextes différents, la distinction puisse être placée ailleurs[2]). Les changements d'opinion sur une marchandise dans lesquels nous

1. Cf. l'excellente discussion des effets du réalisme conceptuel (*Begriffsrealismus*) sur l'économique dans W. EÜCKEN, *The Foundations of Economics*, Londres, 1950, pp. 51 sqq.

2. Dans certains contextes, des concepts que d'autres sciences sociales traitent comme de simples théories à réviser et à améliorer peuvent être considérés comme des données. On pourrait, par exemple, concevoir une « science de la politique »

reconnaissons la cause d'une modification de son prix appartiennent clairement à une autre catégorie que les idées qui ont pu se former sur les causes de cette modification, ou sur la « nature de la valeur » en général. De même, les croyances et les opinions qui conduisent un certain nombre de personnes à répéter régulièrement certains actes, par exemple produire, vendre ou acheter certaines quantités de marchandises, sont entièrement différentes des idées qu'elles peuvent s'être faites de l'ensemble de la « société », ou du « système économique » auquel elles appartiennent et que constitue l'agrégat de toutes leurs actions. La première sorte d'opinions et de croyances sont une condition de l'existence d'« ensembles » qui sans elles n'existeraient pas ; elles sont, comme nous l'avons dit, « constitutives », essentielles pour l'existence du phénomène auquel les gens se réfèrent comme la « société » ou le « système économique », mais qui existent indépendamment des concepts que les gens ont formés sur ces ensembles.

Il est très important de distinguer soigneusement entre les opinions motivantes ou constitutives d'une part, et les vues spéculatives ou explicatives formées

montrant quel type d'action politique découle de certaines opinions que les gens soutiennent sur la nature de la société et pour laquelle ces opinions devraient être traitées comme des données. Mais si dans les actions de l'homme sur les phénomènes sociaux, c'est-à-dire en expliquant ses actions politiques, nous devons prendre comme données ses opinions sur la constitution de la société, nous pouvons à un niveau différent de l'analyse rechercher leur vérité ou leur erreur. Nous devrions accepter comme un fait, en expliquant la politique d'une société, la croyance qu'a cette société que ses institutions ont été créées par une intervention divine ; mais cela ne nous empêche nullement de montrer que cette opinion est probablement fausse.

sur les ensembles, de l'autre. Leur confusion est source de constant danger. Ce sont les idées que l'esprit populaire s'est faites sur des agrégats tels que la « société » ou le « système économique », le « capitalisme » ou « l'impérialisme », ou telles autres entités collectives que le chercheur doit dans les sciences sociales regarder comme de simples théories provisoires, des abstractions populaires et qu'il ne doit pas prendre à tort pour des faits. Qu'il s'abstienne logiquement de traiter ces pseudo-entités comme des « faits » et qu'il parte systématiquement des concepts qui guident les individus dans leurs actions et non des résultats de leur réflexion théorique sur leurs actions, c'est là le trait caractéristique de cet individualisme méthodologique étroitement lié au subjectivisme des sciences sociales. L'optique scientiste pour sa part, parce qu'elle craint de partir des conceptions subjectives déterminant les actions individuelles, tombe régulièrement, nous le verrons tout à l'heure, dans l'erreur même qu'elle cherche à éviter ; elle traite comme des faits des agrégats qui ne sont rien de plus que des généralisations populaires. Essayant d'éviter de se servir comme données des conceptions retenues par les individus là où elles sont clairement reconnaissables et introduites explicitement pour ce qu'elles sont, les tenants du scientisme acceptent fréquemment et naïvement des spéculations en usage comme des faits précis semblables à ceux avec lesquels ils sont familiers.

Nous aurons dans une section ultérieure à discuter plus complètement la nature de ce préjugé totaliste (*collectivist*) inhérent à l'optique scientiste.

Ajoutons quelques remarques sur la méthode spécifique qui correspond au subjectivisme systématique et à l'individualisme des sciences sociales.

De ce que ce sont les conceptions et les opinions des individus qui nous sont directement connus et forment les éléments à partir desquels nous devons construire, pour ainsi dire, les phénomènes plus complexes, découle une autre différence importante entre la méthode des disciplines sociales et celle des sciences de la nature. Dans les premières, les attitudes individuelles sont des éléments familiers et nous essayons par leur combinaison de reproduire des phénomènes complexes, les résultats des actions individuelles, qui nous sont beaucoup moins connus ; cette démarche conduit souvent à découvrir dans des phénomènes complexes des principes de cohérence structurelle qui n'avaient pas été, et sans doute ne pouvaient être, établis par l'observation directe. Les sciences physiques, en revanche, partent nécessairement des phénomènes complexes de la nature et remontent en arrière pour inférer les éléments qui les composent. L'homme occupe une telle situation dans l'ordre des choses qu'il est amené dans une direction à percevoir les phénomènes comparativement complexes qu'il analyse tandis que dans une autre direction lui sont donnés les éléments dont sont composés ces phénomènes qu'il ne peut observer que comme des ensembles[1]. Alors que la méthode des sciences de la nature est en ce

1. Cf. ROBBINS, *An Essay on the Nature an Significance of Economic Science* ; trad. franç. : *Essai sur la nature et la signification de la science économique*, Paris, Médicis, 1947, p. 107. « En économie... les composantes ultimes de nos généralisations fondamentales nous sont révélées par une connaissance immédiate. Dans les sciences naturelles, nous ne les connaissons que par inférence. » La citation suivante d'un de mes précédents essais (*Collectivist Economic Planning*, London, 1935, trad. franç. : *l'Économie dirigée en régime collectiviste*, Paris, librairie de Médicis, 1939, p. 20) peut aider davantage à expliquer la proposition du texte : « ... La situation de

sens analytique, celle des sciences sociales se définit mieux comme « synthétique » (*compositive*)[1]. Ce

l'homme à mi-chemin entre les phénomènes naturels et les phénomènes sociaux — dont il est l'effet en ce qui concerne les seconds — prouve que les faits essentiels de base dont nous avons besoin pour l'explication du phénomène social participent de l'expérience commune et de la nature de nos pensées. Dans les sciences sociales, ce sont les éléments des phénomènes complexes qui sont connus sans aucune contestation possible. Dans les sciences naturelles, ils peuvent en mettant les choses au mieux, seulement être supposés. » Cf. aussi C. MENGER, *Untersuchungen über die Methoden der Sozialwissenschaften*, 1883, p. 157, note :

« Les derniers éléments auxquels on peut appliquer une interprétation relevant de sciences théoriques exactes sont les "atomes" et les "forces", tous deux appartenant à un domaine de la nature non empirique. Il nous est impossible de nous représenter les "atomes" et les "forces" comme des symboles puisqu'ils nous sont connus véritablement que par leurs propriétés inconnues, propriétés actives génératives de mouvement. Il en ressort, en fin de compte, qu'il est extraordinairement difficile de donner une interprétation exacte de phénomènes naturels ; il en va tout autrement en sciences sociales exactes. Nous avons affaire là à des individus, chacun poursuivant leurs ambitions respectives — ce seront les derniers sujets de notre analyse de nature empirique — ; ce qui tend à donner l'avantage aux sciences sociales théoriques et exactes sur les sciences naturelles exactes.

Les "limites des sciences naturelles" et les problèmes qu'elles suscitent en corollaire dans la compréhension des phénomènes naturels ne se présentent pas vraiment à la recherche exacte dans le domaine social. Quand A. Comte voyait les "sociétés" comme des organismes vivants et tenait leur complexité comme normale en ne trouvant pas leur interprétation théorique plus difficile que celle des désignations scientifiques, il se trompait lourdement.

Sa théorie ne serait acceptable que dans les domaines de recherches en sciences sociales qui, tout en s'adaptant aux toutes dernières méthodes des sciences naturelles, en viendraient de façon aberrante à ne pas considérer les phénomènes sociaux en tant que tels et à leur appliquer des méthodes propres aux sciences naturelles. »

1. J'ai emprunté le terme « synthétique » (*compositive*), à une note manuscrite de Carl MENGER qui, sur un exemplaire personnel annoté du compte rendu que Schmoller fit de sa

sont ces soi-disant ensembles, ces groupes d'éléments structurellement liés, que nous apprenons à isoler de la totalité des phénomènes observés ; ils résultent seulement de ce que nous avons assemblé systématiquement des éléments ayant des propriétés familières ; nous les construisons ou les reconstruisons à partir des propriétés connues de ces éléments.

Il importe d'observer que, dans tout ceci, les divers types de croyances ou d'attitudes individuelles ne sont pas eux-mêmes l'objet de notre explication, mais seulement les éléments à partir desquels nous construisons la structure des relations possibles entre les individus. Pour autant que dans les sciences sociales nous analysions la pensée individuelle, ce n'est pas dans le but de l'expliquer, mais seulement de distinguer les types possibles d'éléments avec lesquels nous devons compter dans la construction de différents modèles de relations sociales. C'est une erreur, souvent accréditée par les expressions négligentes des chercheurs, de croire que le but des sciences sociales est d'*expliquer* une action consciente. C'est là, si on peut le faire, une tâche différente, celle de la psychologie. Pour les sciences sociales, les types d'actions conscientes

« Methoden der Sozialwissenschaften » in *Jahrbuch für Gesetsgebung...*, N.F., VII, 1883, p. 42, l'écrivit au-dessus du mot « déductif » utilisé par Schmoller. Depuis que j'ai écrit ce texte, j'ai noté que Ernst CASSIRER dans sa *Philosophie der Aufklärung*, 1932, pp. 12, 25, 341, utilise le terme « synthétique » pour souligner à juste titre que la démarche des sciences de la nature présuppose l'usage successif de la technique « analytique » (*résolutive*) et de la technique « synthétique ». Cela est utile et se relie au fait que nous pouvons en science sociale, où les éléments nous sont directement connus, partir de la démarche synthétique.

sont des données[1] ; tout ce qu'elles ont à faire, en ce qui concerne ces données, est de les ordonner de manière à les utiliser efficacement pour leur propos[2]. Les problèmes qu'elles essaient de résoudre se présentent seulement dans la mesure où l'action consciente de nombreux individus produit des résultats inattendus, où des régularités sont observées qui ne sont pas le résultat d'un dessein personnel. Si les phénomènes sociaux ne montraient d'autre ordre que celui que nous avons consciemment établi, il n'y aurait pas de place pour les sciences théoriques de la société ; il n'y aurait, comme on l'a souvent prétendu, que des problèmes de psychologie. C'est seulement dans la mesure où un ordre apparaît comme le résultat de l'action individuelle, mais sans avoir été voulu par l'individu, que se pose un problème appelant une explication théorique. Les scientistes sont souvent enclins à nier l'existence d'un tel ordre (et par là même l'existence d'un objet pour la théorie scientifique de la société) ; mais bien peu, s'il y en avait, seraient préparés à le

1. Comme ROBBINS *(loc. cit.*, p. 90) l'a dit justement, les économistes en particulier considèrent « les choses étudiées par la psychologie comme les données de leurs propres déductions ».

2. S'il est vrai que cette tâche absorbe une grande part des énergies de l'économiste, nous ne devons pas nous tromper sur le fait que la « pure logique des choix » en elle-même (ou le « calcul économique ») n'explique pas les faits, ou tout au moins ne fait pas davantage par elle-même que les mathématiques. En ce qui concerne la relation précise entre la théorie pure du calcul économique et son utilisation dans l'explication des phénomènes sociaux, je dois une fois de plus renvoyer à mon article « Economics and Knowledge », in *Economica*, fév. 1937. Il faudrait peut-être ajouter que si la théorie économique peut être très utile pour le directeur d'un système complètement planifié, en lui servant à voir ce qu'il doit faire pour réaliser ses fins, elle ne nous aiderait pas à expliquer ses actions — sauf dans la mesure où elle l'a réellement guidé.

faire logiquement : on ne peut guère mettre en doute qu'au moins le langage laisse apparaître un ordre défini qui n'est pas le résultat d'un dessein conscient.

La difficulté que rencontre le savant des sciences naturelles en admettant l'existence de tels ordres dans les phénomènes sociaux vient de ce que ceux-ci ne peuvent être énoncés en termes physiques ; si nous en définissons les éléments en termes physiques, ils ne peuvent être visibles ; et les éléments qui montrent un arrangement ordonné n'ont pas (ou du moins n'ont pas besoin d'avoir) d'autres propriétés physiques communes, sinon que les hommes réagissent de la « même » manière à leur égard (encore que le « parallélisme » de réactions de diverses personnes ne doive pas aussi, en règle générale, être défini en termes physiques). C'est un ordre où les choses se comportent de la même manière parce qu'elles ont la même signification pour l'homme. Si, au lieu de tenir pour semblable ou différent ce qui apparaît ainsi à l'homme qui agit, nous ne devions prendre pour éléments que ce que la Science indique comme semblable ou différent, nous ne trouverions probablement aucun ordre reconnaissable dans les phénomènes sociaux — au moins jusqu'à ce que les sciences naturelles aient achevé leur tâche d'analyse de tous les phénomènes naturels en leurs composants ultimes et que la psychologie ait de son côté complètement achevé la tâche inverse d'expliquer dans tous ses détails comment les éléments ultimes de la science physique en viennent à apparaître à l'homme exactement comme ils le font, c'est-à-dire comment opère l'appareil de classification que constituent nos sens.

C'est seulement dans les cas les plus simples que l'on peut montrer brièvement, et sans aucun appareil technique, comment les actions individuelles

indépendantes produisent un ordre qui n'entre pas dans les intentions des individus ; dans ces exemples, l'explication est d'habitude si évidente que nous ne nous arrêtons jamais à examiner le genre de raisonnement qui nous y conduit. La façon selon laquelle les sentiers sont créés dans un pays sauvage fournit un tel exemple. Au début, chacun cherche pour soi ce qui lui semble être le meilleur sentier. Mais le fait qu'un sentier ait déjà été suivi une fois le rend probablement plus aisé à suivre et il est donc probable qu'il sera de nouveau utilisé ; ainsi, progressivement, des chemins de mieux en mieux tracés apparaissent et viennent à être utilisés à l'exclusion d'autres routes possibles. Les mouvements humains dans la région arrivent à se conformer à un modèle défini qui, bien qu'il soit le résultat de décisions délibérées de beaucoup de gens, n'a pourtant été consciemment voulu par personne. L'explication de cet événement est une « théorie » élémentaire applicable à des centaines d'exemples historiques particuliers ; ce n'est pas l'observation de la croissance réelle d'un chemin particulier et encore moins de beaucoup de chemins, qui donne à cette explication sa cohérence, mais notre connaissance générale de la façon dont nous-mêmes et les autres nous nous conduisons dans le genre de situation où se trouvent successivement des gens qui ont à chercher leur chemin et qui, par les effets accumulés de leurs actions, créent le chemin. Ce sont les éléments d'un complexe d'événements que nous rend familiers notre expérience quotidienne, mais c'est seulement par l'effort délibéré d'une pensée orientée que nous parvenons à voir les effets nécessaires de la combinaison de ces nombreuses actions. Nous « comprenons » la manière dont peut se produire le résultat que nous observons, bien que nous ne puissions

jamais être en mesure d'observer le processus entier ou d'en prédire le cours précis et le résultat.

Il est parfaitement indifférent, pour notre présent propos, que le processus s'étudie sur une longue période de temps, comme c'est le cas pour l'évolution de la monnaie ou la formation du langage, ou qu'il se répète constamment, comme dans le cas de la formation des prix ou de la direction de la production en régime de concurrence. Les premiers exemples soulèvent des problèmes théoriques (c'est-à-dire génériques, en ce qu'ils se distinguent des problèmes historiques spécifiques au sens précis que nous aurons plus tard à définir) ; ils sont fondamentalement semblables aux problèmes soulevés par des phénomènes récurrents tels que la détermination des prix. Dans l'étude de tout exemple particulier de l'évolution d'une « institution » comme la monnaie ou le langage, le problème théorique est fréquemment recouvert par la prise en considération des circonstances particulières qu'elle comporte (la tâche proprement historique), mais ceci ne doit rien changer au fait que toute explication d'un processus historique implique des hypothèses sur les circonstances qui peuvent produire certaines sortes d'effets ; ces hypothèses, dans les cas où nous avons affaire à des résultats qui n'étaient pas directement voulus par quelqu'un, peuvent se présenter seulement sous la forme d'un schéma générique, autrement dit d'une théorie.

Le physicien qui souhaite comprendre les problèmes des sciences sociales à l'aide d'une analogie empruntée à son propre domaine devrait imaginer un monde où il connaîtrait par observation directe l'intérieur des atomes et où il n'aurait ni la possibilité de faire des expériences avec des masses de matière, ni l'occasion d'observer plus que les inte-

ractions d'un nombre comparativement faible d'atomes pendant une période limitée. A partir de sa connaissance des diverses sortes d'atomes, il pourrait construire des modèles de toutes leurs combinaisons possibles en unités plus importantes et faire que ces modèles reproduisent de plus en plus étroitement tous les traits caractéristiques des quelques cas où il peut observer des phénomènes plus complexes. Mais les lois du macrocosme qu'il pourrait dériver de sa connaissance du microcosme resteraient toujours « déductives » ; elles ne lui permettraient presque jamais, en raison de sa connaissance limitée des données de la situation complexe, de prédire l'issue exacte d'une situation particulière ; il ne pourrait jamais les confirmer par une expérimentation contrôlée — bien qu'elles puissent être infirmées par l'observation d'événements qui, selon la théorie, étaient impossibles.

En un sens, certains problèmes de l'astronomie théorique ressemblent plus à ceux des sciences sociales que ceux des sciences expérimentales. D'importantes différences demeurent cependant. Tandis que l'astronome cherche à connaître tous les éléments dont son univers est composé, le savant ne peut en science sociale espérer connaître davantage que les types d'éléments qui constituent son univers. Il ne pourra même presque jamais connaître tous les éléments qui le composent et il ne connaîtra certainement jamais toutes les propriétés importantes de chacun d'entre eux. L'imperfection inévitable de l'esprit humain devient ici non seulement une donnée essentielle pour l'objet de l'explication, mais aussi, puisqu'elle ne s'applique pas moins à l'observateur, une limitation de ce qu'il peut espérer accomplir dans son effort d'explication. Le nombre de variables distinctes qui, dans tout phénomène

social particulier, déterminera le résultat d'un changement donné, sera en règle générale beaucoup trop grand pour que l'esprit humain puisse les maîtriser et les manipuler effectivement[1]. En conséquence, la connaissance que nous avons du principe qui produit ces phénomènes nous permettra rarement, sinon jamais, de prédire le résultat précis d'une situation concrète. Nous pourrons certes expliquer le principe qui produit certains phénomènes et, grâce à cette connaissance, exclure la possibilité de certains résultats, par exemple la survenance simultanée de certains événements ; mais notre connaissance ne sera en un sens que purement négative : elle nous permettra simplement d'écarter certains résultats, mais non de réduire suffisamment la série de possibilités de telle sorte qu'il n'en demeure qu'une.

La distinction entre l'explication du seul principe qui produit un phénomène et l'explication qui nous permet de prédire des résultats précis est d'une grande importance pour la compréhension de la méthode des sciences sociales. Elle existe, je crois, ailleurs également, par exemple en biologie et certainement en psychologie. Cependant, on n'admet guère cette distinction et je ne connais pas d'endroit où elle soit expliquée de façon adéquate. La meilleure illustration dans le domaine des sciences sociales en est probablement la théorie générale des prix telle qu'elle est présentée par exemple par le système d'équations de Walras et de Pareto. Ces

1. Cf. M. R. COHEN, *Reason and Nature*, p. 356 : « Si, dès lors, les phénomènes sociaux dépendent d'un nombre de facteurs plus grand que ce que l'on peut d'emblée manipuler, même la doctrine d'un déterminisme universel ne nous donnera pas l'assurance de parvenir à l'expression accessible de lois qui régissent les phénomènes spécifiques de la vie sociale. »

systèmes montrent simplement le principe de cohérence entre les prix de diverses marchandises qui entrent dans le système ; si on ne connaît cependant pas les valeurs numériques de toutes les constantes qui s'y trouvent — et nous ne les connaîtrons jamais — on ne peut pas prédire les résultats précis d'un changement[1]. Sauf ce cas particulier, une série d'équations qui révèle simplement la forme d'un

1. PARETO lui-même a clairement vu ce point. Après avoir défini la nature des facteurs qui déterminent les prix dans son système d'équations, il ajoute (*Manuel d'économie politique*, 2e éd., Paris, 1927, pp. 233-4) : « Remarquons d'ailleurs que cette détermination n'a nullement pour but d'arriver à un calcul numérique des prix. Faisons l'hypothèse la plus favorable à un tel calcul ; supposons que nous ayons triomphé de toutes les difficultés pour arriver à convertir les données du problème et que nous connaissions les ophélimités de toutes les marchandises pour chaque individu, toutes les circonstances de la production des marchandises, etc. C'est là déjà une hypothèse absurde et pourtant elle ne nous donne pas encore la possibilité pratique de résoudre ce problème. Nous avons vu que dans le cas de 100 individus et de 70 marchandises, il y aurait 70 699 conditions (en réalité un grand nombre de circonstances que nous avons jusqu'ici négligées, augmenteraient encore ce nombre) ; nous aurons donc à résoudre un système de 70 699 équations. Cela dépasse pratiquement la puissance de l'analyse algébrique et cela la dépasserait encore davantage si l'on prenait en considération le nombre fabuleux d'équations que donnerait une population de 40 millions d'individus et quelques milliers de marchandises. Dans ce cas, les rôles seraient changés et ce ne seraient plus les mathématiques qui viendraient en aide à l'Économie politique, mais l'Économie politique qui viendrait en aide aux mathématiques. En d'autres termes, si on pouvait vraiment connaître toutes ces équations, le seul moyen accessible aux forces humaines pour les résoudre, ce serait d'observer la solution pratique que donne le marché. » Comparer également A. COURNOT, *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, nouv. éd., Paris, Marcel Rivière, 1938, p. 146, où il écrit que si dans nos équations nous considérions le système économique tout entier, « ceci surpasserait les forces de l'analyse mathématique et de nos méthodes pratiques de calcul quand même toutes les valeurs des constantes pourraient être numériquement assignées. »

système de relations, mais ne donne pas les valeurs des constantes qui y sont contenues, est peut-être la meilleure illustration générale d'une explication limitée au seul principe qui produit un phénomène.

Ceci doit suffire à présenter les problèmes qui caractérisent les sciences sociales. Leur étude s'éclairera lorsque nous opposerons dans les chapitres suivants leur démarche propre aux aspects les plus caractéristiques des efforts réalisés pour traiter leur objet à la manière des sciences de la nature.

CHAPITRE V

L'OBJECTIVISME SCIENTISTE

Les grandes différences qui existent entre la méthode des sciences de la nature et celle des sciences sociales expliquent pourquoi le physicien qui se tourne vers les travaux des sociologues ressent si souvent l'impression de se trouver en compagnie de gens qui commettent habituellement tous les péchés mortels qu'il est si soucieux d'éviter et qu'il n'existe pas encore de science de la société conforme à ses exigences. De là à créer une nouvelle science de la société qui satisfasse à sa conception de la science, il n'y a qu'un pas. Les générations antérieures ont constamment fait des tentatives de ce genre ; bien qu'elles n'aient jamais obtenu les résultats attendus, bien qu'elles n'aient pas même réussi à créer cette tradition qui est le signe d'une discipline vigoureuse, leur tentative est répétée presque tous les mois par quiconque essaie de révolutionner ainsi la pensée sociale. Pourtant, ces efforts apparaissent régulièrement, malgré leur dispersion, avec certains traits qu'il nous faut maintenant considérer. Ces traits méthodologiques peuvent être convenablement traités sous les chefs d'« objectivisme », de « totalisme » et d'« historicisme », correspondant au « subjectivisme », à l'« individualisme » et au caractère théorique des sciences sociales les plus avancées.

L'attitude scientiste que, faute d'un meilleur terme, nous qualifierons « d'objectivisme » dans l'étude de l'homme et de la société, a trouvé son expression la plus caractéristique dans les efforts qui ont été faits pour se passer de notre connaissance subjective du fonctionnement de l'esprit humain ; ils ont sous des formes diverses affecté presque toutes les branches de la sociologie. De la négation par Auguste Comte de la possibilité de l'introspection, en passant par les tentatives variées pour créer une « psychologie objective », jusqu'au behaviourisme de J. B. Watson et au « physicalisme » de O. Neurath, une longue série d'auteurs ont essayé de ne pas recourir à la connaissance dérivée de l'« introspection ». Mais, comme on peut aisément le montrer, ces efforts pour éviter l'usage de cet outil que nous possédons, sont voués à l'échec.

Un « behaviouriste » ou un « physicaliste » qui veut être logique avec lui-même, ne devrait pas commencer par observer les réactions des individus devant les objets que nos sens nous indiquent comme semblables ; il devrait se limiter à étudier les réactions aux stimuli qui sont, en un sens strictement physique, identiques. Il devrait, par exemple, ne pas étudier les réactions des personnes à qui l'on montre un cercle rouge, ou à qui l'on fait entendre un certain air, mais seulement étudier les effets d'une onde lumineuse ayant une certaine fréquence sur un point particulier de la rétine, etc. Aucun « behaviouriste » n'envisage cependant sérieusement d'agir ainsi. Tous tiennent naïvement pour acquis que ce qui nous apparaît semblable apparaît également de la même façon aux autres. Sans avoir aucune raison pour cela, ils utilisent constamment

la classification que nos sens et notre esprit font des stimuli extérieurs en choses semblables ou différentes ; nous n'obtenons cette classification qu'à partir de notre expérience personnelle ; elle n'est pas fondée sur des expériences objectives montrant que les faits se comportent aussi de la même manière dans leurs relations réciproques. Ceci s'applique aussi bien à ce que nous regardons communément comme de simples sensations, telles que la couleur, la hauteur d'un son, l'odeur, etc., qu'à notre perception des configurations (*Gestalten*) selon lesquelles nous classons physiquement des choses aussi différentes que des spécimens d'une « forme » particulière, par exemple un cercle ou un certain air. Pour le « behaviouriste » ou le « physicaliste », le fait que nous reconnaissions ces choses comme semblables ne soulève pas de problèmes.

Cette attitude naïve n'est cependant en aucune façon justifiée par ce que nous enseigne le développement de la science physique elle-même. Comme nous l'avons déjà vu[1], l'un de ses principaux résultats est de montrer que les choses qui nous paraissent semblables peuvent ne pas l'être en un sens objectif, c'est-à-dire peuvent n'avoir aucune propriété en commun. Une fois cependant que nous avons reconnu que les choses ne diffèrent pas nécessairement dans leurs effets sur nos sens de la même façon que dans leur comportement réciproque, nous n'avons plus le droit de tenir pour acquis que ce qui nous paraîtra semblable ou différent le paraîtra aussi aux autres. Il y a là pour ainsi dire une règle et c'est un fait empirique important qui, d'une part, exige une explication (c'est une tâche de la

1. Cf. ci-dessus, pp. 20 et suivantes.

psychologie) et qui, d'autre part, doit être accepté comme une donnée essentielle dans notre étude de la conduite humaine. Que divers objets aient la même signification pour diverses personnes ou que des personnes différentes veuillent dire la même chose par des actes différents, ce sont là des faits importants qui demeurent, bien que la science physique puisse montrer que ces objets ou ces actes ne possèdent pas de propriétés communes.

Il est vrai que nous ne savons rien de l'esprit d'autrui, sinon par nos perceptions, c'est-à-dire par l'observation de faits physiques. Mais ceci ne signifie pas que nous ne connaissions que des faits physiques. La nature des faits dont s'occupe une discipline quelle qu'elle soit, ne se détermine pas par toutes les propriétés possédées par les objets concrets auxquels s'adresse cette discipline, mais seulement par celles grâce auxquelles nous les classons pour délimiter la discipline en question. Pour prendre un exemple dans les sciences naturelles, tous les leviers ou les pendules que nous pouvons concevoir ont des propriétés chimiques et optiques ; mais quand nous parlons de leviers ou de pendules, nous ne parlons pas de faits optiques ou chimiques. Ce qui fait d'un certain nombre de phénomènes individuels des faits d'une certaine nature, ce sont les attributs que nous choisissons afin de les traiter comme membres d'une seule classe. Tous les phénomènes sociaux qui peuvent nous intéresser possèdent certes des attributs physiques, mais ceci ne signifie pas que pour notre objet ils doivent être des faits physiques.

Au regard des objets de l'activité humaine qui intéressent les sciences sociales et des activités humaines elles-mêmes, il faut noter un point impor-

tant : en les interprétant, nous classons spontanément et inconsciemment comme manifestations d'un même objet ou d'un même acte toute une série de faits physiques qui peuvent ne pas avoir de propriétés physiques communes. Nous savons que d'autres rangent comme nous dans une même catégorie un grand nombre d'objets physiques différents *a*, *b*, *c*, *d*, etc. ; nous ne savons cela que parce que d'autres personnes réagissent comme nous à leur égard par un des mouvements α, β, γ, δ, etc., qui peuvent eux aussi n'avoir en commun aucune propriété physique. Pourtant cette connaissance d'après laquelle nous agissons constamment, qui doit précéder nécessairement une communication avec autrui et est présupposée par elle, n'est pas une connaissance consciente en ce sens que nous sommes en mesure d'énumérer de façon exhaustive tous les phénomènes physiques différents que nous classons sans hésitation dans une même catégorie ; nous ne savons pas, parmi de nombreuses combinaisons possibles de propriétés physiques, quelle est celle que nous reconnaîtrons comme un certain mot, comme une « figure amie », ou comme un « geste menaçant ». En aucun cas, sans doute, la recherche expérimentale n'est parvenue à déterminer avec précision la série de phénomènes différents que nous traitons sans hésitation comme voulant dire pour nous la même chose que pour autrui ; nous agissons pourtant constamment et nous réussissons dans nos actions parce que nous postulons que les autres classent ces choses comme nous le faisons. Nous ne sommes pas — et ne pourrons jamais être — en mesure de substituer des objets définis en termes physiques aux catégories mentales que nous employons en parlant des actions d'au-

trui[1]. Toutes les fois que nous le faisons, les faits physiques auxquels nous nous référons ne sont pas importants en tant que faits physiques, c'est-à-dire en tant que membres d'une classe de faits qui ont tous en commun certaines propriétés physiques, mais comme membres d'une classe de choses qui peuvent physiquement être tout à fait différentes, mais qui « veulent dire » pour nous la même chose*.

Il devient ici nécessaire d'expliciter un argument impliqué par l'ensemble de notre discussion ; bien qu'il semble découler de la conception moderne de la physique, il ne nous est pas encore très familier. Non seulement les entités mentales, comme les « conceptions » ou les « idées », qui sont communément reconnues comme des « abstractions », mais *tous* les phénomènes mentaux, les perceptions des sens et images aussi bien que les concepts les plus abstraits et les « idées », doivent être regardés comme des actes de classification accomplis par le

1. Les essais souvent faits pour échapper à cette difficulté par une énumération *illustrative* de certains des attributs physiques par lesquels nous rangeons l'objet dans l'une de ces catégories mentales, tournent justement la question. Dire que, lorsque nous parlons d'un homme en colère, nous entendons qu'il montre certains symptômes physiques, nous aide fort peu à moins de pouvoir énumérer de façon exhaustive tous les symptômes par lesquels nous reconnaîtrions toujours, et dont la présence signifierait toujours, que l'homme qui les montre est en colère. Seulement, si nous faisions cela, il serait légitime de dire qu'en utilisant ce terme, nous ne voulons pas parler d'autre chose que de certains phénomènes physiques.

* Cf. Maurice MERLEAU-PONTY : « Si l'objectivisme ou le scientisme réussissait jamais à priver la sociologie de tout recours aux significations, il ne la préserverait de la "philosophie" qu'en lui fermant l'intelligence de son objet. » *Loc. cit.*, p. 54. (N.D.L.R.)

cerveau[1]. Ceci est évidemment une autre manière de dire que nos perceptions ne sont pas des propriétés des objets, mais des moyens par lesquels nous avons (individuellement ou collectivement) appris à grouper ou à classer les stimuli extérieurs. Percevoir, c'est affecter à une catégorie ou à des catégories familières ; nous ne pourrions percevoir quelque chose de complètement différent de quelque chose d'autre que nous avons auparavant toujours perçu.

1. Ceci doit aussi servir à justifier la manière, qui a pu paraître jusqu'ici très lâche, dont nous avons, dans nos énumérations des entités mentales, mélangé des concepts tels que « sensation », « perception », « concepts » ou « idées ». Ces divers types d'entités mentales ont tous ce trait commun qu'ils sont des classifications de stimuli extérieurs possibles (ou de complexes de tels stimuli). Cette prétention paraîtra maintenant moins étrange que cela aurait été le cas il y a cinquante ans puisque nous nous sommes familiarisés, grâce aux configurations ou *Gestalten*, avec quelque chose d'intermédiaire entre les vieilles sensations « élémentaires » et les concepts. On peut ajouter que cette opinion ne semble pas cependant apporter de justification aux conclusions ontologiques non fondées que de nombreux membres de l'école de la *Gestalt* tirent de leurs intéressantes observations ; il n'y a pas de raison de supposer que les « ensembles » que nous percevons sont des propriétés du monde extérieur et ne sont pas simplement les manières dont notre esprit classe des groupes de stimuli ; comme d'autres abstractions, les relations entre des parties ainsi isolées peuvent être importantes ou non.

Il faudrait peut-être également mentionner ici qu'il n'y a pas de raison de regarder les valeurs comme des catégories purement mentales qui n'ont pas par conséquent à apparaître dans notre tableau du monde extérieur. Bien que les valeurs doivent nécessairement occuper une place centrale partout où nous nous occupons de la finalité de l'action, elles ne sont certainement pas la seule sorte de catégories purement mentales que nous devons utiliser pour interpréter les activités humaines : la distinction entre le vrai et le faux fournit un autre exemple de ces catégories purement mentales, qui est à cet égard d'une grande importance. Sur le point — qui s'y relie — que ce ne sont pas nécessairement des considérations de valeur qui nous guideront dans la sélection des aspects de la vie sociale que nous étudions, voir note 1, p. 110.

Ceci ne signifie pas, cependant, que tout ce que nous classons ensemble doive, en fait, posséder des propriétés communes autres que l'identité de nos réactions à leur égard. C'est une erreur commune, mais dangereuse, de croire que les choses que nos sens ou notre esprit rangent dans une même classe, doivent avoir autre chose en commun que d'être enregistrées de la même manière par notre esprit. Il existera d'habitude une justification objective de la similitude que nous reconnaissons à certaines choses, mais ce n'est pas toujours nécessaire. Dans les sciences naturelles, les classifications qui ne sont pas fondées sur une ressemblance dans le comportement réciproque des objets, doivent être considérées comme des « erreurs » dont nous devons nous libérer ; mais elles ont une signification positive pour notre effort de compréhension de l'action humaine. La différence est importante entre la situation de ces catégories mentales dans les deux sphères : lorsque nous étudions le fonctionnement de la nature extérieure, nos sensations et nos pensées ne sont pas des maillons dans la chaîne des événements observés, elles sont simplement des sensations et des pensées à leur sujet ; mais dans le mécanisme de la société, elles forment un lien essentiel ; les forces au travail y opèrent à travers ces entités mentales qui nous sont directement connues ; si les choses du monde extérieur ne se comportent pas d'une manière semblable ou différente parce qu'elles nous apparaissent semblables ou différentes, nous nous conduisons d'une manière semblable ou différente suivant l'apparence qu'elles revêtent.

Si le « behaviouriste » ou le « physicaliste » voulait, en étudiant le comportement humain, réellement éviter d'utiliser les catégories que nous trou-

vons toutes prêtes dans notre esprit et désirait se limiter strictement à l'étude des réactions de l'homme devant des objets définis en termes physiques, il devrait logiquement garder le silence sur les actions humaines jusqu'à ce qu'il ait établi de façon expérimentale comment nos sens et notre esprit groupent les stimuli externes comme semblables ou différents. Il devrait commencer par se demander quels sont les objets physiques qui nous paraissent semblables et ceux qui ne le paraissent pas (et comment cela peut se faire) avant de pouvoir sérieusement entreprendre l'étude du comportement humain à leur égard.

Il convient d'observer que nous ne prétendons pas qu'un tel effort d'explication du principe de transformation par notre esprit des faits physiques en entités mentales soit impossible. Une fois que nous avons reconnu qu'il est un processus de classification, rien ne nous empêche d'étudier et de comprendre le principe selon lequel il opère. La classification est après tout un processus mécanique, c'est-à-dire un processus qui peut être accompli par un machine qui « extrait » et groupe les objets selon certaines propriétés[1]. Notre argument est plutôt le suivant : en premier lieu, une telle explication de la formation des entités mentales et de leurs relations avec les faits qu'elles représentent n'est pas nécessaire au sociologue pour l'accomplissement de sa tâche et une telle explication ne l'aiderait en aucune manière ; en second lieu, une telle explication, bien que concevable, n'est pas encore établie, et ne le sera probablement pas d'ici long-

1. Ce qui, nous l'avons déjà vu, ne signifie naturellement pas qu'on rangera toujours les éléments qui ont des propriétés communes dans une même classe.

temps encore ; il est d'ailleurs improbable qu'elle soit jamais plus qu'une « explication du principe »[1] d'après lequel fonctionne cet appareil de classification. Il semblerait que n'importe quel appareil de classification doive toujours posséder un degré de complexité plus grand que les diverses choses qu'il classe ; si ceci est correct, il s'ensuivrait qu'il est impossible que notre esprit soit jamais capable de produire une explication complète (différente d'une simple explication du principe) des méthodes particulières selon lesquelles il classe les stimuli extérieurs. Nous aurons plus tard à examiner le sens du paradoxe qui s'y rattache : expliquer notre propre connaissance exigerait que nous sachions plus que nous ne savons réellement ; or, c'est là évidemment une proposition contradictoire.

Mais supposons pour le moment que nous ayons réussi à réduire complètement tous les phénomènes mentaux à des processus physiques. Supposons que nous connaissions le mécanisme par lequel notre système nerveux groupe les stimuli (élémentaires ou complexes) *a, b, c,* ou *l, m, n,* ou *r, s, t...* en classes définies ; elles sont déterminées par des classes correspondantes de nos réactions α, β, γ, ou ν, ξ, o ou φ, χ, ψ. Cette hypothèse implique à la fois que notre connaissance de ce système ne soit pas simplement limitée au seul fonctionnement de notre propre esprit, mais aussi que nous connaissions explicitement toutes les relations qui constituent le système et que nous sachions par quel mécanisme la classification s'effectue réellement. Nous serions alors capables de relier strictement les entités mentales à des groupes définis de faits physiques.

1. Cf. p. 61 ci-dessus.

Nous aurions ainsi unifié la science, mais nous ne serions pas, en ce qui concerne la tâche spécifique des sciences sociales, en meilleure position que nous ne le sommes maintenant. Nous devrions encore utiliser les vieilles catégories, bien que nous puissions expliquer leur formation et que nous sachions quels faits physiques sont « derrière elles ». Nous saurions qu'un arrangement différent des faits de la nature convient mieux à expliquer les événements extérieurs ; mais nous devrions, pour interpréter les actions humaines, recourir à la classification de ces faits qui prévaut réellement dans l'esprit de leurs auteurs. Ainsi, sans doute n'avons-nous pas seulement à attendre que nous soyons capables de substituer des faits physiques aux entités mentales, mais même si cela était réalisé, nous ne serions pas mieux équipés pour la tâche que nous avons à accomplir dans les sciences sociales.

L'idée, impliquée dans la hiérarchie des sciences d'Auguste Comte[1] et dans de nombreux arguments analogues, pour lesquelles les sciences sociales doivent être en un certain sens « fondées » sur les sciences physiques, qu'elles ne peuvent espérer réussir qu'après que celles-ci aient progressé assez loin pour nous permettre de traiter les phénomènes sociaux en termes physiques, en « langage physique », est donc entièrement erronée. Le problème que pose l'explication des processus mentaux par des processus physiques est entièrement distinct des problèmes des sciences sociales ; c'est un problème de psychophysiologie. Mais qu'il soit ou non résolu, des entités mentales données doivent fournir aux

1. Cf. le commentaire de Carl MENGER sur ce point dans le passage cité dans la note 1 de la page 53.

sciences sociales leur point de départ ; peu importe que leur formation ait été ou non expliquée.

Nous ne pouvons discuter ici de toutes les autres formes sous lesquelles l'« objectivisme » caractéristique de l'approche scientiste s'est manifesté et a été une source d'erreurs dans les sciences sociales. Nous retrouverons au cours de notre étude historique* (sous un grand nombre de formes différentes) cette tendance à chercher les attributs « réels » des objets de l'activité humaine qui existent derrière les opinions des hommes à leur sujet. Seule une brève étude peut en être esquissée ici.

Presque aussi importante que les diverses formes de « behaviourisme » et étroitement liée à elles, est la tendance, courante en sociologie, à tenter d'écarter tous les phénomènes « purement » qualitatifs et de se concentrer, à l'exemple des sciences physiques, sur les aspects quantitatifs, sur ce qui est mesurable. Nous avons déjà vu[1] comment, dans les sciences de la nature, cette tendance est une conséquence nécessaire de leur tâche propre qui est de remplacer la description du monde extérieur en termes de sensations par une autre où les unités sont exclusivement définies par leurs relations explicitées. Le succès de cette méthode dans ce domaine a eu pour conséquence d'en faire la marque de toute démarche vraiment scientifique. Pourtant le besoin de remplacer la classification des événements que nos sens et notre esprit nous fournissent par une autre mieux appropriée — ce qui est la raison d'être de cette méthode — n'existe pas quand nous es-

* *The Counter-Revolution of Science. Studies on the Abuse of Reason.* II[e] et III[e] parties, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1952. (N.D.L.R.)

1. Cf. ci-dessus p. 26.

sayons d'étudier les êtres humains ; la compréhension est alors rendue possible par le fait que nous avons un esprit semblable au leur et qu'à partir des catégories mentales que nous avons en commun avec eux, nous pouvons reconstruire les ensembles sociaux qui sont notre préoccupation. On ne peut transposer aveuglément la recherche systématique de la mesure[1] à un domaine où ne se retrouvent pas les conditions spécifiques qui lui donnent son importance fondamentale dans les sciences de la nature ; ce serait faire preuve d'un préjugé parfaitement vain. On peut y voir la source des pires aberrations et des absurdités produites par le scientisme dans les sciences sociales. Il a non seulement fréquemment conduit à retenir les aspects des phénomènes les plus étrangers à leur étude, parce qu'ils se trouvaient être mesurables, mais aussi à effectuer des « mesures », à leur affecter des valeurs numériques absolument dépourvues de sens. Ce qu'un philosophe distingué écrivait récemment de la psychologie est au moins aussi vrai des sciences sociales ; il n'est que trop facile « de se précipiter pour mesurer quelque chose sans considérer ce que l'on va mesurer, ou ce que veut dire la mesure. A cet égard, certaines mesures récentes sont du même

1. Il faudrait peut-être souligner qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre l'usage des mathématiques dans les sciences sociales et les essais de mesure des phénomènes sociaux — comme seraient inclinés en particulier à le croire ceux qui n'ont qu'une connaissance élémentaire des mathématiques. Les mathématiques peuvent être — et en économie politique elles le sont sans nul doute — absolument indispensables pour décrire certains types de relations structurelles complexes, bien qu'il n'y ait aucune chance de jamais connaître les valeurs numériques des grandeurs concrètes (appelées à tort « constantes ») qui apparaissent dans les formules décrivant ces structures.

type logique que la détermination de Platon suivant laquelle un souverain juste est sept cent vingt-neuf fois plus heureux qu'un souverain injuste[1] ».

A la tendance de traiter les objets de l'activité humaine d'après leurs attributs « réels » au lieu de les considérer selon ce qu'ils paraissent aux gens qui agissent, se relie étroitement la propension à concevoir le sociologue comme doué d'un super-esprit, en quelque sorte omniscient, qui lui épargne d'avoir à tenir compte de ce que savent les individus dont il étudie les actions. Parmi les manifestations les plus caractéristiques de cette tendance, on trouve les diverses formes « d'énergétique » sociale ; depuis les premiers essais d'Ernest Solvay, Wilhelm Ostwald et F. Soddy jusqu'à notre époque[2], elles ont constamment reparu chez les savants et les ingénieurs quand ils se sont tournés vers les problèmes de l'organisation sociale. L'idée sous-jacente en est que, puisque la science est supposée enseigner que toute chose peut se réduire en dernière analyse à des quantités d'énergie, l'homme devrait dans ses plans traiter les différentes choses non pas d'après l'utilité concrète qu'elles possèdent pour les buts auxquels il sait les utiliser, mais comme les unités interchangeables d'énergie abstraite qu'elles sont « réellement ».

Un autre exemple, à peine moins grossier et plus répandu, de cette tendance est la notion de « possibilités objectives » de la production, de quantité de produit social que les faits physiques sont supposés

1. M. R. COHEN, *Reason and Nature*, p. 305.

2. Cf. L. HOGBEN dans *Lancelot Hogben's Dangerous Thoughts*, 1939, p. 99 : « Plenty is the excess of free energy over the collective calory debt of human effort applied to securing the needs which all human beings share. »

permettre ; cette idée trouve fréquemment son expression dans les estimations quantitatives de « la capacité productive » supposée de la société prise dans son ensemble. Ces estimations se réfèrent régulièrement, non à ce que les hommes peuvent produire dans le cadre d'une organisation définie, mais à ce qui, en un certain sens « objectif » non défini, « pourrait » être produit avec les ressources disponibles. La plupart de ces assertions n'ont aucun sens vérifiable, quel qu'il soit. Elles ne veulent pas dire que X ou Y ou n'importe quelle organisation particulière de personnes pourraient réaliser cela. Elles reviennent simplement à dire que *si* toutes les connaissances dispersées parmi de nombreuses personnes pouvaient être maîtrisées par un seul esprit et si ce maître esprit pouvait faire agir tout le monde toutes les fois qu'il le voulait, certains résultats pourraient être atteints ; mais ces résultats ne pourraient naturellement être connus de personne, sauf d'un tel esprit. Il est à peine besoin de souligner que l'affirmation d'« une possibilité » qui dépend de telles conditions n'a pas de rapport avec la réalité. Il n'existe pas de capacité productive de la société considérée dans l'abstrait — indépendamment des formes particulières d'organisation. Le seul fait que nous puissions considérer comme donné est qu'il existe des gens ayant une certaine connaissance concrète de la manière d'utiliser certaines choses à certaines fins. Cette connaissance n'existe jamais ni comme ensemble intégré, ni dans un seul esprit ; la seule connaissance dont on peut en un certain sens dire qu'elle existe, est constituée par des opinions séparées, souvent incohérentes et même contradictoires d'individus différents.

On peut rattacher à ce que nous venons d'indi-

quer les fréquentes déclarations sur les besoins « objectifs » des gens, où « objectif » n'est qu'un nom pour indiquer les opinions de quelqu'un sur ce que les gens devraient désirer. Nous aurons à examiner d'autres manifestations de cet objectivisme à la fin de cet essai, quand nous passerons du scientisme proprement dit aux perspectives caractéristiques de l'ingénieur ; ses conceptions de « l'efficience » ont été en effet une des forces les plus puissantes par lesquelles l'objectivisme est passé dans la mentalité de nos contemporains.

CHAPITRE VI

LE TOTALISME SCIENTISTE

A « l'objectivisme » de l'optique scientiste se relie étroitement son totalisme méthodologique — sa tendance à traiter les « ensembles » tels que la « société », ou « l'économie », le « capitalisme » (entendu comme « phase » historique donnée) ou une « industrie », une « classe », une « nation », comme des objets nettement déterminés, dont il est possible de découvrir les lois en observant leur comportement en tant qu'ensembles. Alors que l'optique subjectiviste propre aux sciences sociales part, nous l'avons vu, de notre connaissance interne de ces complexes sociaux, de la connaissance des attitudes individuelles qui forment les éléments de leur structure, l'objectivisme des sciences de la nature essaie de les voir de l'extérieur[1] ; il traite les phénomènes sociaux non comme quelque chose dont l'esprit humain est une partie et dont nous pouvons reconstruire les principes d'organisation

1. La description de cette opposition comme une opposition entre la vue de l'intérieur et celle de l'extérieur est sans doute une métaphore, mais celle-ci est moins fallacieuse que le sont d'habitude ce genre de métaphores et constitue peut-être le moyen le meilleur et le plus bref d'indiquer la nature de l'opposition. Elle fait apparaître que nous ne savons directement des ensembles sociaux que leurs parties, et que l'ensemble n'est jamais directement perçu mais toujours reconstruit par un effort de notre imagination.

grâce aux parties connues, mais comme des objets que nous percevons directement comme des ensembles.

Il y a plusieurs raisons à cette tendance dont font si souvent preuve les savants dans les sciences de la nature. Ils ont l'habitude de rechercher d'abord des régularités empiriques dans des phénomènes relativement complexes, donnés immédiatement à l'observation ; c'est seulement après avoir trouvé de telles régularités qu'ils cherchent à les expliquer comme le résultat de la combinaison d'autres éléments (construits), purement hypothétiques souvent, dont on suppose qu'ils se comportent selon des règles plus simples et plus générales. Ils sont donc également inclinés en matière sociale à rechercher d'abord des régularités empiriques dans le comportement des complexes sociaux avant d'éprouver le besoin d'une explication théorique. Cette tendance est encore renforcée par l'expérience qu'il existe peu de régularités dans le comportement des individus que l'on puisse établir d'une manière strictement objective ; on se tourne donc vers les ensembles dans l'espoir que ceux-ci feront apparaître de telles régularités. Il y a finalement cette idée plutôt vague que, puisque les « phénomènes sociaux » doivent être objet de l'étude, la méthode évidente consiste à partir de l'observation de ces « phénomènes sociaux », là où l'existence dans l'usage courant de termes tels que « société » ou « économie » est naïvement considérée comme une preuve qu'il doit y avoir des objets précis qui leur correspondent. Le fait que les gens parlent tous de la « nation » ou du « capitalisme » conduit à croire que le premier pas dans l'étude de ces phénomènes doit être d'aller voir à quoi ils ressemblent, exactement comme on le fait si on entend parler

d'une pierre particulière ou d'un animal particulier[1].

L'erreur contenue dans la vision totaliste est de considérer à tort comme des faits ce qui n'est rien de plus que des théories provisoires, des modèles construits par le sens commun pour expliquer la liaison de certains phénomènes individuels que nous observons. Elle a, comme nous l'avons vu précédemment[2], un aspect paradoxal : elle induit ceux qui sont conduits par le préjugé scientiste à envisager de cette façon les phénomènes sociaux, à commettre, par leur désir même d'éviter tout élément purement subjectif et de se limiter aux « faits objectifs », la faute à laquelle ils étaient anxieux d'échapper ; ils traitent, en effet, comme des faits des choses qui ne sont rien de plus que de vagues théories populaires. Ils deviennent ainsi, au moins quand ils s'en doutent, les victimes de l'erreur de « réalisme conceptuel » (rendue familière par A. N. Whitehead comme *the fallacy of misplaced concreteness*).

Ce réalisme naïf, qui suppose sans esprit critique que là où des concepts sont couramment utilisés doivent aussi exister les choses « données » et précises qu'ils décrivent, est si profondément enraciné dans la mentalité d'aujourd'hui qu'il faut pour

1. Il serait évidemment faux de croire que le premier mouvement du chercheur en science sociale n'est rien moins que « d'aller voir ». Ce n'est pas l'ignorance de l'évidence, mais une longue expérience qui lui a enseigné que chercher à voir directement les ensembles dont le langage populaire suggère l'existence, ne mène nulle part. C'est en fait devenu à juste titre une des premières maximes qu'apprend (ou doit apprendre) le sociologue, de ne jamais parler de la « société » ou d'un « pays » qui agit ou se conduit d'une certaine manière, mais d'attribuer l'action toujours et exclusivement aux individus.

2. Cf. ci-dessus p. 52.

s'en libérer un effort de la volonté. Certes la plupart des gens sont prêts à admettre qu'il peut dans ce domaine exister des difficultés spéciales à reconnaître des ensembles précis, parce que nous n'en avons jamais de nombreux spécimens d'une même sorte et que nous ne pouvons par conséquent distinguer aisément leurs attributs constants de ceux qui sont simplement accidentels ; mais bien peu reconnaissent qu'il y a un obstacle encore plus fondamental : les ensembles ne sont, comme tels, jamais donnés à notre observation, mais sont sans exception des constructions de notre esprit. Ils ne sont pas des « faits donnés », des données objectives d'une même espèce que nous reconnaissons spontanément comme semblables grâce à des attributs physiques communs ; ils ne peuvent être perçus que par un schéma intellectuel montrant la liaison entre quelques-uns des nombreux faits individuels que nous pouvons observer. Quand nous avons à nous occuper de ces ensembles sociaux, nous ne pouvons pas (comme nous le faisons dans les sciences de la nature) partir de l'observation d'un certain nombre de cas que nous reconnaissons spontanément par leurs attributs évidents comme des exemples de « sociétés » ou « d'économies », de « capitalismes » ou de « nations », de « langues » ou de « systèmes de droit », puis, après avoir rassemblé un nombre d'exemples suffisants commencer à chercher les lois communes auxquelles ils obéissent. Les ensembles sociaux ne nous sont pas donnés sous la forme de ce que nous pourrions appeler des « unités naturelles », dont nous reconnaîtrions par nos sens la ressemblance, comme nous le faisons pour les fleurs ou les papillons, les minéraux ou les rayons de lumière, ou même les forêts ou les fourmilières. Ils ne nous sont pas donnés comme des

choses semblables, avant que nous ayons commencé à nous demander si ce qui nous paraît semblable se comporte également de la même façon. Les termes que nous utilisons couramment à propos d'agrégats ne désignent pas des choses précises, au sens de collections stables d'attributs sensibles qu'à l'examen nous reconnaîtrions comme semblables ; ils se rapportent à certaines relations structurelles entre quelques-uns des nombreux éléments que nous pouvons observer à l'intérieur de certaines limites spatiales et temporelles, et que nous choisissons parce que nous pensons que nous pouvons discerner entres elles des liaisons — liaisons qui peuvent ou non exister en fait.

Ce que nous regroupons comme exemples d'un même agrégat ou d'un même ensemble, ce sont différentes constellations d'éléments individuels, qui sont peut-être en eux-mêmes tout à fait différents, mais que nous croyons liés entre eux d'une même manière ; ce sont des sélections de certains éléments d'un tableau complexe, effectuées sur la base d'une théorie relative à leur cohérence. Ils ne se présentent pas comme des choses définies, ou des classes de choses (si nous entendons le terme « chose » en un sens matériel ou concret), mais comme un ordre ou un *pattern* selon lequel diverses choses peuvent être liées entre elles ; cet ordre n'est pas spatial, ni temporel, mais peut se définir seulement au moyen de relations qui sont des attitudes humaines intelligibles. Cet ordre, ou ce *pattern*, est aussi peu perceptible comme fait physique que ces relations elles-mêmes ; il ne peut être étudié qu'en suivant les conséquences d'une combinaison particulière de relations. En d'autres termes, les ensembles dont nous parlons existent seulement si et dans la mesure où nous avons élaboré une théorie cor-

recte sur la liaison des parties qu'ils impliquent ; nous ne pouvons les expliciter que sous la forme d'un modèle construit à partir de ces relations[1].

Ainsi les sciences sociales ne traitent-elles pas d'ensembles « donnés », mais ont pour tâche de *constituer* ces ensembles en construisant des modèles à partir d'éléments connus. Ces modèles reproduisent la structure des relations existant entre certains des nombreux phénomènes que nous observons toujours simultanément dans la vie réelle. Ceci n'est pas moins vrai des ensembles sociaux que connaît le langage de tous les jours ; ils se rapportent eux aussi à des modèles mentaux ; mais au lieu d'une description précise, ils fournissent seulement des suggestions vagues et indistinctes sur la manière dont sont reliés certains phénomènes. Souvent les ensembles constitués par les sciences sociales théoriques correspondront en gros aux ensembles auxquels se rapportent les concepts populaires, parce que l'usage populaire a réussi à séparer approximativement l'important de l'accessoire ; souvent les ensembles constitués par la théorie peuvent se rapporter à des liaisons structurelles entièrement nouvelles que nous ne connaissions pas avant d'en avoir entrepris l'étude systématique et pour lesquelles le langage ordinaire n'avait même pas de nom. Si nous prenons les concepts actuels de « marché » et de « capital », le sens courant de ces mots correspond, au moins dans une certaine mesure, aux concepts similaires que nous avons élaborés à des fins théoriques ; mais même dans ces cas, le sens populaire est beaucoup trop vague pour permettre l'usage de ces termes sans qu'il leur soit d'abord

1. Cf. F. KAUFMANN, « Soziale Kollektiva » in *Zeitschrift für Nationalökonomie*, I, 1930.

donné une signification plus précise. S'ils peuvent cependant être retenus dans un travail théorique, c'est parce que dans ces cas les concepts populaires ont eux-mêmes cessé depuis longtemps de décrire des choses particulières et concrètes, définissables en termes physiques et en sont venus à couvrir une grande variété de choses diverses que l'on ne classe ensemble qu'à cause d'une ressemblance reconnue dans la structure des relations entre les hommes et les choses. Un « marché », par exemple, a depuis longtemps cessé de signifier une réunion périodique de gens à un endroit fixé où ils apportent leurs produits pour les vendre sur des éventaires. Il recouvre maintenant tous les arrangements qui établissent des contacts réguliers entre acheteurs et vendeurs potentiels d'une chose qui peut être vendue par contact personnel, par téléphone ou télégraphe, par la publicité, etc.[1].

Cependant, quand nous parlons par exemple du fonctionnement du « système des prix » considéré comme un tout et quand nous discutons l'interdépendance des changements qui suivent dans certaines conditions une baisse du taux de l'intérêt, nous ne nous intéressons pas à un ensemble qui s'impose de lui-même à l'attention populaire, ou qui puisse jamais être définitivement donné ; nous pouvons seulement le reconstruire en suivant les réactions de nombreux individus au changement initial et à ses effets immédiats. Que dans certains cas certains changements « se produisent ensemble » — que

1. On notera que si l'observation peut nous aider à comprendre ce que les gens veulent dire par les termes qu'ils utilisent, elle ne peut jamais nous dire ce que sont réellement « un marché » ou un « capital », etc., c'est-à-dire quelles sont les relations importantes qu'il est utile d'isoler et de combiner dans un modèle.

parmi tous les autres changements qui se produisent simultanément dans une situation concrète et qui débordent souvent ceux qui forment une partie de l'ensemble auquel nous nous intéressons, certains forment un complexe plus étroitement lié — il ne nous suffit pas pour le savoir d'observer que ces changements particuliers se produisent régulièrement ensemble. Ce serait en fait impossible, parce que tout ce que l'on devrait considérer en diverses circonstances comme une même série de changements ne peut être déterminé par aucun attribut physique des choses, mais seulement en isolant certains aspects caractéristiques des attitudes humaines envers les choses ; on ne peut le faire qu'à l'aide des modèles que nous avons élaborés.

L'erreur qui consiste à traiter comme des objets précis des « ensembles » qui ne sont rien de plus que des constructions et qui ne peuvent avoir d'autres propriétés que celles qui découlent de la façon dont nous les avons établis à partir de certains éléments, est le plus fréquemment apparue sous la forme de diverses théories relatives à un esprit « social » ou « collectif »[1] ; à cet égard, elle a soulevé toutes sortes de pseudo-problèmes. La même idée est fréquemment, mais imparfaitement,

1. Sur l'ensemble de ce problème, voir M. GINSBERG, *The Psychology of Society*, 1921, ch. IV. Ce qui est dit au texte ne doit pas évidemment exclure la possibilité que notre étude du mode d'interaction des esprits individuels puisse nous révéler une structure qui fonctionne à certains égards comme l'esprit individuel. Il pourrait se faire que le terme d'esprit collectif se révèle comme le meilleur terme disponible pour décrire ces structures. Mais il est peu probable que les avantages de ce terme compensent jamais ses inconvénients. Et même s'il en était ainsi, l'emploi de ce mot ne devrait pas nous faire penser qu'il décrit un objet observable pouvant être directement étudié.

marquée par l'attribution d'une « personnalité » et d'une « individualité » à la société. Quel que soit le terme utilisé, ces mots signifient toujours qu'au lieu de reconstruire les ensembles à partir des relations entre les esprits individuels que nous connaissons directement, on traite un ensemble vaguement appréhendé comme quelque chose de semblable à un esprit individuel. C'est sous cette forme qu'un usage illégitime de concepts anthropomorphiques a eu dans les sciences sociales un effet aussi pernicieux que dans les sciences naturelles. Ce qui est ici remarquable, c'est que ce soit l'empirisme des positivistes, grands adversaires des concepts anthropomorphiques, même là où ils ont leur place, qui les ait fréquemment conduits à postuler de telles entités métaphysiques et à considérer l'humanité, comme Comte par exemple l'a fait, comme un « être social », une sorte de grand être. Comme il n'y a cependant pas d'autre possibilité que de composer un ensemble avec des esprits individuels, ou de postuler un super-esprit à l'image de l'esprit individuel, les positivistes, qui rejettent le premier terme de cette alternative, sont nécessairement conduits au second. Nous avons ici la racine de cette curieuse alliance entre le positivisme du XIX[e] siècle et l'hégélianisme qui nous occupera dans une étude ultérieure*.

Le totalisme a rarement été aussi énergiquement proclamé que lorsque le fondateur de la sociologie, Auguste Comte, affirma à son propos que, comme en biologie, « l'ensemble de l'objet y est beaucoup

* « Comte and Hegel » in *Measure*, july 1951. Reproduit dans *The Counter Revolution of Science*, London-Chicago, 1952. (N.D.L.R.)

mieux connu et plus immédiatement accessible[1] » que ses parties constituantes. Cette opinion a exercé une influence durable sur la sociologie scientiste qu'il a essayé de créer. Pourtant, il n'existe pas en fait de ressemblance particulière entre les objets de la biologie et ceux de la sociologie, ressemblance qui convenait si bien à la hiérarchie des sciences de Comte. En biologie, nous avons affaire dès l'abord à des unités naturelles, des combinaisons stables de propriétés sensibles ; nous en trouvons de nombreux exemples que nous reconnaissons spontanément comme semblables. Nous pouvons donc commencer par nous demander pourquoi ces séries définies d'attributs se présentent régulièrement ensemble. Mais quand nous avons à traiter d'ensembles sociaux ou de structures sociales, ce n'est pas l'observation d'une coexistence régulière de certains faits physiques qui nous enseignera qu'ils se produisent ensemble ou forment un ensemble. Nous n'observons pas d'abord que les parties se manifestent toujours ensemble et nous ne nous demandons pas ensuite ce qui les unit ; c'est seulement parce que nous connaissons les liens qui les unissent que nous pouvons choisir certains éléments du monde immensément compliqué qui nous entoure, comme des parties d'un ensemble lié.

Nous verrons bientôt que Comte et beaucoup d'autres auteurs considèrent encore les phénomènes sociaux comme des ensembles donnés dans un autre sens ; ils prétendent que les phénomènes sociaux concrets ne peuvent être *seulement* compris qu'en envisageant la totalité de toutes les choses qui peuvent se trouver dans certaines limites spatio-

1. *Cours de Philosophie positive*, vol. IV, 2e - 4e éd., p. 258.

temporelles, et que tout essai d'en choisir des parties ou des aspects qui seraient systématiquement liés est voué à l'échec. Sous cette forme, l'argument revient à nier la possibilité d'une théorie des phénomènes sociaux telle qu'elle a été par exemple développée par la science économique ; il conduit directement à ce que l'on a appelé à tort la « méthode historique » à laquelle se relie étroitement en fait le totalisme méthodologique. Nous aurons à discuter plus loin ce point de vue sous le chef de « l'historicisme ».

L'essai d'analyse des phénomènes sociaux comme des « ensembles » trouve son expression la plus caractéristique dans le désir d'en obtenir une vue compréhensive et distante, avec l'espoir qu'ainsi se révéleront des régularités qui resteraient obscures à une plus faible échelle. Que l'on conçoive un observateur depuis une planète éloignée, comme cela a toujours été en faveur chez les positivistes de Condorcet à Mach[1], ou que l'on examine de longues périodes avec l'espoir d'y voir se révéler d'elles-mêmes des configurations ou des régularités constantes, on rencontre toujours le même effort pour s'écarter de la connaissance des affaires humaines que nous avons par le dedans, et pour obtenir une espèce de vision qui serait, on le suppose, exercée par quelqu'un qui ne serait pas lui-même un homme, mais se tiendrait à l'égard des

1. Cf. Ernst MACH, *Erkenntnis und Irrtum*, 3. Aufl., 1917, p. 28 où cependant il indique correctement que « si nous pouvions voir les hommes à vol d'oiseau ou de notre satellite lunaire, les minuscules détails provenant de nos différentes expériences individuelles disparaîtraient de notre vue et nous ne percevrions rien d'autre qu'une humanité croissant avec une grande régularité, se nourrissant et se multipliant ».

hommes dans la même relation qu'avec le monde extérieur.

La vue compréhensive et distante des événements humains que recherche l'approche scientiste est souvent qualifiée maintenant de « vue macroscopique ». Il serait probablement préférable de l'appeler vue télescopique (ceci voulant dire simplement vue à distance, à moins qu'il ne s'agisse de regarder par le petit bout de la lorgnette !) puisque son but délibéré est d'ignorer ce que nous pouvons voir seulement de l'intérieur. Dans le « macrocosme » qu'on essaie par cette approche de prendre en considération, dans les théories « macrodynamiques » qu'on s'efforce d'élaborer, les éléments ne seraient pas des êtres humains individuels, mais des êtres collectifs, des configurations constantes qu'on présume pouvoir définir et décrire en termes strictement objectifs.

Dans la plupart des cas cependant, c'est une illusion de croire qu'une vue globale nous permettra de distinguer des ensembles par des critères objectifs. Cela devient évident dès que nous essayons sérieusement d'imaginer comment serait composé le macrocosme si nous devions ignorer la signification que les choses revêtent aux yeux des hommes qui agissent, et observer simplement les actions humaines, comme nous observerions une fourmilière ou une ruche. Dans le tableau que livrerait une telle étude, des choses telles que les moyens ou les outils, les marchandises ou la monnaie, les crimes ou les châtiments, les mots ou les phrases ne pourraient apparaître ; ce tableau ne pourrait contenir que des objets physiques définis soit par les attributs sensibles qu'ils présentent à l'observateur, soit même en termes purement relationnels. Puisque la conduite humaine à l'égard des objets physiques ne

montrerait pratiquement pas de régularités que cet observateur pourrait discerner, puisque les hommes dans un très grand nombre de cas ne sembleraient pas réagir de la même façon devant des choses qui paraîtraient semblables à l'observateur, ni différemment devant celles qui lui paraîtraient différentes, celui-ci ne pourrait espérer obtenir une explication des actions humaines sans avoir réussi au préalable à reconstruire dans tous ses détails le tableau que les sens et l'esprit des hommes leur donnent du monde extérieur. Le fameux observateur de Mars, en d'autres termes, devrait, avant même de pouvoir comprendre les affaires humaines aussi bien que l'homme ordinaire, reconstruire à partir de notre conduite ces données immédiates de notre esprit qui constituent pour nous le point de départ de toute interprétation de l'action humaine.

Si nous n'attachons pas plus d'attention aux difficultés que rencontrerait un observateur qui ne serait pas pourvu d'un esprit humain, c'est parce que nous n'imaginons jamais sérieusement la possibilité qu'un être que nous connaissons bien puisse posséder des perceptions ou une connaissance qui nous seraient refusées. A tort ou à raison, nous avons tendance à supposer que les autres esprits que nous rencontrons ne peuvent différer du nôtre qu'en lui étant inférieurs, de sorte que tout ce qu'ils perçoivent et savent peut également être perçu par nous et connu de nous. Il y a une seule manière de nous former une idée approximative de ce que serait notre situation si nous avions à nous occuper d'un organisme aussi compliqué que le nôtre, mais organisé selon un principe différent, de sorte que nous ne serions pas capables de reproduire son fonctionnement par analogie avec notre propre esprit : c'est d'imaginer que nous avons à étudier la

conduite d'individus ayant une connaissance largement supérieure à la nôtre. Si, par exemple, nous avions développé notre technique scientifique moderne tout en la confinant cependant à une partie de notre planète, et que nous prenions ensuite contact avec d'autres parties habitées par une race qui aurait développé davantage ses connaissances, nous ne pourrions évidemment pas espérer comprendre beaucoup de leurs actes par la simple observation de ce qu'ils font et sans apprendre directement d'eux ce qu'il savent. Ce ne serait pas en les observant en action que nous pourrions acquérir leur connaissance, mais ce serait en nous mettant à leur école que nous pourrions arriver à comprendre leurs actions.

Il y a cependant un autre argument que nous devons brièvement examiner ; il renforce la tendance à examiner les phénomènes sociaux « de l'extérieur » et on le confond aisément avec le totalisme méthodologique dont nous avons parlé, bien qu'il en soit en réalité distinct. On peut se demander si les phénomènes sociaux ne sont pas par définition des phénomènes de masse et s'il n'est pas par conséquent évident que nous ne pouvons espérer découvrir en eux des régularités qu'en les examinant grâce à la méthode développée pour l'étude des phénomènes de masse, c'est-à-dire par la statistique. Cela est certainement vrai de l'étude de certains phénomènes comme ceux qui forment l'objet de statistiques démographiques ; comme on l'a signalé auparavant, ils sont souvent décrits également comme des phénomènes sociaux, bien qu'ils soient essentiellement distincts de ceux qui nous intéressent ici.

Rien n'est plus instructif que de comparer la nature de ces ensembles statistiques auxquels les

mots « d'êtres collectifs » s'appliquent souvent aussi, à celle des ensembles ou êtres collectifs dont nous avons à nous occuper dans la théorie des sciences sociales. L'étude statistique concerne les attributs des individus ; ce ne sont pas ceux d'individus particuliers, mais ceux dont nous savons seulement qu'ils sont possédés par une certaine proportion quantitativement déterminée de tous les individus de notre « être collectif » ou de notre « population ». Pour qu'une collection quelconque d'individus forme un véritable être collectif statistique, il est même nécessaire que les attributs des individus dont nous étudions la distribution de fréquence ne soient pas systématiquement liés, ou, au moins, que dans notre sélection des individus qui forment « l'être collectif », nous ne soyons pas guidés par une connaissance quelconque d'une telle relation. Les « êtres collectifs » de la statistique ne sont donc pas ainsi essentiellement des ensembles, dans le sens où nous appelons ensembles les structures sociales. Ceci se comprend mieux à partir du fait que les propriétés des « êtres collectifs » dans les études statistiques ne doivent pas être modifiées si nous choisissons par hasard, dans la totalité des éléments, une certaine partie. Loin de s'occuper de structures de relations, la statistique écarte délibérément et systématiquement des relations entre éléments individuels. Elle s'intéresse, répétons-le, aux propriétés des *éléments* de « l'être collectif », non pas aux propriétés d'éléments particuliers, mais à la fréquence avec laquelle des éléments ayant certaines propriétés apparaissent dans le total. Bien plus, elle suppose que ces propriétés *ne sont pas* systématiquement liées aux divers modes de relation entre les éléments.

Il en résulte que, dans l'étude statistique des

veulent être susceptibles d'utilisation pratique. Elles donnent un exemple d'information historique sur une situation particulière, dont nous examinerons la signification dans les prochains chapitres.

CHAPITRE VII

L'HISTORICISME SCIENTISTE

On peut être surpris de voir décrire l'historicisme, vers lequel nous nous tournons maintenant, comme un produit scientiste ; en effet, on le représente d'habitude comme le contraire de l'analyse des phénomènes sociaux sur le modèle des sciences naturelles. Mais le point de vue auquel s'applique correctement ce terme (et qu'il ne faut pas confondre avec la méthode de l'historien) se révèle, à un examen plus approfondi, être le résultat des mêmes préjugés que les autres erreurs qui sont typiques du scientisme. Si l'idée que l'historicisme est une forme du scientisme plutôt que son contraire apparaît encore quelque peu comme un paradoxe, c'est parce que ce terme est employé dans deux sens différents, à certains égards opposés, mais fréquemment confondus : au sens de l'ancienne opinion qui opposait justement la tâche propre de l'historien à celle du savant et qui niait la possibilité d'une science théorique de l'histoire, et au sens de l'opinion plus récente qui affirme au contraire que l'histoire est la seule voie qui puisse mener à une théorie scientifique des phénomènes sociaux. Quelle que soit l'importance de l'opposition entre ces deux points de vue souvent désignés par « historicisme », ils ont cependant, si nous les prenons sous leur forme extrême, assez de traits communs pour permettre de passer de façon graduelle et

presque insensible de la méthode historique de l'historien à l'historicisme du scientiste qui essaie de faire de l'histoire une « science », et la seule science des phénomènes sociaux.

La vieille école historique dont la croissance a été si bien décrite récemment par l'historien allemand Meinecke, bien que sous le nom trompeur d'*Historismus*[1], s'est principalement élevée contre les tendances généralisatrices et « pragmatistes » de certains auteurs, notamment français, du XVIII[e] siècle. Elle met l'accent sur le caractère singulier ou unique (*individuell*) de tous les phénomènes historiques qui ne pourraient être compris que génétiquement, comme la résultante de nombreuses forces à l'œuvre sur de longues périodes. En s'opposant vigoureusement à l'interprétation « pragmatiste » des institutions sociales qui les considère comme le produit d'un dessein conscient, elle admet en fait l'usage d'une théorie « synthétique » expliquant comment ces institutions peuvent apparaître comme le résultat involontaire des actions dispersées de nombreux individus. Il est significatif que, parmi les auteurs de cette opinion, Edmond Burke soit l'un des plus

1. G. MEINECKE, *Die Entstehung des Historismus*, 1936. Le terme d'historicisme appliqué à la vieille école historique discutée par Meinecke est inadéquat et fallacieux puisqu'il fut introduit par Carl MENGER (voir *Untersuchungen über die Methoden der Sozialwissenschaften*, 1883, pp. 216-220 — avec référence à Gervinus et Roscher — et *Die Irrthümer des Historismus*, 1884) pour décrire les traits caractéristiques de la jeune école historique en économie politique, représentée par Schmoller et ses collègues. Rien ne montre plus clairement la différence entre cette jeune école historique et le mouvement précédent dont elle a hérité le nom, que le fait que ce fut Schmoller qui accusa Menger d'être un adhérent de l'« école de Burke-Savigny » et non l'inverse. (Cf. G. SCHMOLLER, « Zur Methodologie der Staats- und Sozialwissenschaften » in *Jahrbuch für Gesetzgebung...*, N.F., VII, 1886, p. 250).

importants et qu'Adam Smith y occupe une place d'honneur.

Cette méthode implique une théorie, c'est-à-dire une compréhension des principes de cohérence structurelle des ensembles sociaux ; pourtant les historiens qui l'utilisèrent ne développèrent pas systématiquement de telles théories et surent à peine qu'ils les utilisaient ; de plus, leur aversion pour toute généralisation relative à des développements historiques tendit à donner à leur enseignement un *bias* antithéorique ; seulement dirigé à l'origine contre la mauvaise espèce de théorie, celui-ci a créé l'impression que la principale différence entre les méthodes appropriées à l'étude des phénomènes naturels et à celle des phénomènes sociaux était la même que celle existant entre la théorie et l'histoire. Cette aversion de la plupart des sociologues pour la théorie laissa penser que la différence entre les analyses théorique et historique était la conséquence nécessaire des différences entre les objets des sciences de la nature et des sciences sociales. La croyance que la recherche de règles générales devait se limiter à l'étude des phénomènes naturels, alors que la méthode historique devait régir l'étude de la société, devint le fondement sur lequel l'historicisme se développa plus tard. Mais tout en proclamant la prééminence de la recherche historique dans ce dernier domaine, l'historicisme s'écartait complètement de l'attitude de la vieille école historique à l'égard de l'histoire ; sous l'influence des courants scientistes de l'époque, on en vint à représenter l'histoire comme l'étude empirique de la société à partir de laquelle il serait finalement possible de généraliser. L'histoire devait être la source d'où jaillirait une science nouvelle de la société, science qui serait historique

en même temps qu'elle fournirait cependant la connaissance théorique que nous pouvons espérer obtenir.

Nous ne nous arrêterons pas ici aux étapes de ce processus de transition de la vieille école historique à l'historicisme de la jeune école. Il suffira de noter que l'historicisme, au sens où on utilise ici ce terme, n'a pas été créé par les historiens, mais par les chercheurs des sciences sociales spécialisées, en particulier les économistes, qui espéraient ainsi trouver une voie empirique menant à la théorie de leur discipline. Mais il faut laisser à une étude historique qui sera faite plus tard le soin de retracer en détail ce développement et de montrer comment les hommes qui en sont responsables se sont réellement inspirés du scientisme[1].

Le premier point qu'il faut brièvement examiner est la nature de la distinction entre l'étude historique et l'étude théorique d'un sujet ; elle rend en fait contradictoire dans les termes de demander que l'histoire devienne une science théorique ou que la théorie soit « historique ». Si nous comprenons cette distinction, il deviendra clair qu'elle n'a pas de lien nécessaire avec la différence entre les objets concrets dont traitent les deux méthodes d'approche, et que les deux types de connaissance sont également requis pour comprendre tout phénomène concret, qu'il appartienne à la nature ou à la société.

1. Dans ses origines allemandes, la liaison de l'historicisme au positivisme est peut-être moins évidente que pour ses successeurs anglais, tels Ingram ou Ashley ; elle n'en existe pas moins et n'est négligée que parce que l'historicisme est rattaché de façon erronée à la méthode historique des anciens historiens, au lieu de l'être aux conceptions de Roscher, Hildebrandt et plus particulièrement de Schmoller et de son groupe.

L'histoire humaine traite d'événements ou de situations qui sont uniques ou singuliers lorsque nous considérons tous les aspects d'une question que nous pouvons poser à leur sujet ; mais ceci n'est pas évidemment particulier à l'histoire humaine. Cela est vrai également de tout essai d'explication d'un phénomène concret si nous ne prenons pas la peine de considérer un nombre suffisant de ses aspects ou — pour s'exprimer différemment — aussi longtemps que nous ne choisissons pas délibérément les seuls aspects de la réalité qui entrent dans la sphère de l'un quelconque des systèmes de propositions liées que nous considérons comme des sciences théoriques distinctes. Si j'observe et j'enregistre le processus par lequel un coin de mon jardin auquel je n'ai pas touché pendant des mois est peu à peu envahi par les mauvaises herbes, je décris un processus qui n'est pas moins unique dans tous ses détails que n'importe quel événement de l'histoire humaine. Si je désire expliquer une configuration particulière de plantes différentes qui peuvent apparaître à un stade de ce processus, je ne puis le faire qu'en rendant compte de toutes les influences importantes qui ont affecté les diverses parties de cet endroit à différents moments. Je devrai considérer ce que je puis découvrir sur les différences de sol dans ces diverses parties, sur les différences de rayonnement du soleil, sur l'humidité, les courants d'air, etc. ; afin d'expliquer les effets de tous ces facteurs, je devrai utiliser, à côté de la connaissance de tous ces faits particuliers, différentes parties de la théorie de la physique, de la chimie, de la biologie, de la météorologie et ainsi de suite. Le résultat de tout cela sera l'explication d'un phénomène particulier, mais non pas une connaissance

théorique de la manière dont les mauvaises herbes envahissent le coin d'un jardin.

Dans un exemple comme celui-ci, la séquence particulière des événements, leurs causes et leurs conséquences ne seront probablement pas d'un intérêt assez général pour qu'il vaille la peine d'en faire la relation écrite ou d'en développer l'étude en une discipline distincte. Mais il y a de vastes domaines de la connaissance de la nature, représentés par des disciplines reconnues, qui n'en diffèrent pas par leur caractère méthodologique. En géographie, par exemple, et au moins pour une large part en géologie et en astronomie, nous nous intéressons principalement à des situations particulières, soit de la terre, soit de l'univers ; nous cherchons à expliquer une situation unique en montrant comment elle a été produite par l'opération de nombreuses forces soumises aux lois générales qu'étudient les sciences théoriques. Au sens spécifique de corps de règles générales, dans lequel on emploie souvent le terme de « science[1] », ces disciplines ne sont pas des « sciences » ; elles ne sont pas des sciences théoriques, mais des essais d'application de lois découvertes par les sciences théoriques à l'explication de situations historiques particulières.

Ainsi la distinction entre la recherche des principes généraux et l'explication de phénomènes concrets n'a pas de relation nécessaire avec la distinction entre l'étude de la nature et celle de la société. Dans les deux domaines, nous avons besoin de « généralisations » afin d'expliquer des événe-

1. On notera que cet usage, encore limité, du terme de « science » (au sens où les Allemands parlent de *Gesetzeswissenschaft*) est plus large que le sens étroit où il est confiné dans les sciences théoriques de la nature.

ments uniques et concrets. Toutes les fois que nous essayons d'expliquer ou de comprendre un phénomène particulier, nous ne pouvons le faire qu'en le reconnaissant, lui ou ses parties, comme des éléments de certaines classes de phénomènes ; l'explication du phénomène particulier présuppose l'existence de règles générales.

D'une manière générale, la recherche des lois générales a dans les sciences de la nature la place d'honneur, et leur application à des événements particuliers est d'habitude peu discutée et d'un intérêt général limité ; pour les phénomènes sociaux, l'explication d'une situation particulière et unique est en revanche aussi importante et souvent d'un plus grand intérêt qu'une généralisation : il y a à cette différence de très bonnes raisons. Dans la plupart des sciences de la nature, la situation particulière ou l'événement particulier ne sont généralement qu'un événement parmi un très grand nombre d'événements semblables qui ne présentent, chacun pour sa part, qu'un intérêt local et temporaire et ne méritent guère de discussion publique (sinon comme preuve de la vérité de la règle générale). Pour elles, ce qui importe est la loi générale applicable à tous les événements récurrents d'un genre particulier. Dans le domaine social, un événement particulier ou unique est souvent d'un intérêt général tel et se trouve en même temps si complexe et si difficile à saisir sous tous ses aspects importants, que son explication et sa discussion constituent une tâche majeure qui réclame toute l'énergie d'un spécialiste. Nous étudions dans ce cas des événements particuliers parce qu'ils ont contribué à créer l'environnement dans lequel nous vivons ou parce qu'ils sont une part de cet environnement. La création et la dissolution de l'Empire

romain, les Croisades, la Révolution française ou la naissance de l'industrie moderne sont des constellations d'événements uniques, qui ont aidé à produire les circonstances particulières dans lesquelles nous vivons ; leur explication est par conséquent d'un grand intérêt. Il est cependant nécessaire d'examiner brièvement la nature logique de ces objets d'étude uniques ou singuliers. La majorité des nombreuses discussions et des confusions qui se sont élevées à cet égard, sont dues probablement au caractère vague de ce qui peut constituer *un* objet de réflexion — et particulièrement à la conception fausse selon laquelle la totalité (c'est-à-dire tous les aspects possibles) d'une situation peut toujours constituer un objet isolé de réflexion. Nous ne pouvons toucher ici qu'à un très petit nombre des problèmes logiques que soulève cette croyance.

Le premier point dont nous devons nous souvenir est que *toute* pensée à strictement parler doit être à quelque degré abstraite. Nous avons déjà vu que toute perception de la réalité, y compris les sensations les plus simples, implique une classification de l'objet selon une ou plusieurs propriétés. Le même complexe de phénomènes que nous pouvons découvrir dans des limites temporelles et spatiales données, peut être en ce sens examiné sous de nombreux aspects différents ; les principes selon lesquels nous classons ou groupons les événements peuvent différer entre eux non seulement d'une, mais de plusieurs façons différentes. Les diverses sciences théoriques ne s'occupent que des aspects des phénomènes qui peuvent être intégrés dans un système unique de propositions liées. Il est nécessaire de souligner que ceci est aussi vrai des sciences théoriques de la nature que des sciences théoriques de la société ; en effet, des auteurs attirés par l'his-

toricisme citent souvent la tendance alléguée des sciences naturelles à traiter de « l'ensemble » ou de la totalité du réel, comme une justification d'une semblable attitude dans le domaine social[1]. Toute discipline, qu'elle soit théorique ou historique, ne peut cependant traiter que de certains aspects choisis du monde réel ; dans les sciences théoriques, le principe de sélection est la possibilité de regrouper ces aspects sous un ensemble de règles logiquement liées. Une même chose peut être pour une science un pendule, pour une autre un morceau de cuivre, et pour une troisième un miroir convexe. Le fait qu'un pendule possède des propriétés chimiques ou optiques ne signifie pas, nous l'avons déjà vu, qu'en étudiant les lois des pendules, nous devions les étudier par les méthodes de la chimie et de l'optique. De même, comme nous l'avons souligné, le fait que tous les phénomènes sociaux aient des propriétés physiques ne signifie pas que nous devions les étudier par les méthodes des sciences physiques.

La sélection des aspects d'un complexe de phé-

1. Cf. par exemple E.F.M. DURBIN, *Methods of Research* — « A Plea for Co-operation in the Social Sciences », in *Economic Journal*, juin 1983, p. 191, où l'auteur soutient que dans les sciences sociales, « à l'inverse des sciences de la nature, nos subdivisions sont largement (mais non entièrement cependant) des *abstractions* de la réalité, plutôt que des *sections* de la réalité, » et affirme que pour les sciences de la nature, « les objets de l'étude dans tous les cas sont des objets et des groupes réels et indépendants. Ce ne sont pas des aspects d'une réalité complexe. C'est la réalité ». Il est difficile de comprendre comment on peut affirmer cela, par exemple pour la cristallographie (l'un des exemples de M. Durbin). Cet argument a été extrêmement populaire chez les membres de l'école historique allemande en économie politique, bien qu'on doive ajouter que M. Durbin ignore sans doute complètement combien son attitude ressemble étroitement à celle des *Kathedersozialisten* de cette école.

nomènes que l'on peut expliquer grâce à un système lié de règles, n'est cependant pas la seule méthode de sélection ou d'abstraction que le savant aura à utiliser. Quand sa recherche tend non pas à établir des règles d'applicabilité générale, mais à répondre à une question particulière soulevée par les événements du monde qui l'entoure, il devra choisir les traits qui se rapportent à cette question particulière. Le point important cependant est qu'il doit encore choisir un nombre limité de phénomènes parmi l'infinie variété de ceux qu'il peut trouver au moment et dans le lieu donnés. Nous pouvons souvent dans de tels cas dire qu'il considère « l'ensemble » de la situation telle qu'il la trouve ; mais nous voulons parler, non pas de la totalité inépuisable de tout ce qui peut être observé dans certaines limites spatio-temporelles, mais de certains traits qu'on juge se rapporter à la question posée. Si je me demande pourquoi les herbes de mon jardin ont poussé d'une façon particulière, aucune science théorique ne me fournira la réponse. Cela ne signifie pas cependant que pour y répondre il me faille savoir tout ce que l'on peut connaître de l'intervalle espace-temps dans lequel s'est produit le phénomène. La question que nous posons désigne les phénomènes à expliquer ; mais c'est seulement grâce aux lois des sciences théoriques que nous pouvons choisir les autres phénomènes qui conviennent à son explication. L'objet de l'étude scientifique n'est jamais la totalité de tous les phénomènes observables à un moment et en un lieu donnés, mais toujours certains aspects seulement qui en sont choisis ; selon la question que nous posons, la même situation spatio-temporelle peut contenir un certain nombre d'objets différents d'étude. En vérité, l'esprit humain ne peut jamais

embrasser un « ensemble » au sens de tous les aspects divers d'une situation réelle.

L'application de ces considérations aux phénomènes de l'histoire humaine conduit à des conséquences très importantes. Elle ne signifie rien moins qu'un processus historique ou une période ne sont jamais un objet de réflexion unique et précis ; ils ne le deviennent que par les questions que nous posons à leur sujet. Selon ces questions, ce que nous avons l'habitude de considérer comme un événement historique unique peut éclater en une multitude d'objets de réflexion.

C'est une confusion sur ce point qui est principalement responsable de la doctrine, tellement en vogue aujourd'hui, selon laquelle toute connaissance historique est nécessairement relative, déterminée par notre « situation » et vouée au changement avec l'écoulement du temps[1]. Cette opinion est une conséquence naturelle de la croyance selon laquelle les noms couramment utilisés pour des périodes historiques ou des constellations d'événements comme les « guerres napoléoniennes » ou « la France pendant la Révolution », ou « la période du Commonwealth », concernent des objets donnés avec précision, des individualités[2] uniques, qui nous sont données de la même façon que les unités naturelles sous la forme desquelles se présentent les spécimens biologiques ou les planètes. Ces noms de phénomènes historiques ne définissent en fait *rien de plus* qu'une période et qu'un lieu, et il n'y a guère de limite au nombre des questions différen-

1. Pour une bonne étude des théories modernes du relativisme historique, voir M. MANDELBAUM, *The Problem of Historical Knowledge,* New York, 1938.

2. Cf. note 1, p. 113.

tes que nous pouvons poser sur les événements qui se sont produits pendant la période et dans la région auxquels ils se rapportent. C'est seulement la question que nous posons qui définit notre objet. Il y a naturellement de nombreuses raisons à ce que, à des moments différents, on pose différentes questions sur la même période[1] ; mais ceci ne signifie pas que l'histoire donnera, à des moments différents et sur la base de la même information, différentes réponses à une même question. C'est cependant ce fait seul qui nous donnerait le droit d'affirmer la relativité de la connaissance historique. Le noyau de vérité que contient l'assertion concernant la relativité de la connaissance historique est que les historiens s'intéresseront à divers moments à des objets différents, mais non qu'ils soutiendront nécessairement des opinions différentes sur le même objet.

1. Il n'est pas possible d'étudier davantage l'intéressant problème des raisons qui poussent l'historien à poser des questions et qui lui font poser sur la même période des questions différentes à des moments différents. Nous devons cependant nous référer brièvement à une opinion qui a exercé une grande influence, puisqu'elle prétend s'appliquer non seulement à l'histoire, mais à toutes les *Kulturwissenschaften.* C'est la prétention de Rickert selon laquelle les sciences sociales, auxquelles seule la méthode historique lui semble convenir, choisissent leur objet exclusivement par référence à certaines valeurs pour lesquelles elles présentent de l'importance. A moins d'entendre par « considération de valeurs » (*Wertbezogenheit*) n'importe quel intérêt pratique d'un problème de sorte que cette conception inclurait les raisons pour lesquelles nous étudions, par exemple, la géologie du Cumberland, ce n'est certainement pas le cas. Si pour satisfaire seulement mon goût pour le travail de recherche, j'essaie de découvrir pourquoi dans l'année x, M.N. a été élu maire de Cambridge, ceci n'en est pas moins un travail historique ; cependant aucune valeur connue peut n'avoir été affectée par le fait que M.N. plutôt que quelqu'un d'autre a été élu. Ce n'est pas la raison pour laquelle le problème nous intéresse, mais le caractère du problème, qui en fait un problème historique.

Il nous faut insister un peu plus longuement sur la nature des « ensembles » qu'étudie l'historien, bien qu'une grande partie de ce que nous avons à dire soit simplement une application de ce qui a été dit précédemment sur les « ensembles » que certains auteurs considèrent comme des objets de généralisation théorique. Ce que nous avons dit alors est également vrai des ensembles que l'historien étudie. Ils ne lui sont jamais donnés comme des ensembles, mais sont toujours reconstruits par lui à partir de leurs éléments qui, seuls, peuvent être directement perçus. Que l'historien parle d'un gouvernement qui a existé ou d'un commerce qui a été effectué, d'une armée en mouvement ou d'une connaissance qui fut préservée ou répandue, il ne se réfère jamais à une collection constante d'attributs physiques qui peuvent être directement observés, mais toujours à un système de relations entre certains des éléments observés à partir desquels ce système peut être simplement inféré. Des termes tels que « le gouvernement », « le commerce », « l'armée » ou « la connaissance » ne correspondent pas à des choses uniques et observables, mais à des relations structurelles que l'on ne peut décrire qu'au moyen d'une représentation schématique ou d'une « théorie » d'un système persistant de relations entre des éléments toujours changeants[1]. Ces « ensembles », en d'autres termes, n'existent pas pour nous hors de la théorie par laquelle nous les constituons, hors de la technique mentale par laquelle

1. Ceci ne change rien au fait essentiel que la mise en forme théorique aura d'habitude déjà été faite pour l'historien par ses sources, qui en rapportant les « faits, utiliseront des termes comme "État" ou "ville" » qui ne peuvent être définis par des caractères physiques, mais se rapporteront à un complexe de relations qui, une fois explicité, est une « théorie » du sujet.

nous pouvons reconstruire les liaisons entre les éléments observés et suivre dans le détail les implications de cette combinaison particulière.

La place de la théorie dans la connaissance historique consiste donc à former ou constituer les ensembles auxquels l'histoire se réfère ; elle est antérieure à ces ensembles qui ne deviennent visibles que lorsque l'on suit le système de relations qui en unit les parties. Les généralisations de la théorie ne se rapportent cependant pas — et ne peuvent pas se rapporter (comme les anciens historiens, hostiles pour cette raison à toute théorie, l'ont cru à tort) à des ensembles concrets, à des constellations particulières d'éléments dont s'occupe l'histoire. Les modèles « d'ensembles », de relations structurelles, que la théorie fournit tout prêts à l'usage de l'historien, ne sont même pas les éléments donnés sur lesquels la théorie établit ses généralisations ; ils sont seulement le résultat d'une activité théorique ; ils ne sont pas identiques aux « ensembles » que considère l'historien. Les modèles fournis par une science théorique de la société quelle qu'elle soit comprennent nécessairement des éléments d'une certaine sorte, qui sont choisis parce que leurs relations peuvent être exprimées en un corps cohérent de principes, et non parce qu'ils aident à répondre à une question particulière sur des phénomènes concrets. Dans ce dernier but, l'historien devra régulièrement utiliser des généralisations appartenant à des sphères théoriques différentes. Ainsi son travail — et cela est vrai de tout essai d'explication de phénomènes particuliers — présuppose une théorie ; comme c'est le cas pour toute réflexion sur des phénomènes concrets, il est une application de concepts généraux à l'explication de phénomènes particuliers.

Si la dépendance à l'égard de la théorie de l'étude historique des phénomènes sociaux n'est pas toujours reconnue, cela est dû principalement à la nature très simple de la plupart des schémas théoriques qu'emploie l'historien ; il en résulte qu'il n'y a pas de discussion sur les résultats obtenus et on ne remarque pas qu'il a utilisé un raisonnement théorique. Mais cela ne change rien au fait que, dans son caractère méthodologique et dans sa validité, la conceptualisation des phénomènes sociaux à laquelle doit se livrer l'historien est essentiellement de la même nature que les modèles plus élaborés produits par les sciences sociales systématiques. Tous les objets uniques de l'histoire qu'il étudie sont en fait soit des modèles constants de relations, soit des processus qui se répètent et dont les éléments sont de caractère générique. Quand l'historien parle d'un état ou d'une bataille, d'une ville ou d'un marché, ces termes concernent des structures cohérentes de phénomènes individuels que nous ne pouvons saisir qu'en comprenant les intentions des individus qui agissent. Quand l'historien parle d'un certain système, par exemple le système féodal, qui s'est étendu sur une certaine période de temps, il veut dire qu'un certain modèle de relations s'est prolongé, qu'un certain type d'actions s'est régulièrement répété ; il ne peut comprendre ces liaisons structurelles qu'en reproduisant mentalement les attitudes individuelles qui les composent. Bref, les ensembles uniques qu'étudie l'historien ne lui sont pas donnés comme des individualités[1], comme des

1. La confusion qui règne en ce domaine a évidemment été renforcée par une confusion purement terminologique qui peut apparaître en allemand, langue dans laquelle la plupart des discussions de ce problème ont été menées. En allemand, le

unités naturelles dont il peut découvrir les traits par l'observation ; ce sont des constructions faites à l'aide des techniques qui sont systématiquement mises en œuvre par les sciences théoriques de la société. Qu'il s'efforce de donner un compte rendu génétique de l'apparition d'une institution, ou une description de son fonctionnement, l'historien ne peut le faire sans combiner des considérations générales s'appliquant à tous les éléments dont se compose la situation unique. Bien qu'il ne puisse dans ce travail de reconstruction utiliser d'autres éléments que ceux qu'il découvre empiriquement, ce n'est pas l'observation, mais seulement l'effort « théorique » de reconstruction qui peut lui indiquer, parmi les éléments qu'il peut trouver, ceux qui font partie d'un ensemble structuré.

Le travail théorique et le travail historique sont ainsi des activités logiquement distinctes, mais complémentaires ; si leur tâche est convenablement comprise, il ne peut y avoir de conflits entre eux. Bien qu'ils aient des tâches distinctes, aucun n'a

singulier ou l'unique se dit *das Individuelle* qui entraîne presque inévitablement une association d'idées trompeuse avec le terme qui signifie individuel (*Individuum*). Ici, individuel est le terme que nous utilisons pour décrire ces unités naturelles que, dans le monde physique, nos sens nous permettent d'isoler de l'environnement comme des ensembles liés. En ce sens, les individus, qu'il s'agisse d'individus humains, d'animaux ou de plantes, de pierres, de montagnes ou d'étoiles, sont des collections constantes d'attributs sensibles ; soit parce que l'ensemble tout entier se déplace dans l'espace relativement à son environnement, soit pour des raisons analogues, nos sens les isolent spontanément comme des ensembles liés. Mais c'est précisément ce que *ne sont pas* les objets de l'histoire. Bien que singuliers (*individuell*), comme l'individu, ce ne sont pas des individus dans le sens où on applique ce terme aux objets naturels. Ils ne nous sont pas donnés comme des ensembles ; nous les découvrons seulement comme ensembles.

beaucoup d'utilité sans l'autre. Mais cela n'enlève rien au fait que la théorie ne peut être historique, ni l'histoire théorique. Le général ne présente de l'intérêt que parce qu'il explique le particulier ; le particulier ne peut certes être expliqué qu'en termes généraux ; mais le particulier et le général sont irréductibles l'un à l'autre. Les incompréhensions malheureuses qui se sont développées entre historiens et théoriciens sont largement dues à ce nom « d'école historique » qui a été usurpé par la doctrine bâtarde qui mérite le nom d'historicisme et qui n'est en vérité ni de l'histoire, ni de la théorie.

Le point de vue naïf selon lequel les constellations que l'histoire étudie sont des ensembles donnés, conduit naturellement à la croyance que l'observation peut révéler les « lois » de développement de ces ensembles. C'est là l'un des traits les plus caractéristiques de cette histoire scientiste qui, sous le nom d'historicisme, s'efforça de trouver une base empirique à une théorie de l'histoire, ou (pour utiliser le terme de philosophie dans son ancien sens, équivalent à « théorie ») une « philosophie de l'histoire », et d'établir la séquence nécessaire de « stades » ou « phases » définis, de « systèmes » ou de « styles » qui se succèdent dans un développement historique. Cette conception essaie, d'une part, de découvrir des lois là où par la nature des choses on ne peut en trouver ; elle nie, d'autre part, la possibilité du seul genre de théorie qui peut nous aider à comprendre des ensembles uniques, celle qui indique les diverses façons dont des éléments connus peuvent se combiner pour produire les constellations uniques que nous découvrons dans le monde réel. Le préjugé empirique a ainsi conduit à une inversion de la seule démarche par laquelle

nous puissions appréhender des ensembles historiques, c'est-à-dire leur reconstruction depuis leurs parties ; il a conduit les chercheurs à traiter, comme des faits objectifs, des conceptions vagues d'ensembles appréhendés seulement de manière intuitive ; il a finalement donné cours à l'opinion que les éléments qui sont la seule chose que nous puissions directement saisir et à partir desquels nous devons reconstruire les ensembles, ne pouvaient au contraire être compris qu'à partir de l'ensemble ; il faudrait connaître celui-ci avant de pouvoir en comprendre les éléments.

La croyance que l'histoire humaine, qui résulte de l'interaction d'innombrables esprits humains, doive néanmoins être soumise à de simples lois accessibles à ces esprits est maintenant si largement acceptée que peu de gens remarquent l'étonnante prétention qu'elle implique en réalité. Au lieu de travailler patiemment à l'humble tâche de reconstruire depuis des éléments directement connus les structures complexes et uniques que nous découvrons dans le monde, de retracer à partir des changements dans les relations entre les éléments, les changements dans les ensembles, les auteurs de ces pseudo-théories de l'histoire prétendent pouvoir, par une sorte de raccourci mental, parvenir à pénétrer directement les lois de succession des ensembles immédiatement appréhendés. Quelque douteuse que soit leur valeur, ces théories ont réussi à frapper l'imagination publique beaucoup plus que n'importe lequel des résultats d'une véritable étude systématique. Les « philosophies » ou les « théories » de l'histoire[1] (ou « théories historiques »)

1. Il y a aussi, évidemment, un sens légitime dans lequel nous pouvons parler de « théories historiques », « théorie »

sont devenues en fait la caractéristique, le « péché mignon[1] » du XIX[e] siècle. De Hegel et Comte et particulièrement de Marx, à Sombart et Spengler, ces fausses théories en vinrent à être considérées comme des résultats représentatifs de la science sociale ; par la croyance qu'un certain type de « système » doit, par une sorte de nécessité historique, être remplacé par un « système » nouveau et différent, elles ont même exercé une influence profonde sur l'évolution sociale. Elles y ont réussi principalement parce qu'elles ressemblaient au genre de lois que fournissaient les sciences naturelles ; à une époque où ces sciences constituaient l'étalon auquel se mesurait toute entreprise intellectuelle, la prétention de ces théories de l'histoire de pouvoir prédire des développements futurs fut considérée comme la preuve de leur caractère éminemment scientifique. Le marxisme qui n'est cependant que l'un des nombreux produits de cette sorte, qui caractérisent le XIX[e] siècle, devint, plus qu'aucune des autres théories, le véhicule grâce auquel ce résultat du scientisme acquit une si large influence ; beaucoup des adversaires du marxisme se mirent ainsi à penser dans les mêmes termes que ses partisans.

Outre la création d'une nouvelle idéologie, ce développement a eu aussi cependant pour effet

étant alors utilisé comme synonyme de « hypothèse de travail ». En ce sens, on appelle souvent l'explication non confirmée d'un événement une théorie historique, mais une telle théorie est naturellement quelque chose de totalement différent des théories qui prétendent établir des lois auxquelles obéissent les développements historiques.

1. L. BRUNSCHVICG, « Philosophy and History », in *Essays presented to E. Cassirer*, ed. by R. Klibansky et H.J. Paxton, Oxford, 1936, p. 30.

négatif de discréditer la théorie existante sur laquelle était fondée l'explication passée des phénomènes sociaux. Puisque l'on supposait que nous pouvions directement observer les changements dans l'ensemble de la société ou de tout autre phénomène social particulier, et que tout ce qui se trouvait à l'intérieur de l'ensemble devait nécessairement changer avec lui, on arriva à la conclusion qu'on ne pouvait faire, en dehors du temps, de généralisations sur les éléments dont étaient constitués ces ensembles, de théories universelles sur les modes de combinaison possibles de ces éléments en ensembles. Toute théorie sociale, déclara-t-on, est nécessairement historique, (*zeitgebunden*) ; elle n'est vraie que pour des « phases » historiques particulières ou pour des « systèmes ».

Tous les concepts de phénomènes individuels devraient, selon ce strict historicisme, être considérés comme de pures catégories historiques, valables seulement pour un contexte historique particulier. Un prix au XII[e] siècle, ou un monopole dans l'Égypte de 400 avant Jésus-Christ ne sont pas, soutient-on, la même « chose » qu'un prix ou un monopole d'aujourd'hui ; tout effort pour expliquer ce prix ou la politique de ce monopole par la même théorie que celle qui nous sert à expliquer un prix ou un monopole d'aujourd'hui, est donc vain et voué à l'échec. Cet argument se fonde sur une méconnaissance complète du rôle de la théorie. Si nous nous demandons pourquoi un prix particulier a été pratiqué à une date particulière, ou pourquoi un monopoleur a agi à cette époque d'une façon particulière, il y a là évidemment une question historique à laquelle une discipline théorique ne peut complètement répondre ; pour le faire, il faut prendre en considération des circonstances particu-

lières de temps et de lieu. Mais ceci ne veut pas dire que nous ne devions pas, en choisissant les facteurs qui concernent l'explication du prix particulier, etc., utiliser précisément le même raisonnement théorique qu'à l'égard d'un prix d'aujourd'hui.

Ce que dissimule cette affirmation, c'est que le « prix » ou le « monopole » ne sont pas des noms de « choses » précises, de collections fixes d'attributs physiques, que nous rangeons par certains de ces attributs dans une même catégorie et dont nous constatons par l'observation les attributs supplémentaires ; ce sont des objets qu'on ne peut définir que par certaines relations entre des êtres humains ; ils ne peuvent avoir d'autres attributs que ceux qui découlent des relations qui les définissent.

Nous ne pouvons les reconnaître comme des prix ou des monopoles que parce que et pour autant que nous pouvons reconnaître des attitudes individuelles et composer, à partir de celles-ci comme éléments, le modèle que nous appelons prix ou monopole. Naturellement, la situation « d'ensemble », ou même « l'ensemble » des hommes qui agissent, différeront grandement d'un lieu à un autre et d'une époque à une autre. Mais c'est seulement notre capacité de reconnaître les éléments familiers composant la situation unique qui nous permet d'attacher un sens aux phénomènes. Ou bien nous ne pouvons ainsi reconnaître le sens des actes individuels qui ne sont pour nous que des faits physiques, le maniement de certaines choses matérielles, etc., ou bien nous devons les replacer dans des catégories mentales qui nous sont connues, mais qui ne peuvent être définies en termes physiques. Si la première affirmation était vraie, cela signifierait que nous ne pouvons rien connaître des faits du passé,

parce que dans ce cas nous ne pourrions comprendre les documents d'où nous tirons toute la connaissance que nous en avons[1].

Un historicisme logiquement poussé à son terme conduit nécessairement à l'opinion que l'esprit humain est lui-même variable et que non seulement les manifestations de l'esprit humain nous sont, pour la plupart, sinon pour toutes, inintelligibles hors de leur contexte historique, mais encore que notre connaissance de la façon dont se succèdent les ensembles peut nous apprendre à reconnaître les lois selon lesquelles change l'esprit humain ; c'est la connaissance de ces lois qui, seule, nous mettrait en situation de comprendre une manifestation particulière de l'esprit humain. A cause de son refus d'admettre une théorie synthétique qui s'applique universellement, l'historicisme était incapable de voir comment différentes configurations des mêmes éléments pouvaient produire des complexes entièrement différents ; il était incapable pour la même raison de comprendre comment les ensembles ne peuvent jamais être autre chose que ce que l'esprit humain a consciemment dessiné ; aussi était-il voué à chercher la cause des changements des structures sociales dans les changements de l'esprit humain lui-même — changements qu'il prétend comprendre et expliquer à partir des changements dans des ensembles directement appréhendés. De l'affirmation extrême de certains sociologues que la logique elle-même est variable, de la croyance au caractère « prélogique » de la pensée des peuples primitifs,

1. Cf. C.V. LANGLOIS et C. SEIGNOBOS, *op. cit.*, p.189 : « Si l'humanité de jadis n'était pas semblable à l'humanité actuelle, on ne comprendrait rien aux documents. »

aux prétentions les plus subtiles de la « sociologie de la connaissance » moderne, cette optique est devenue l'un des traits les plus caractéristiques de la sociologie moderne. Elle a soulevé la vieille question de la « constance de l'esprit humain » sous une forme plus radicale que jamais auparavant.

Cette phrase est évidemment si vague qu'une discussion à son sujet serait futile sans précisions supplémentaires. Il est naturellement hors de discussion que non seulement tout être humain dans sa complexité historique donnée, mais aussi certains types prédominants à des époques particulières ou dans des lieux particuliers diffèrent à d'importants égards d'autres individus ou d'autres types. Mais cela ne change rien au fait que nous ne pourrions les reconnaître ou les comprendre comme des êtres humains ou des esprits humains sans la présence de certains traits invariables. Nous ne pouvons reconnaître « un esprit » dans l'abstrait. Quand nous parlons d'un esprit, nous voulons dire que certains phénomènes peuvent être interprétés avec succès par analogie avec notre propre esprit et que l'usage des catégories familières de notre pensée fournit une explication satisfaisante du fonctionnement de ce que nous observons. Mais ceci signifie que reconnaître quelque chose comme un esprit, c'est le reconnaître comme quelque chose de semblable à notre propre esprit et que la possibilité de reconnaître un esprit est limitée à ce qui est semblable au nôtre propre. Parler d'un esprit ayant une structure fondamentalement différente du nôtre, ou prétendre que nous pouvons observer des changements dans la structure fondamentale de l'esprit humain, sont des propositions dépourvues de sens. En ce sens la constance de l'esprit humain ne peut jamais soulever de problème, parce que reconnaître un

esprit ne peut vouloir rien dire d'autre que reconnaître que quelque chose fonctionne de la même manière que notre propre pensée.

Reconnaître l'existence d'un esprit implique toujours que nous ajoutions quelque chose à ce que nous percevons avec nos sens, que nous interprétions les phénomènes à la lumière de notre propre esprit, ou que nous trouvions qu'ils s'intègrent dans le moule de notre propre pensée. Cette manière d'interpréter les actes humains peut n'être pas toujours heureuse et, ce qui est même plus embarrassant, nous ne pouvons jamais être absolument certains que cela soit correct dans tous les cas ; tout ce que nous savons est qu'elle s'applique dans un nombre écrasant de cas. Pourtant, c'est la seule base sur laquelle nous puissions jamais comprendre ce que nous appelons les intentions des autres ou le sens de leurs actes ; c'est certainement la seule base de toute notre connaissance historique, puisque celle-ci est tout entière dérivée de la compréhension de signes ou de documents. Lorsque nous passons des hommes que nous sommes aux divers types d'êtres, nous pouvons évidemment trouver que ce que nous comprenons de cette manière diminue de plus en plus. Nous ne pouvons plus exclure la possibilité de trouver un jour des êtres qui, tout en ressemblant physiquement à des hommes, se conduisent d'une façon qui nous soit entièrement inintelligible. A leur égard, nous serions en fait réduits à l'étude « objective » que les behaviouristes nous demandent d'adopter envers les hommes en général. Mais il n'y aurait aucun sens à attribuer à ces êtres un esprit différent du nôtre. Nous ne saurions rien d'eux que nous pourrions appeler esprit ; nous ne connaîtrions d'eux en réalité que des faits physiques. Toute l'interprétation de leurs

actes au moyen de catégories telles que l'intention, le dessein, la sensation ou la volonté, serait dépourvue de sens. Un esprit, pour que nous puissions en parler de façon intelligible, doit être semblable au nôtre.

L'idée de variabilité de l'esprit humain découle directement de cette croyance erronée que l'esprit est un objet que nous observons comme nous observons les faits physiques. Cependant une seule différence entre l'esprit et les objets physiques nous donne le droit de parler d'esprit : c'est que toutes les fois que nous parlons d'esprit, nous interprétons ce que nous observons à l'aide de catégories que nous ne connaissons que parce que ce sont celles avec lesquelles opère notre propre esprit. Il n'y a rien de paradoxal dans l'affirmation que tout esprit doit fonctionner d'après certaines catégories universelles de pensée parce que là où nous parlons d'esprit, ceci signifie que nous pouvons réussir à interpréter ce que nous observons en le rangeant dans ces catégories. Tout ce qui peut être saisi grâce à notre compréhension d'autres esprits, tout ce que nous reconnaissons comme le propre de l'homme, doit être compréhensible au moyen de ces catégories.

Par la thèse de la variabilité de l'esprit humain à laquelle conduit son développement logique, l'historicisme se coupe l'herbe sous le pied ; il aboutit en effet à une situation contradictoire car il généralise sur des faits qui, si la thèse était vraie, ne pourraient être connus. Si l'esprit humain était réellement variable, nous ne pourrions, comme le soutiennent les sectateurs de l'historicisme, directement comprendre ce que voulaient dire les gens d'une autre époque ; l'histoire nous serait inaccessible. Les

ensembles dont nous sommes supposés comprendre les éléments ne nous apparaîtraient jamais. Admettons que nous écartions la difficulté fondamentale créée par l'impossibilité de comprendre les documents d'où nous tirons toute connaissance historique ; l'historien ne pourrait pas pour autant, avant de les avoir compris, combiner les actes et les intentions des individus, les constituer en ensembles et rien avancer d'explicite à leur sujet. Il serait réduit, comme cela est vrai de si nombreux tenants de l'historicisme, à parler « d'ensembles » qui sont intuitivement appréhendés, à faire des généralisations vagues et incertaines sur les « styles » ou sur les « systèmes » dont le caractère ne pourrait être défini avec quelque précision.

Il résulte de la nature de la preuve sur laquelle se fonde toute notre connaissance historique, que l'histoire ne peut jamais nous mener au-delà du stade où nous pouvons comprendre le fonctionnement des esprits de gens qui agissent, parce qu'ils sont semblables au nôtre. Quand nous cessons de comprendre, quand nous ne pouvons plus reconnaître des catégories de pensée semblables aux nôtres, l'histoire cesse d'être une histoire humaine. C'est précisément à ce point, et seulement à ce point, que les théories générales des sciences sociales cessent d'être valables. Puisque l'histoire et la théorie sociale sont fondées sur la même connaissance du fonctionnement de l'esprit humain, la même capacité de comprendre d'autres personnes, leur portée et leur domaine s'arrêtent nécessairement au même point. Des propositions particulières de la théorie sociale peuvent ne pas avoir d'application à certains moments, parce que la combinaison d'éléments à

laquelle elles se rapportent ne se produit pas[1]. Mais elles restent néanmoins vraies. Il ne peut y avoir différentes théories pour différentes époques, bien qu'à certaines époques certaines parties et à d'autres des parties différentes d'un même corps de théories puissent être requises pour expliquer les faits observés ; il en est exactement de même par exemple des généralisations sur les effets des très basses températures sur la végétation, qui peuvent être sans application sous les tropiques, tout en restant cependant vraies. Toute proposition théorique exacte dans les sciences sociales cessera d'être valable là seulement où l'histoire cessera d'être une histoire humaine. Si nous concevons quelqu'un qui observe et enregistre les faits et gestes d'une autre race, inintelligibles pour lui comme pour nous, ses observations seront en un sens de l'histoire, comme par exemple l'histoire d'une fourmilière. Une telle histoire devrait s'écrire en termes physiques, purement objectifs. Ce serait le genre d'histoire qui correspondrait à l'idéal positiviste, celle que pourrait écrire de la race humaine le proverbial observateur d'une autre planète. Mais cette histoire ne nous aiderait à comprendre aucun des événements enregistrés par elle, au sens où nous comprenons l'histoire humaine.

Quand nous parlons de l'homme, nous laissons nécessairement supposer la présence de certaines catégories mentales familières. Ce ne sont pas de morceaux de chair d'une certaine forme dont nous parlons, ni d'unités accomplissant des fonctions précises que nous pourrions définir en termes physiques. L'aliéné intégral, dont nous ne pouvons

1. Cf. W. EUCKEN, *Grundlagen der Nationalökonomie*, 1940, pp. 203-205.

comprendre aucun acte, n'est pas un homme pour nous — il ne pourrait figurer dans l'histoire humaine autrement que comme objet de l'action et de la réflexion d'autrui. Quand nous parlons de l'homme, nous nous référons à quelqu'un dont nous pouvons comprendre les actes. Comme l'a dit le vieux Démocrite, l'homme est ce que nous connaissons tous,

ἄνθρωπός ἐστιν ὅ πάντες ἴδμεν[1]

1. Cf. H. DIELS, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 4. Aufl., Berlin, 1922 : « Démocrite », fragment n° 165, vol. II, p. 94. Je dois cette référence de Démocrite au professeur Alexandre Rüstow.

CHAPITRE VIII

LA « FINALITÉ » DES FORMATIONS SOCIALES

Dans les sections qui servent de conclusion à cet essai, nous allons examiner certaines conséquences pratiques qui découlent des attitudes théoriques déjà discutées. Leur trait commun le plus caractéristique résulte directement de l'incapacité où elles se trouvent, par suite de l'absence d'une théorie synthétique des phénomènes sociaux, de saisir comment l'action indépendante de beaucoup d'hommes peut produire des ensembles cohérents, des structures durables de relations qui servent d'importants desseins humains sans avoir été établis dans ce but. Ceci entraîne une interprétation « pragmatique[1] » des institutions sociales, qui traite toutes les structures sociales, servant des desseins humains, comme le résultat d'un plan délibéré et qui nie la possibilité d'un aménagement ordonné ou voulu dans tout ce qui n'est pas ainsi construit.

Ce point de vue trouve un puissant appui dans la crainte d'utiliser les concepts anthropomorphiques, si caractéristique de l'attitude scientiste. Cette crainte a banni presque complètement l'usage du

1. Sur ce concept d'interprétation « pragmatique » des institutions sociales comme pour l'ensemble de cette section, comparer Carl MENGER, *Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften*, 1883, L.S.E. réimpression 1933, livre II, chap. II, qui est encore l'étude la plus large et la plus soigneuse que je connaisse des problèmes discutés ici.

concept de « fin » de la discussion des développements sociaux spontanés et elle a souvent conduit les positivistes à la même erreur que celle qu'ils souhaitaient éviter ; ayant appris qu'il est erroné de considérer que tout ce qui semble contenir une sorte de finalité est créé par une intelligence organisatrice, ils sont conduits à croire qu'aucun résultat de l'action de nombreuses personnes ne peut trahir un certain ordre ou servir une fin utile, s'il n'est le résultat d'un dessein délibéré. Ainsi sont-ils ramenés à un point de vue qui est essentiellement le même que celui qui a fait penser, jusqu'au XVIII[e] siècle, que le langage ou la famille avaient été « inventés », ou que l'État avait été créé par un contrat social explicite, par réaction contre lesquels seraient développées les théories synthétiques des structures sociales.

Comme les mots du langage courant sont souvent trompeurs, il est nécessaire de procéder avec beaucoup de précaution à une discussion de la « finalité » des formations sociales spontanées. Le risque d'être abusé par une utilisation anthropomorphique et illégitime du terme « dessein », est aussi grand que celui de nier que ce mot désigne à cet égard quelque chose d'important. Dans son sens original strict, « dessein » présuppose en réalité une personne qui agit délibérément en vue d'un certain résultat. Cela est également vrai cependant, comme nous l'avons déjà vu[1], d'autres concepts tels que « loi » ou « organisation » ; faute d'autres termes convenables, nous avons pourtant été contraints de les adopter pour un usage scientifique, dans un sens non anthropomorphique. De même il nous est

1. Voir ci-dessus, note 2, p. 18.

permis de trouver que le terme « dessein » est indispensable dans un sens soigneusement défini.

Il peut être utile au premier abord d'indiquer le caractère du problème en recourant aux termes d'un éminent philosophe contemporain ; s'il déclare, par ailleurs, de façon toute positiviste, que « le concept de fin doit être entièrement exclu de l'analyse scientifique des phénomènes de la vie », il admet pourtant l'existence d'un « principe général dont la validité se révèle fréquemment en psychologie, en biologie et ailleurs, à savoir que le résultat de processus inconscients ou instinctifs est souvent exactement le même que s'il était apparu à la suite d'un calcul rationnel[1] ». Ceci exprime très clairement un aspect du problème : un résultat qui, s'il était délibérément recherché, pourrait être obtenu seulement par un nombre limité de moyens, peut en fait être obtenu par l'un deux, bien que personne ne l'ait consciemment recherché. Mais la question reste encore ouverte de savoir pourquoi le résultat particulier ainsi obtenu paraît devoir être placé au-dessus des autres, et mériter par conséquent d'être décrit comme une « fin ».

Si nous examinons les divers domaines où nous sommes constamment tentés de parler de la « finalité » des phénomènes, bien qu'ils ne soient pas dirigés par un esprit conscient, il devient rapidement clair que le « dessein » ou la « fin », qu'ils sont dits servir, est toujours la préservation d'un « ensemble », d'une structure durable de relations, dont nous avons tenu l'existence pour acquise avant de comprendre la nature du mécanisme qui en relie les parties. Les exemples les plus connus de ces

1. Cf. M. SCHLICK, *Fragen der Ethik*, Wien, 1930, p. 72.

ensembles sont les organismes biologiques. Ici, la conception de la « fonction » d'un organe comme condition essentielle de la persistance de l'ensemble est apparue d'une grande valeur heuristique. On voit aisément l'effet paralysant qu'aurait eu sur la recherche le préjugé scientiste, s'il avait effectivement banni l'usage de tous les concepts téléologiques en biologie et empêché par exemple celui qui découvre un nouvel organe de se demander immédiatement la « fin » ou la « fonction » qu'il sert[1].

Bien que nous rencontrions dans la sphère sociale des phénomènes qui soulèvent à cet égard des problèmes analogues, il est évidemment dangereux de les décrire pour cette raison comme des organismes. L'analogie limitée ne fournit pas, comme telle, de réponse au problème commun et l'emprunt d'un terme étranger tend à obscurcir des différences également importantes. Nous n'avons pas besoin d'insister davantage sur le fait, maintenant familier, que les ensembles sociaux, à l'inverse des organismes biologiques, ne nous sont pas donnés comme des unités naturelles, des complexes fixes d'éléments que l'expérience courante nous montre associés ; ils ne peuvent être reconnus que par un processus de reconstruction mentale ; d'autre part, les parties de l'ensemble social peuvent, à l'inverse de celles d'un organisme véritable, exister en dehors de leur place particulière au sein de l'ensemble et

1. Sur l'usage des concepts téléologiques, en biologie, comparer la discussion soigneuse de J. H. WOODGER, *Biological Principles*, 1929, en particulier la section « Teleology and Causation », pp. 429-451 ; aussi une discussion dans le même ouvrage (p. 291) sur la soi-disant « habitude scientifique de pensée » provoquant le « scandale » des biologistes ne prenant pas l'organisme au sérieux et « dans leur hâte de devenir physiciens, négligeant leur tâche ».

sont dans une large mesure mobiles et interchangeables. Bien que nous devions cependant éviter d'outrer l'analogie, certaines considérations générales s'appliquent dans les deux cas. Nous observons souvent dans des formations sociales spontanées — comme dans les organismes biologiques — que leurs parties se comportent comme si leur but était la préservation des ensembles. Nous constatons à maintes reprises que *si* quelqu'un avait le but délibéré de préserver la structure de ces ensembles et *s'il* avait la connaissance et le pouvoir nécessaire pour agir de la sorte, il aurait à le faire en provoquant précisément ces actions qui se produisent en fait sans cette direction consciente.

Dans la sphère sociale, les mouvements spontanés qui préservent une certaine relation structurelle entre les parties des ensembles sont, de plus, reliés d'une façon spéciale à nos desseins individuels ; les ensembles sociaux qui sont ainsi maintenus conditionnent la réalisation de beaucoup de nos désirs individuels ; ils constituent l'environnement qui nous permet de ressentir la plupart de nos désirs et qui nous donne le pouvoir de les réaliser.

La monnaie ou le système des prix, par exemple, permettent à l'homme de réaliser les choses qu'il désire, bien qu'ils n'aient pas été établis à cette fin et n'auraient guère pu être établis avant l'essor de la civilisation qui les a rendus possibles ; n'y a-t-il rien de plus mystérieux que le fait que l'homme, s'il n'avait pas par hasard découvert ces mécanismes, n'aurait pas acquis le pouvoir qu'il a obtenu ? Les faits auxquels nous nous référons, quand nous parlons de la « finalité » des forces qui sont ici à l'œuvre, sont les mêmes que ceux qui créent des structures sociales durables que nous sommes parvenus à tenir pour données et qui forment les

conditions de notre existence. Les institutions qui se sont spontanément créées sont « utiles » parce qu'elles ont été les conditions sur lesquelles s'est fondé le développement ultérieur de l'homme, parce qu'elles lui ont donné les pouvoirs qu'il utilise. Dans la forme qu'Adam Smith lui a donnée, la phrase suivant laquelle l'homme en société « promeut constamment des fins qui ne font pas partie de ses intentions » est devenue une source d'irritation constante pour les esprits scientistes ; elle traduit néanmoins le problème central des sciences sociales. Comme l'a dit, cent ans après Smith, Carl Menger — qui fit plus qu'aucun autre auteur pour pousser plus loin que Smith l'élucidation du sens de cette phrase —, la question de savoir « comment il est possible que des institutions qui servent le bien-être commun et sont les plus importantes pour son développement peuvent apparaître sans que leur création soit due à une volonté commune » est encore « le problème important, peut-être le plus important des sciences sociales »[1].

Le fait que la nature et l'existence même de ce

1. *Untersuchungen...*, p. 163. « C'est là que nous nous heurtons au problème peut-être le plus inhabituel des sciences sociales ; comment prennent corps les institutions sans une pensée commune et unifiée, elles qui sont là pour répondre au bien-être social et qui ont un rôle important à jouer dans leur propre développement. » Si nous substituons dans ce texte au terme ambigu et un peu trop habile de « bien-être social », les « institutions qui sont les conditions nécessaires de l'accomplissement des desseins conscients de l'homme », nous disons, très insuffisamment, que la manière dont se forment et se maintiennent ces « ensembles » est *le* problème spécifique de la théorie sociale, tout comme l'existence et la persistance des organismes est le problème de la biologie.

problème soient encore si peu reconnues[1] se rattache étroitement à une confusion courante sur ce que l'on veut dire quand on déclare que les institutions humaines sont faites par l'homme. Si en un certain sens elles sont faites par l'homme, c'est-à-dire sont entièrement le résultat d'actes humains, elles ne peuvent pourtant être préparées, ni être le produit voulu de ces actions. Le terme d'institution lui-même est plutôt trompeur à cet égard, dans la mesure où il suggère quelque chose de délibérément établi. Il vaudrait probablement mieux limiter l'application de ce terme à des appareils particuliers, tels que les lois et les organisations particulières, créées à des fins spécifiques, et pouvoir employer un terme plus neutre comme « formations » (dans un sens semblable à celui où l'utilisent les géologues, correspondant à l'allemand *Gebilde*) pour les phénomènes qui, comme la monnaie ou le langage, n'ont pas été créés de cette façon.

On passe facilement de la croyance que tout ce qui n'a pas été consciemment projeté ne peut être utile, ni même essentiel à la réalisation des desseins humains, à celle que nous devons pouvoir complètement remodeler à notre gré toutes les « institutions » puisqu'elles ont été créées par l'homme[2].

1. On voit aisément comment le progrès intellectuel a été obstrué ici par les passions politiques quand nous comparons la discussion du problème dans les sciences économiques et politiques avec, par exemple, l'étude du langage ; ce qui est encore discuté dans les premières est ici un lieu commun que personne ne rêve de mettre en question.

2. Menger parle justement à cet égard d'« un pragmatisme qui, contre le souhait de ses représentants, mène inévitablement au socialisme » (*Untersuchungen...*, p. 208). Aujourd'hui cette opinion se trouve très fréquemment dans les écrits des « Institutionnalistes » américains ; le texte suivant (extrait de l'article du professeur W. H. HAMILTON, s.v. « Institution » dans l'*Ency-*

Mais, bien que cette conclusion paraisse à première vue une banalité évidente, c'est en fait un *non sequitur* complet, fondé sur l'usage équivoque du terme « institution ». Elle serait valable seulement si toutes ces formations que nous étudions résultaient d'un dessein. Mais des phénomènes tels que le langage, ou le marché, la monnaie ou la morale, ne sont pas des objets fabriqués, les produits d'une création délibérée[1]. Non seulement ils n'ont pas été projetés par un esprit, mais encore ce sont les actions de personnes qui ne sont pas guidées par le désir de maintenir leur existence qui les préservent et dont dépend leur fonctionnement. Comme ils ne tiennent pas à un dessein, mais reposent sur des actes individuels que nous ne contrôlons pas, nous ne pouvons pas du moins tenir pour acquis que nous pouvons améliorer ou même égaler leurs réalisations par une organisation fondée sur la direction délibérée des mouvements de leurs éléments. Dans la mesure où nous apprenons à comprendre les forces spontanées, nous pouvons espérer les utiliser et modifier leur action par un ajustement convenable des institutions qui forment une partie d'un processus plus vaste. Mais c'est une

clopaedia of the Social Sciences, VIII, pp. 87-89) en est un bon exemple : « Cet écheveau appelé capitalisme n'a jamais été créé selon un plan ou un schéma découpés d'après un modèle ; mais maintenant qu'il est là, des universitaires contemporains l'ont intellectuellement converti en instrument autorégulateur du bien-être général à finalité propre. »

1. Un exemple typique d'une étude des institutions sociales menées comme si elles étaient des produits fabriqués, dans un contexte scientiste très caractéristique, est fourni par J. MAYER, *Social Science Principles in the Light of Scientific Method*, Durham, N.C., 1941, p. 20, où la société est explicitement « désignée comme une "création artificielle", tout autant qu'une automobile ou un moulin d'acier, c'est-à-dire fait par le travail de l'homme ».

chose tout différente que d'utiliser et influencer de la sorte des processus spontanés d'une part et d'essayer d'autre part de les remplacer par une organisation qui repose sur une direction consciente. C'est nous flatter que de nous représenter la civilisation humaine comme le produit complet de la raison ou d'un dessein humain ou de supposer qu'il est nécessairement en notre pouvoir de recréer délibérément et de maintenir ce que nous avons construit sans savoir ce que nous faisions. Notre civilisation est certes le résultat d'une accumulation de connaissances individuelles, toutefois ce n'est pas par la combinaison explicite ou consciente de toutes ces connaissances dans un esprit individuel, mais par leur incorporation dans des symboles que nous utilisons sans les comprendre, dans des habitudes et des institutions, des outils et des concepts[1], que l'homme en société peut constamment tirer profit d'un ensemble de connaissances que ni lui, ni personne d'autre ne possède entièrement. La plupart des grands accomplissements humains ne sont pas le résultat d'une pensée consciemment dirigée, encore moins le produit de l'effort délibérément coordonné de beaucoup de personnes, mais le résultat d'un processus où l'individu joue un rôle qu'il ne peut jamais pleinement comprendre. Ils sont plus grands qu'une réalisation

1. L'illustration sans doute la meilleure de la manière dont nous utilisons constamment l'expérience ou la connaissance acquise par d'autres, est la façon dont, en apprenant à parler, nous apprenons à classer les choses sans acquérir l'expérience réelle qui a conduit des générations successives à développer ce système de classification. Dans les connaissances que nous avons, une bonne partie des connaissances que nous n'aurons jamais consciemment se trouve implicitement contenue ; celle-ci nous sert constamment à agir, bien que nous ne puissions sans doute dire que nous la « possédons ».

individuelle, précisément parce qu'ils résultent d'une combinaison de connaissances plus large que celle que peut maîtriser un seul esprit.

Il est malheureux que ceux qui ont admis cela en aient si souvent tiré la conclusion que les problèmes soulevés sont purement historiques ; ils se privent ainsi des moyens de réfuter efficacement les opinions qu'ils essaient de combattre. En fait, nous l'avons vu[1], la vieille « école historique » fut essentiellement une réaction contre le type de rationalisme erroné que nous discutons. Si elle a échoué, c'est parce qu'elle a envisagé le problème de l'explication de ces phénomènes comme étant entièrement un problème d'accidents de temps et de lieu et parce qu'elle a systématiquement refusé d'élaborer le seul processus logique grâce auquel nous pouvons fournir une explication. Nous n'avons pas besoin ici de revenir sur ce point qui a déjà été discuté[2]. L'explication de la manière dont dépendent l'une de l'autre les diverses parties de la société prend souvent la forme d'un exposé génétique ; mais ce sera au plus une « histoire schématique », que le véritable historien refusera à bon droit de reconnaître comme de l'histoire réelle. Elle ne traitera pas des circonstances particulières d'un processus individuel, mais seulement des étapes essentielles pour obtenir un résultat particulier, d'un processus qui, au moins en principe, peut se répéter ailleurs ou à différents moments. Comme cela est vrai de toute explication, elle doit se développer en termes génériques, elle doit traiter de ce que l'on appelle souvent « la logique des événements », négliger beaucoup de ce

1. Voir ci-dessus, pp. 99-126.
2. *Ibid.*, pp. 83-89. et MENGER, *Untersuchungen...*, pp. 165 sqq.

qui est important dans le cas historique unique, s'intéresser à l'interdépendance des parties du phénomène, qui n'est pas nécessairement la même que l'ordre chronologique dans lequel elle sont apparues. Bref, ce n'est pas de l'histoire, mais de la théorie sociale synthétique.

Un curieux aspect de ce problème, rarement apprécié à sa valeur, consiste en ce que c'est seulement par la méthode individualiste ou synthétique que nous pouvons donner un sens précis aux phrases les plus utilisées à propos des processus sociaux et des formations sociales qui sont en un sens « plus » que la « simple somme » de leurs parties. C'est seulement ainsi que nous pouvons comprendre comment émergent des structures de relations interpersonnelles, qui permettent aux efforts conjugués des individus de produire des résultats désirables que personne n'aurait pu projeter ou prévoir. Le totaliste qui refuse de rendre compte des ensembles en suivant systématiquement les interactions des efforts individuels et qui prétend être capable d'appréhender directement des ensembles sociaux en tant que tels ne peut jamais définir le caractère précis de ces ensembles ou leur mode de fonctionnement ; il est régulièrement poussé à concevoir ces ensembles sur le modèle d'une esprit individuel.

Le trait le plus significatif de la faiblesse inhérente aux théories totalistes est l'extraordinaire paradoxe de ceux qui, après avoir affirmé que la société est en un sens « plus » que le simple agrégat de tous les individus, passent par une sorte de saut périlleux intellectuel à la thèse qu'il faut, pour sauvegarder la cohérence de cette entité plus grande, la soumettre à un contrôle conscient, c'est-à-dire à un contrôle exercé par ce qui en dernier ressort doit être un esprit individuel. Cela revient à

ce qu'en pratique c'est régulièrement celui qui est totaliste en théorie que exalte la raison individuelle et demande que toutes les forces de la société soient soumises à la direction d'un seul esprit souverain, tandis que c'est l'individualiste qui connaît les bornes de la raison individuelle qui, par suite, défend la liberté comme un moyen d'assurer le plus complet développement des processus interindividuels.

CHAPITRE IX

DIRECTION « CONSCIENTE » ET CROISSANCE DE LA RAISON

La demande universelle d'un contrôle ou d'une direction « consciente » des processus sociaux est l'un des traits les plus caractéristiques de notre génération. Elle exprime, plus clairement qu'aucun de ses autres clichés, la mentalité de notre époque. Toute chose qui n'est pas consciemment dirigée comme un ensemble est tenue pour imparfaite ; on y voit une preuve de son irrationalité et de la nécessité de la remplacer entièrement par un mécanisme délibérément établi. Pourtant, peu de gens qui utilisent le terme « conscient » avec une telle liberté semblent savoir avec précision ce qu'il signifie ; la plupart semblent oublier que « conscient » et « délibéré » sont des termes qui n'ont de sens que lorsqu'ils s'appliquent à des individus, et que la demande d'un contrôle conscient équivaut donc à demander un contrôle par un esprit unique.

C'est une superstition de croire que les processus consciemment dirigés sont nécessairement supérieurs à un processus spontané. Il serait plus vrai de dire, comme A. N. Whitehead l'a soutenu par ailleurs, qu'au contraire « la civilisation progresse en étendant le monde des opérations importantes que nous pouvons accomplir sans y penser[1] ». S'il

1. A. N. WHITEHEAD, *An Introduction to Mathematics*, Home University Library, 1911, p. 61.

est vrai que l'interaction spontanée des forces sociales résout souvent des problèmes qu'un esprit individuel ne pourrait consciemment résoudre, ou peut-être même percevoir, et qu'elle crée ainsi une structure ordonnée qui accroît le pouvoir des individus sans qu'elle ait été préparée par aucun d'eux, cette interaction est supérieure à une action consciente. En réalité, tous les processus sociaux qui méritent d'être appelés sociaux pour être distingués de l'action des individus, ne sont pas par définition conscients. Dans la mesure où ces processus donnent naissance à un ordre utile qu'une direction consciente n'aurait pu susciter, tout essai de les soumettre à une telle direction signifierait nécessairement que nous restreignons ce que peut réaliser l'activité sociale aux possibilités inférieures de l'esprit individuel[1].

La pleine signification de cette demande de contrôle conscient et universel apparaîtra plus clairement si nous l'envisageons d'abord dans sa

1. On ne peut objecter à cela que contrôle conscient ne veut pas dire contrôle par un esprit unique, mais par un effort concerté et « coordonné » de tous, ou des meilleurs esprits, qui se substitue à leur interaction fortuite. Cette phrase sur la coordination délibérée déplace simplement la tâche de l'esprit individuel sur un autre plan, mais laisse encore la responsabilité finale à l'esprit coordinateur. Les comités et autres moyens de faciliter la communication sont excellents pour aider l'individu à apprendre autant qu'il est possible, mais ils n'étendent pas la capacité de l'esprit individuel. Les connaissances qui peuvent être consciemment coordonnées de cette façon, sont encore limitées à ce que l'esprit individuel peut effectivement absorber et diriger. Comme le sait toute personne qui a l'expérience du travail en comité, sa fécondité est limitée à ce que le meilleur esprit parmi ses membres peut maîtriser ; si les résultats de la discussion ne sont pas finalement transformés en un ensemble cohérent par un esprit individuel, ils ont des chances d'être inférieurs à ce qu'aurait produit sans aide un esprit unique.

manifestation la plus ambitieuse, encore que celle-ci ne soit qu'une aspiration vague et n'ait d'importance que comme symptôme : il s'agit de l'application de cette demande à la croissance de l'esprit humain lui-même. Cette idée audacieuse est la conséquence la plus extrême à laquelle l'homme ait encore été conduit par les succès de la raison dans la conquête de la nature. Elle est devenue un trait caractéristique de la pensée contemporaine et apparaît dans des systèmes d'idées qui semblent être à première vue entièrement différents et opposés. Qu'il s'agisse de feu L. T. Hobhouse qui vantait « l'idéal d'une humanité collective se déterminant elle-même dans son progrès, comme but suprême de l'activité humaine et étalon final par lequel seraient jugées les lois de la conduite[1] », ou encore du Dr Joseph Needham qui prétend que « plus la conscience exercera une direction sur les affaires humaines, plus l'homme deviendra vraiment humain et par suite un surhomme[2] », qu'il s'agisse des disciples stricts de Hegel qui simplifient l'opinion du maître sur la Raison prenant conscience d'elle-même et assurant la direction de son destin, ou de Karl Mannheim qui estime « que la pensée de l'homme est devenue plus spontanée et plus absolue qu'elle ne l'a jamais été puisqu'elle perçoit maintenant la possibilité de se déterminer elle-même[3] », l'attitude fondamentale est la même. Ces doctrines viennent d'Hegel ou des positivistes ; aussi ceux qui les soutiennent forment-ils des groupes distincts qui

1. L. T. HOBHOUSE, *Democracy and Reaction*, 1904, p. 108.
2. J. NEEDHAM, *Integrative Levels. A Revaluation of the Idea of Progess*, Herbert Spencer Lecture, Oxford, 1937, p. 47.
3. K. MANNHEIM, *Man and Society in an Age of Reconstruction*, London, 1940, p. 213.

se tiennent chacun pour radicalement différent du voisin et bien supérieur à lui. Cependant l'idée commune n'en est pas moins que l'esprit humain doit « se soulever par les tirants de ses bottines » et découle d'une même optique générale : la croyance que l'étude de la raison humaine, faite de l'extérieur et comme un tout, peut nous faire saisir les lois de son fonctionnement d'une manière plus complète et plus compréhensive que son exploration patiente de l'intérieur, en suivant les processus d'interaction des esprits individuels.

Cette prétention de pouvoir accroître la puissance de l'esprit humain par un contrôle conscient de sa croissance se fonde ainsi sur la thèse qui déclare également pouvoir pleinement expliquer cette croissance ; elle implique la possession d'une sorte de super-esprit de la part de ceux qui la soutiennent ; il n'est pas d'exemple que ceux qui soutiennent ces vues ne souhaitent également voir diriger la croissance de l'esprit.

Il importe de comprendre le sens précis selon lequel il faut interpréter la déclaration qu'on peut « expliquer » les croyances et le savoir existants afin de justifier les aspirations qui se fondent sur elles. Pour cela, il ne suffirait pas de posséder une théorie convenable expliquant les *principes* selon lesquels opèrent les processus qui gouvernent la croissance de l'esprit humain. Cette connaissance des principes purs et simples (soit une théorie de la connaissance, soit une théorie implicite des processus sociaux) aidera à créer les conditions favorables à cette croissance, mais ne pourra jamais justifier l'affirmation qu'elle doive être délibérément dirigée. Cela présuppose que nous soyons capables d'arriver à une explication autonome des raisons pour lesquelles nous soutenons les opinions parti-

culières que nous avons, et de la manière dont notre savoir est déterminé par des conditions spécifiques. C'est ce qu'entreprennent la « sociologie de la connaissance » et les divers autres dérivés de l'« interprétation matérialiste de l'histoire », quand ils « expliquent » par exemple la philosophie kantienne comme un produit des intérêts matériels de la bourgeoisie allemande de la fin du XIX[e] siècle, ou dans quelque autre thèse semblable.

Nous ne pouvons ici discuter des raisons pour lesquelles, même à l'égard d'opinions que l'on tient maintenant pour des erreurs et que nous pouvons en un sens expliquer à l'aide de nos connaissances présentes, cette méthode ne fournit pas en fait d'explication. Le point crucial est que cette tentative contient par rapport à notre connaissance actuelle une contradiction : si nous savions comment notre connaissance présente est conditionnée ou déterminée, ce ne serait plus notre connaissance présente. Affirmer que nous pouvons expliquer notre propre connaissance, c'est affirmer que nous savons davantage que nous ne savons en fait, affirmation qui est un non-sens au sens strict du terme[1]. On pourrait peut-être trouver un sens à l'affirmation que notre connaissance présente apparaît à un esprit très supérieur comme « relative » ou « conditionnée » d'une certaine façon par des circonstances repérables. Mais la seule conclusion que nous serions en droit d'en tirer serait une conclusion opposée à celle de la « théorie des tirants » de l'évolution mentale, savoir : sur la base de notre connaissance présente, nous ne sommes pas en situation de diriger avec succès cette crois-

1. Voir ci-dessus, pp. 120-126.

sance. Tirer une autre conclusion, dériver, de la thèse que les croyances humaines sont déterminées par les circonstances, l'affirmation que l'on pourrait donner à quelqu'un le pouvoir de déterminer ces croyances, implique l'affirmation que ceux qui doivent exercer ce pouvoir possèdent une sorte de super-esprit. Ceux qui soutiennent cette opinion ont régulièrement en fait une théorie spéciale qui dispense leurs propres conceptions de la même sorte d'explication et qui les fait passer pour une classe spécialement favorisée, ou simplement pour « l'intelligentsia sans attaches » en possession d'une connaissance absolue.

En un sens, ce courant représente une sorte de super-rationalisme ; il réclame que la direction générale soit remise aux mains d'un super-esprit ; il prépare cependant en même temps le terrain à un irrationalisme total. Si la vérité ne se découvre plus par l'observation, le raisonnement et la discussion, mais par la découverte des causes cachées qui, sans être connues du penseur, ont déterminé ses conclusions ; si la vérité ou l'erreur d'un jugement ne se décide plus par des arguments logiques et des procédés empiriques, mais par l'examen de la situation sociale de son auteur ; quand il arrive par conséquent que l'appartenance à une classe ou à une race assure ou empêche d'atteindre la vérité ; quand en fin de compte on proclame que le sûr instinct d'une classe ou d'un peuple a toujours raison, la raison a été finalement éliminée[1]. Il n'y a

1. D'intéressantes illustrations de la place donnée à de telles absurdités pourront être trouvées dans E. GRÜNWALD, *Das Problem der Soziologie des Wissens*, Wien, 1934, essai posthume d'un très jeune chercheur qui constitue encore aujourd'hui l'étude la plus compréhensive de la littérature sur ce sujet.

là rien de plus que le résultat naturel d'une doctrine qui a, au départ, la prétention de pouvoir reconnaître les ensembles par l'intuition mieux que par la reconstruction rationnelle à laquelle vise une théorie sociale synthétique.

S'il est en outre vrai comme le prétendent à leur manière à la fois les individualistes et les totalistes, que les processus sociaux peuvent réaliser des choses qu'il est au-delà du pouvoir de l'esprit individuel d'accomplir et de planifier, s'il est vrai que c'est de ces processus que l'esprit individuel tire le pouvoir qu'il possède, l'essai de leur imposer un contrôle conscient doit alors avoir des conséquences fatales. Les aspirations présomptueuses selon lesquelles la « raison » devrait diriger sa propre croissance, ne pourraient avoir en pratique d'autre effet que d'entraîner la limitation de celle-ci, de la borner aux seuls résultats que peut prévoir l'esprit individuel qui dirige. Ces aspirations sont la conséquence directe d'une certaine espèce de rationalisme ; en réalité, c'est le résultat d'un rationalisme mal compris ou mal appliqué qui échoue à reconnaître la mesure dans laquelle la raison individuelle est un produit de relations interindividuelles. Demander que tout, y compris la croissance de l'esprit humain, soit consciemment contrôlé, est en soi le signe d'une mauvaise compréhension du caractère général des forces que constitue la vie de l'esprit humain et de la société humaine. C'est le stade extrême des forces autodestructives de notre civilisation « scientifique » moderne, de ce mauvais usage de la raison dont le développement et les conséquences seront le thème central d'études historiques ultérieures.

C'est parce que la croissance de l'esprit humain présente sous sa forme la plus générale le problème

commun à toutes les sciences sociales, que les esprits s'y divisent le plus nettement et que s'y manifestent deux attitudes fondamentalement différentes et inconciliables : d'une part, l'humilité essentielle de l'individualisme qui s'efforce de comprendre aussi bien que possible les principes par lesquels les efforts des individus se sont en fait combinés pour produire notre civilisation et qui espère dériver de cette compréhension le pouvoir de créer des conditions favorables à une croissance nouvelle ; d'autre part, la démesure du totalisme qui vise à une direction consciente de toutes les forces de la société.

L'approche individualiste, en pleine connaissance des limitations qui tiennent à la constitution de l'esprit individuel[1], essaie de montrer comment l'homme vivant en société peut utiliser diverses résultantes du processus social pour accroître ses pouvoirs à l'aide de la connaissance qui y est implicite et dont il n'est jamais informé ; elle nous fait comprendre que la seule « raison » qui peut en un certain sens être considérée comme supérieure à la raison individuelle n'existe pas en dehors du processus interindividuel dans lequel, par des intermédiaires impersonnels, le savoir de générations successives et de millions de gens qui vivent simultanément se combine et s'ajuste ; elle nous enseigne que ce processus est la seule forme sous laquelle la totalité de la connaissance humaine ait jamais existé.

La méthode totaliste, de son côté, insatisfaite de la connaissance partielle de ce processus par l'intérieur, qui est tout ce que peut obtenir l'individu,

1. Cf. ci-dessus, p. 122.

fonde ses demandes d'un contrôle conscient sur l'hypothèse qu'elle peut appréhender ce processus comme un ensemble et faire usage de toute la connaissance sous une forme systématiquement intégrée. Elle conduit ainsi directement au totalisme politique ; bien que le totalisme méthodologique et le totalisme politique soient logiquement distincts, il n'est pas difficile de voir comment le premier mène au second et comment, en fait, sans le totalisme méthodologique, le totalisme politique serait privé de sa base intellectuelle ; sans cette prétention selon laquelle la raison individuelle consciente peut saisir tous les buts et toute la connaissance de la « société », ou de « l'humanité », la croyance que ces buts sont mieux réalisés par une direction centrale consciente perd son fondement. Logiquement menée à son terme, elle doit conduire à un système où tous les membres de la société deviennent les simples instruments d'un seul esprit dirigeant et dans lequel sont détruites toutes les forces sociales spontanées auxquelles est due la croissance de l'esprit[1].

C'est en fait la compréhension de ses propres limites qui paraît être la tâche la plus difficile et la plus importante de la raison humaine. Il est essentiel pour la croissance de la raison que nous nous inclinions en tant qu'individus devant des forces et obéissions à des principes que nous ne pouvons espérer pleinement comprendre et dont dépendent

1. Il n'est peut-être pas assez évident, pour qu'on n'ait pas à le mentionner ici, que le dénigrement à la mode de toute activité qui, dans les sciences ou dans les arts, serait faite « pour elle-même » et la demande d'une « volonté sociale consciente » en toute chose, est une expression de la même tendance générale et se fonde sur la même illusion d'une connaissance intégrale que les conceptions discutées au texte.

pourtant le progrès et même la sauvegarde de la civilisation[1]. Ceci a été historiquement réalisé grâce à l'influence de divers credos religieux et grâce à des traditions et à des superstitions qui ont soumis les hommes à ces forces en faisant appel à leur émotion plus qu'à leur raison. L'étape la plus dangereuse de la croissance de la civilisation pourrait bien être celle dans laquelle l'homme arrive à regarder toutes ces croyances comme des superstitions et refuse d'accepter quelque chose ou de se soumettre à quelque chose qu'il ne peut raisonnablement comprendre. Le rationaliste, dont la raison n'est pas suffisante pour lui enseigner les bornes du pouvoir de la raison consciente, qui méprise toutes les institutions et toutes les coutumes qui n'ont pas été consciemment établies, devient ainsi le destructeur de la civilisation édifiée sur elles.

Nous serions entraînés trop loin si nous ne nous bornions pas à ne rappeler que brièvement un autre domaine où se révèle la même tendance caractéristique de notre époque : celui de la morale. Ici, c'est contre l'observance de toute règle générale et formelle dont la rationalité n'est pas explicitement démontrée que s'élève le même genre d'objections. Demander que toute action soit jugée en pleine considération de toutes ses conséquences et non d'après des règles générales vient de ce que l'on ne réussit pas à voir que la soumission à des règles générales, définies par des circonstances immédiatement discernables, est la seule façon pour l'homme de combiner, en raison de sa connaissance limitée, la liberté et un minimum d'ordre. L'ac-

1. D'autres aspects des importants problèmes que nous ne faisons ici qu'effleurer, sont discutés dans notre *Route de la Servitude*, Paris, Médicis, 1949, en particulier chapitres VI et XIV.

ceptation par tous de règles formelles est en fait la seule alternative à la direction d'une volonté unique que l'homme ait encore découverte. L'acceptation générale d'un tel ensemble de règles n'est pas moins importante parce que celles-ci n'ont pas été rationnellement élaborées. Il est pour le moins douteux qu'on puisse établir de cette manière un nouveau code de morale qui ait quelque chance d'être accepté. Mais aussi longtemps que nous n'aurons pas réussi à le faire, tout refus général d'accepter les règles morales existantes simplement parce que leur convenance n'a pas été rationnellement démontrée (situation qui se distingue de celle où le critique croit qu'il a découvert une meilleure règle morale dans un cas particulier et consent à braver en l'appliquant la désapprobation publique) ne peut que détruire un des fondements de notre civilisation[1-2].

1. Il est caractéristique de l'esprit de l'époque, et du positivisme en particulier, que A. COMTE, (*Système de politique positive*, vol. I, p. 356) parle de « la supériorité nécessaire de la morale démontrée sur la morale révélée » et plus spécialement de l'hypothèse implicite qu'un système moral rationnellement construit est la seule alternative à un système révélé par un être supérieur.

2. Pour ceux qui souhaitent poursuivre l'étude des questions discutées dans la dernière section, quelques références doivent être faites à plusieurs ouvrages importants, parus depuis la première publication de ce texte. En plus des *Selected Writings of Edward Sapir*, ed. by D. G. MANDELBAUM (University of California Press, 1949, spécialement pp. 46 sq., 104, 162, 166, 546 sqq. et 553), déjà cité précédemment, le lecteur consultera avec profit G. RYLE, *Knowing How and Knowing That* in *Proceedings of the Aristotelian Society*, 1945, N.S., XLVI, et les passages correspondants dans *The Concept of Mind*, London, 1949, du même auteur ; K. R. POPPER, *The Open Society and its Enemies*, London, 1946 et M. POLANYI, *The Logic of Liberty*, London, 1951. (Ces références sont celles de l'édition de 1953, le lecteur pourra les compléter par quelques ouvrages postérieurs.)

CHAPITRE X

INGÉNIEURS ET PLANISTES

L'idéal d'un contrôle conscient des phénomènes sociaux a fait sentir son influence la plus grande dans le domaine économique. La popularité actuelle du « planisme économique » est directement attribuable à la prévalence des idées scientistes que nous avons discutées. Comme dans ce domaine les idéaux scientistes se manifestent sous les formes particulières qu'ils prennent aux mains de celui qui s'adonne à la science appliquée et notamment de l'ingénieur, il sera utile de combiner la discussion de cette influence avec l'examen des idéaux caractéristiques des ingénieurs. Nous verrons que l'influence de cette optique de technicien, de ce point de vue d'ingénieur, sur les opinions courantes en matière d'organisation sociale, est beaucoup plus grande qu'on ne le réalise généralement. La plupart des schémas de reconstruction complète de la société, depuis les vieilles utopies jusqu'au socialisme moderne, portent en fait la marque distinctive de cette influence. Le désir d'appliquer la technique de l'ingénieur à la solution des problèmes sociaux est récemment devenue très explicite[1]. La « mécanique

1. Une fois de plus, une des meilleures illustrations de cette tendance est fournie par K. MANNHEIM, *Man and Society in an Age of Reconstruction*, London, 1940, en particulier, pp. 240-244, où il explique que « le fonctionnalisme a fait sa

politique » et la « mécanique sociale » sont devenues des rengaines à la mode tout aussi caractéristiques de la génération actuelle que sa prédilection pour un contrôle « conscient » ; en Russie, les artistes eux-mêmes paraissent s'enorgueillir du titre « d'ingénieur des âmes » que leur a conféré Staline. Ces mots suggèrent une confusion sur les différences fondamentales qui existent entre la tâche de l'ingénieur et celle des organisations sociales d'une plus grande échelle ; aussi est-il désirable d'examiner avec plus de détails leurs caractères.

Nous devons ici nous limiter à quelques traits saillants des problèmes spécifiques que soulève constamment l'expérience professionnelle de l'ingénieur et qui déterminent son optique. Le premier est que ses tâches caractéristiques sont d'habitude complètes par elles-mêmes ; il s'intéressera à un seul but, contrôlera tous les efforts dirigés vers ce but, et disposera à cette fin d'une quantité de

première apparition dans le domaine des sciences naturelles ; on pourrait le décrire comme le point de vue de la technique. On ne l'a appliqué au domaine social que récemment... Une fois cette approche technique transférée des sciences naturelles aux affaires humaines, elle n'allait pas manquer de susciter un profond changement dans l'homme lui-même. L'approche fonctionnelle ne considère plus les idées et les cadres moraux comme des valeurs absolues mais comme les produits d'un processus social qui peut, si nécessaire, être modifié par les orientations prodiguées par la science combinée à la pratique politique. L'extension prise par la doctrine de la suprématie de la technique que j'ai défendue dans cet ouvrage est selon moi inévitable... Le progrès accompli dans la technique ou les systèmes d'organisation n'est que l'application de conceptions techniques aux formes d'action en commun. Un être humain, considéré comme partie intégrante de la machine sociale est jusqu'à un certain point stabilisé dans ses réactions par la forme et l'éducation ; toutes ses activités récemment acquises sont coordonnées selon un principe défini d'efficacité à l'intérieur d'un cadre d'activités organisé. »

ressources données avec précision. C'est ce qui rend possible le trait le plus caractéristique de sa démarche : en principe au moins, toutes les parties de l'ensemble de ses opérations sont préformées dans l'esprit de l'ingénieur avant qu'elles ne commencent, toutes les « données » sur lesquelles l'œuvre est fondée sont explicitement entrées dans ses calculs préliminaires et ont été condensées dans la « maquette » qui commande l'exécution du schéma tout entier[1-2]. Tant qu'il s'agit de son problème, l'ingénieur ne participe pas à un processus social dans lequel d'autres peuvent prendre des décisions

1. La meilleure description que j'ai pu découvrir se trouve dans un discours du grand ingénieur opticien allemand Ernst ABBE : « Wie der Architekt ein Bauwerk, bevor eine Hand zur Ausführung sich rührt, schon im Geist vollendet hat, nur unter Beihilfe von Zeichenstift und Feder zur Fixierung seiner Idee, so muss auch der komplizierte Gebilde von Glas und Metall sich aufbauen lassen rein verstandesmässig, in allen Elementen bis ins letzte vorausbestimmt, in rein geistiger Arbeit, durch theoretische Ermittlung der Wirkung aller Teile, bevor diese Teile noch körperlich ausgeführt sind. Der arbeitenden Hand darf dabei keine andere Funktion mehr verbleiben als die genaue Verwirklichung der durch die Rechnungen bestimmten Formen und Abmessungen aller Konstruktionselemente, und der praktischen Erfahrung keine andere Aufgabe als die Beherrschung der Methoden und Hilfsmittel, die für letzteres, die körperliche Verwirklichung, geeignet sind » (cité par Franz SCHNABEL, *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert*, 1934, III, p. 22, ouvrage qui est une mine d'informations sur ce sujet et sur d'autres questions de l'histoire intellectuelle de l'Allemagne au XIX^e siècle).

2. Il serait trop long ici d'expliquer en détail pourquoi la délégation ou la division du travail, tout en étant possible pour préparer une « maquette », est très limitée et diffère à d'importants égards de la division de la connaissance sur laquelle reposent les processus sociaux impersonnels. Il suffira de signaler que non seulement doit être fixée la nature précise du résultat que doit atteindre quiconque a à réaliser une partie du plan de fabrication, mais encore qu'on doit savoir, pour que cette délégation soit possible, que le résultat peut être atteint à un certain coût maximum.

indépendantes, mais il vit dans un monde séparé qui lui est propre. L'application de la technique qu'il a maîtrisée, des règles générales qu'il a apprises, présuppose en réalité cette connaissance complète des faits objectifs ; ces règles se rapportent aux propriétés objectives des choses, et ne peuvent s'appliquer qu'après que toutes les circonstances particulières de temps et de lieu aient été regroupées et placées sous le contrôle d'un seul esprit. La technique de l'ingénieur, en d'autres termes, se rapporte à des situations typiques définies au moyen de faits objectifs ; il n'a pas à chercher quelles sont les ressources disponibles ni à connaître l'importance relative des divers besoins. Il a été formé au contact des possibilités objectives, indépendantes des conditions particulières de temps et de lieu ; on lui a donné des connaissances sur les propriétés des choses qui ne changent nulle part ni à aucun moment, et qui sont indépendantes d'une situation humaine particulière.

Il est cependant important d'observer que la vision qu'a l'ingénieur de sa tâche, aussi complète qu'elle soit en elle-même, est dans une certaine mesure une illusion. Il est dans une société concurrentielle et il est en mesure de la traiter comme telle parce qu'il peut envisager l'aide de la société dans son ensemble ; il compte sur elle comme sur une de ses données ; cette aide lui est donnée sans qu'il ait à s'en préoccuper. Qu'il puisse acheter à des prix donnés matières premières et services humains dont il a besoin, que s'il paie ses ouvriers, ceux-ci puissent se procurer leur nourriture et d'autres biens nécessaires, il tiendra d'habitude ces faits pour acquis. C'est en fondant ses plans sur les données qui lui sont offertes par le marché que ceux-ci s'ajustent au complexe plus vaste des activités

sociales ; c'est parce qu'il n'a pas à se soucier de savoir comment le marché lui fournira ce dont il a besoin, qu'il peut considérer son travail comme autonome. Aussi longtemps que les prix du marché ne changent pas de façon inattendue, il les utilise comme un guide dans ses calculs sans beaucoup réfléchir à leur signification. Mais bien qu'il soit forcé d'en tenir compte, ce ne sont pas là des propriétés semblables aux propriétés des choses qu'il manipule. Ce ne sont pas des attributs objectifs des choses, mais les reflets d'une situation humaine particulière à un moment et en un lieu donnés. Comme ses connaissances n'expliquent pas pourquoi se produisent les changements de prix qui interfèrent souvent avec ses plans, il attribue ces interférences à des forces irrationnelles (c'est-à-dire qui ne sont pas consciemment dirigées) et il ressent la nécessité de porter attention à des grandeurs qui lui apparaissent dépourvues de sens. D'où la demande caractéristique et sans cesse renouvelée de substituer le calcul *in natura*[1] au calcul « artificiel » en termes de valeur et de prix, c'est-à-dire d'utiliser un calcul qui tienne compte explicitement des propriétés objectives des choses.

L'idéal que l'ingénieur se sent empêché de réaliser par des « forces économiques irrationnelles » et qui est fondé sur l'étude des propriétés objectives des choses, est d'habitude un optimum purement technique de validité universelle. L'ingénieur voit rarement que sa préférence pour ces méthodes particulières résulte seulement de la sorte de problèmes qu'il a fréquemment à résoudre et qu'elle ne

1. Il est significatif que l'avocat le plus persistant d'un tel calcul *in natura* soit le Dr Otto NEURATH, protagoniste du « physicalisme » et de « l'objectivisme » moderne.

se justifie que par des situations sociales particulières. Le problème le plus courant que rencontre le constructeur de machines est d'extraire de ressources données le maximum de puissance, la machine à utiliser étant la variable sous son contrôle ; aussi cette utilisation maxima de la puissance est-elle fixée comme un idéal absolu, une valeur en soi[1].

1. Cf. le passage caractéristique dans B. BAVINCK, *The Anatomy of Modern Science*, traduit de la 4e édition allemande par H. S. Hatfield, 1932, p. 564 : « Quand notre technologie s'attelle encore à la tâche de transformer la chaleur en travail de façon encore plus efficace qu'aujourd'hui la vapeur, et autres chaudières..., elle n'a pas pour objectif premier d'abaisser le coût de production de l'énergie, mais celui, qui est une fin en soi, d'augmenter l'efficacité thermique d'une chaudière autant que possible. Si le problème posé est de transformer la chaleur en travail, alors on doit le faire de façon à ce que la plus grande fraction possible de chaleur soit ainsi transformée... L'idéal qui amène le concepteur de telles machines est donc l'efficacité du cycle Carnot, processus idéal qui produit l'efficacité théorique la plus grande. »

Il est facile de voir pourquoi cette optique, jointe au désir d'effectuer un calcul *in natura*, pousse les ingénieurs à construire si fréquemment des systèmes d'« énergétique » qu'on a dit à très juste titre que « das Charakteristikum der Weltanschauung des Ingenieurs ist die energetische Weltanschauung » (L. BRINKMANN. *Der Ingenieur*, Frankfurt, 1908, p. 16). Nous avons déjà parlé (ci-dessus p. 77) de cette manifestation caractéristique de « l'objectivisme » scientiste, et nous n'avons pas ici la place d'y revenir avec plus de détails. Mais la façon dont cette opinion est largement répandue est typique et la grande influence qu'elle a exercée mérite d'être notée. E. Solvay, G. Ratzenhofer, W. Ostwald, P. Geddes, F. Soddy, H. G. Wells, les « Technocrates » et L. Hogben sont quelques-uns des auteurs influents dans l'œuvre desquels l'« énergétique » joue un rôle plus ou moins prédominant. Il y a plusieurs études de ce mouvement en français et en allemand (NYSSENS, *L'énergétique*, Bruxelles, 1908 ; G. BARNICH, *Principes de politique positive basée sur l'énergétique sociale de Solvay*, Bruxelles, 1918 ; SCHNEHEN, *Energetische Weltanschauung*, 1907 ; A. DOCHMANN, *F. W. Ostwald's Energetik*, Bern, 1908 ; la meilleure étude est celle de Marx WEBER, *Energetische Kulturtheorien*, 1909, reproduite dans *Gesammelte Aufsätze zur Wis-*

Mais il n'y a en fait aucun mérite spécial à économiser l'un des nombreux facteurs qui limitent la réalisation possible, aux dépens des autres. Souvent l'« optimum technique » de l'ingénieur se ramène simplement à la méthode qu'il serait désirable d'adopter si l'offre de capital était illimitée, ou si le taux d'intérêt était égal à zéro ; ce serait en fait la situation dans laquelle nous rechercherions le taux le plus élevé de transformation de l'*input* courant en *output* courant. Mais envisager cela comme but immédiat, c'est oublier qu'une telle situation ne peut être atteinte qu'en détournant pour longtemps vers la production d'équipement les ressources désirées pour la satisfaction des besoins courants. En d'autres termes, l'idéal de l'ingénieur se fonde sur la méconnaissance du fait économique le plus fondamental qui détermine toujours notre situation : la rareté du capital. Le taux d'intérêt n'est que l'un de ces prix — en fait le moins compris et le

senschaftslehre, Tübingen, Mohr, 1922 ; 2. Aufl. 1951 — aucune de ces études n'est cependant suffisante).

La section de l'ouvrage de Bavinck dont nous avons cité un passage ci-dessus condense le fond de l'abondante littérature, essentiellement allemande, de la « philosophie de la technologie » qui a eu une large audience et dont la plus connue est E. ZSCHIMMER, *Philosophie der Technik*, 3. Aufl., Stuttgart, 1933 ; des idées semblables se retrouvent dans les ouvrages américains bien connus de Lewis MUMFORD [De cet auteur, en langue française, *Technique et civilisation*, éd. du Seuil, Paris, 1950. (N.D.L.R.).]

Cette littérature allemande est très instructive comme étude psychologique, bien qu'elle ne soit par ailleurs que le mélange le plus désolant de platitudes prétentieuses et d'erreurs révoltantes dont le présent auteur ait jamais eu à connaître. Son trait commun est le refus de toute considération économique, la revendication d'idéaux purement technologiques, et l'exaltation d'une société organisée sur le principe du fonctionnement d'une usine ; sur ce dernier point, voir en particulier F. DESSAUER, *Philosophie der Technik*, Bonn, 1927, p. 129.

moins apprécié — qui agissent comme des guides impersonnels auxquels doit se soumettre l'ingénieur s'il veut intégrer ses plans au réseau d'activités de la société dans son ensemble et contre lesquels il s'irrite parce qu'il y voit des freins constitués par des forces dont il ne peut comprendre le principe (*rationale*). C'est l'un de ces symboles dans lesquels se trouve enregistré l'ensemble de la connaissance humaine et des besoins humains, de manière automatique (encore que ce ne soit pas sans défauts) ; c'est l'un de ceux auxquels l'individu doit prêter attention s'il désire suivre le rythme du reste du système. Si, au lieu d'utiliser cette information sous la forme abrégée que lui rapporte le système des prix, il devait s'efforcer dans tous les cas de revenir aux faits objectifs et de les prendre consciemment en considération, cela reviendrait pour lui à se priver de la seule méthode qui lui permette de se limiter aux circonstances immédiates, et à lui substituer une méthode qui exige que toute cette connaissance soit rassemblée dans un centre et incorporée de façon explicite et consciente dans un plan unique. L'application de la technique de l'ingénieur à l'ensemble de la société exige en fait que le directeur possède la même connaissance complète de la société que celle que possède l'ingénieur de son monde limité. La planification économique centrale n'est rien d'autre qu'une application des principes de la mécanique à l'ensemble de la société, fondée sur l'hypothèse que cette concentration complète de toute la connaissance nécessaire est possible[1].

1. L'entière reconnaissance de ce fait par ses défenseurs apparaît dans la popularité chez tous les socialistes de Saint-Simon à Marx et Lénine de la phrase suivante laquelle toute la

Avant de poursuivre l'examen du sens de cette conception d'une organisation rationnelle de la société, il sera utile de compléter l'esquisse de la mentalité de l'ingénieur par une esquisse encore plus brève des fonctions du marchand ou du négociant. Cela élucidera davantage la nature du problème de l'utilisation du savoir dispersé parmi de nombreuses personnes ; cela aidera aussi à expliquer l'aversion que non seulement les ingénieurs, mais encore toute notre génération montrent pour toutes les activités commmerciales, ainsi que la préférence générale qui est maintenant accordée à la « production » comparée aux activités qui, d'une façon quelque peu erronée, sont qualifiées de « distribution ».

société devrait précisément fonctionner de la même manière qu'une usine à l'heure actuelle ; Cf. vol I, LÉNINE, *L'État et la révolution*, Paris, Éditions sociales, 1946, p. 92 : « Toute la société ne sera plus qu'un grand bureau et un grand atelier avec égalité de travail et égalité de salaire » ; pour SAINT-SIMON, cf. *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, Paris, 1865-1878, vol. XV, p. 55 : « Tous les hommes travailleront ; ils se considéreront comme des travailleurs attachés à un atelier dont les efforts seront dirigés pour guider l'intelligence humaine selon une prévision divine. Le Conseil suprême de Newton dirigera leurs travaux. » Cf. aussi p. 57 : « L'obligation est imposée à chacun de donner constamment à ses forces personnelles une direction utile à l'humanité. Les bras du pauvre continueront à nourrir le riche, mais le riche reçoit le commandement de faire travailler sa cervelle et si sa cervelle n'est pas propre au travail, il sera bien obligé de faire travailler ses bras ; car Newton ne laissera sûrement pas sur cette planète (une des plus voisines du soleil) des ouvriers volontairement inutiles dans l'atelier. » L'idée d'une organisation de la société à l'exemple de l'atelier, qui apparaît ici pour la première fois dans la littérature, a naturellement joué depuis lors un rôle important dans toute la littérature socialiste. Voir en particulier G. SOREL, « Le syndicalisme révolutionnaire » in *Mouvement socialiste*, 1er et 15 novembre 1905. Comparer aussi le passage de K. MARX, *Das Kapital*, 10e éd., vol. I, ch. XII, section 4, pp. 319-324.

Comparé au travail de l'ingénieur, celui du négociant est en un sens plus « social », c'est-à-dire plus entremêlé aux libres activités d'autres personnes. Il sert tantôt un but, tantôt un autre, et ne concerne presque jamais le processus complet que commande un besoin final. Ce qui intéresse le négociant, ce n'est pas l'aboutissement final du processus complet auquel il participe, mais le meilleur usage des moyens particuliers qu'il connaît. Sa connaissance spécifique est presque entièrement une connaissance de circonstances particulières de temps et de lieu et, peut-être, une technique d'information sur ces circonstances dans un domaine donné. Certes sa connaissance n'est pas d'un type tel qu'on puisse la formuler en propositions générales, ou l'acquérir une fois pour toutes ; à une époque de Science, elle est pour cette raison considérée comme une connaissance de type inférieur ; cependant elle n'est pas moins importante pour des fins toutes pratiques que la connaissance scientifique. Si on peut concevoir que toute connaissance théorique puisse être combinée dans le cerveau de quelques esprits et rendue ainsi disponible pour une seule autorité centrale, c'est cette connaissance des circonstances particulières, fugitives, des conditions de lieu et de moment, qui n'existera jamais autrement que dispersée parmi de nombreuses personnes. Connaître quand une matière première ou une machine peut être utilisée avec le plus d'efficacité et où elles peuvent être obtenues le plus rapidement et au meilleur prix, est tout aussi important pour la solution d'une tâche particulière que de connaître la meilleure matière première ou la meilleure machine pour atteindre ce but. Le premier type de connaissance a peu à voir avec des propriétés permanentes des classes de choses qu'étudie l'ingénieur ; c'est

une connaissance d'une situation humaine particulière. C'est parce qu'il est une personne dont la tâche est de tenir compte de ces faits que le négociant entrera en conflit avec les idéaux de l'ingénieur, qu'il interférera avec ses plans et qu'il encourra par là son mépris.[1]

Le problème d'assurer un usage efficient de nos ressources est ainsi très largement celui de savoir comment la connaissance des circonstances particulières du moment peut être le plus efficacement utilisée ; la tâche qui attend le planificateur d'une société rationnelle est de trouver une méthode qui lui permette de recourir le mieux possible à cette connaissance largement dispersée. C'est faire une pétition de principe que de décrire cette tâche, comme on le fait d'habitude, comme celle d'utiliser efficacement les ressources « disponibles » pour satisfaire des besoins « existants ». Ni les ressources « disponibles », ni les besoins « existants » ne sont des faits objectifs dans le même sens que ceux dont s'occupe l'ingénieur dans son domaine limité ; ils ne peuvent jamais être connus directement dans tous leurs détails convenables par un seul bureau de planification. Ressources et besoins existent pour des fins pratiques par l'intermédiaire seulement de quelqu'un qui les connaît ; ils seront toujours infiniment mieux connus de tout le monde que de l'autorité la plus compétente[2]. Une solution heu-

1. Cf. aujourd'hui sur ces problèmes mon essai sur « The Use of Knowledge in Society » in *American Economic Review*, XXXV, septembre 1945, reproduit dans *Individualism and Economic Order*, Chicago, 1948, pp. 77-91.

2. Il est important de rappeler à cet égard que les agrégats statistiques sur lesquels on suggère souvent que l'autorité centrale pourrait s'appuyer dans ses décisions, sont toujours

reuse ne peut donc pas se fonder sur l'autorité qui traite directement de faits objectifs, mais doit l'être sur une méthode d'utilisation de la connaissance dispersée parmi tous les membres de la société ; de cette connaissance, l'autorité centrale ne saura d'habitude dans un cas particulier ni qui la possède, ni même si elle existe. On ne peut donc pas l'utiliser en l'intégrant à un ensemble cohérent ; seul peut en tirer parti un mécanisme qui déléguera les décisions particulières à ceux qui la possèdent et qui saura en extraire l'information générale qui leur permettra de faire le meilleur usage des circonstances particulières qu'ils sont seuls à connaître.

C'est précisément la fonction qu'accomplissent les divers « marchés ». Chacune de leurs parties ne connaîtra certes qu'un faible secteur seulement de toutes les sources d'offre possibles, ou de tous les usages d'une marchandise ; pourtant ces parties sont si étroitement liées entre elles, directement ou indirectement, que les prix enregistrent des résultats nets significatifs de tous les changements affectant la demande et l'offre[1]. C'est, entre tous ceux qui s'intéressent à une marchandise particulière, comme un instrument de communication de l'information convenable sous une forme abrégée et condensée ; c'est ainsi que l'on doit considérer les prix si on veut comprendre leur fonction. Ils servent à utiliser les connaissances de nombreuses personnes sans qu'il soit d'abord besoin de les rassembler

obtenus par un mépris délibéré des circonstances particulières de temps et de lieu.

1. Cf. à cet égard la discussion suggestive du problème dans K. F. MAYER, *Goldwanderungen*, Jena, 1935, pp. 66-68, et aussi l'article du présent auteur, « Economics and Knowledge », dans *Economica*, février 1937, reproduit dans *Individualism and Economic Order*, Chicago, 1948, pp. 33-56.

dans un seul organisme ; ils permettent de combiner la décentralisation et le mutuel ajustement des décisions que l'on trouve dans un système concurrentiel.

Recherchant un résultat qui ne doit pas se fonder sur un seul ensemble intégré de connaissances et de raisonnements que possède le planificateur, mais sur les connaissances dispersées de nombreuses personnes, la tâche de l'organisation sociale diffère fondamentalement de celle de l'organisation de ressources matérielles données. Le fait qu'aucun esprit ne puisse seul savoir davantage qu'une fraction de ce qui est connu par tous les esprits individuels, limite la mesure dans laquelle une direction consciente peut améliorer les résultats de processus sociaux inconscients. L'homme n'a pas délibérément établi ce processus et il n'a commencé à le comprendre que longtemps après son apparition. Que quelque chose cependant dont le fonctionnement ne repose pas sur un contrôle délibéré, qui n'a même pas été systématiquement établi, puisse entraîner des résultats désirables, que l'on ne pourrait obtenir autrement, il y a là une conclusion qui semble difficilement acceptable aux sciences de la nature.

C'est parce que les sciences de l'homme tendent à nous indiquer de telles limites à notre intervention consciente, alors que le progrès des sciences de la nature accroît constamment son domaine, que le savant des sciences de la nature se révolte si fréquemment contre l'enseignement des sciences humaines. La science économique en particulier, déjà condamnée parce qu'elle utilisait des méthodes différentes des sciences de la nature, se trouve l'être doublement parce qu'elle prétend montrer les limites de la technique grâce à laquelle les sciences de

la nature étendent continuellement notre conquête et notre maîtrise de l'univers.

C'est ce conflit avec un puissant instinct humain, considérablement renforcé chez le savant et l'ingénieur, qui fait si mal accueillir l'enseignement des sciences humaines. Bertrand Russel a bien décrit cette situation : « Le plaisir d'une construction planifiée est l'un des mobiles les plus puissants chez les hommes qui combinent intelligence et énergie ; quelle que soit la chose qui peut être construite selon un plan, de tels hommes entreprendront de la construire... Le désir de créer n'est pas en lui-même idéaliste puisqu'il est une forme de l'amour du pouvoir et tant qu'existera le pouvoir de créer, il y aura des hommes désireux de se servir de ce pouvoir, même si la nature produisait sans aide un résultat meilleur que tout ce que peut réaliser une intention délibérée[1] ». Cette opinion apparaît cependant au début d'un chapitre qui s'intitule de façon significative : « Les sociétés artificiellement créées » dans lequel Russel lui-même semble soutenir cette tendance en arguant qu'« aucune société ne peut être considérée comme entièrement scientifique, si elle n'a été délibérément créée et pourvue d'une certaine structure destinée à réaliser certains desseins[2] ». Ainsi que le comprendra le lecteur, cette déclaration exprime de façon concise cette philosophie scientiste dont les vulgarisateurs ont

1. *The Scientific Outlook*, 1931, p. 211.

2. *Ibid.*, p. 211. Le passage cité peut être interprété sans prêter à objection si par « certains desseins » on entend non des résultats prédéterminés, mais la capacité de fournir ce que les individus à tout moment souhaitent, c'est-à-dire si ce qui est planifié est un appareil qui peut servir plusieurs fins et n'a pas besoin à son tour d'être « consciemment » dirigé vers une fin particulière.

plus fait pour créer le courant actuel en faveur du socialisme que tous les conflits entre les intérêts économiques qui soulèvent certes des problèmes, mais ne conduisent pas nécessairement à une solution particulière. Il est probablement exact de dire de la plupart des chefs intellectuels du mouvement socialiste qu'ils sont socialistes parce que le socialisme leur apparaît tel que A. Bebel, chef du mouvement socialiste allemand, l'a défini il y a cinquante ans : « La science appliquée en pleine connaissance et avec une entière pénétration à tous les domaines de l'activité humaine[1]. » Nous gardons pour une étude historique détaillée la démonstration que le programme socialiste dérive en fait de ce genre de philosophie scientiste. Notre souci présent est surtout de montrer à quel point une pure erreur intellectuelle peut en ce domaine profondément affecter toutes les perspectives de l'humanité.

Ce que semblent incapables de comprendre les gens peu désireux de renoncer aux pouvoirs de direction consciente, c'est que cette renonciation à un pouvoir qui sera toujours exercé par des hommes sur d'autres hommes est, pour la société prise dans son ensemble, une résignation apparente, une abnégation que les individus sont appelés à pratiquer pour accroître le pouvoir de l'espèce, libérer les connaissances et les énergies des individus sans nombre, qui ne pourraient jamais être utilisées dans une société consciemment dirigée du sommet. Le

1. A. BEBEL, *Die Frau und der Sozialismus*, 13. Aufl., 1892, p. 376. « Le socialisme est la science que l'on applique avec une conscience claire et une pleine compréhension à toutes les activités humaines. » Cf. aussi E. FERRI, *Socialism and Positive Science* (trad. de l'édition italienne de 1894). Le premier à avoir vu clairement cette liaison a été, semble-t-il, M. FERRAZ, *Socialisme, Naturalisme et Positivisme*, Paris, 1877.

grand malheur de notre génération est que la direction donnée à ses intérêts par le prodigieux progrès des sciences de la nature n'est pas de celles qui peuvent aider à comprendre le processus plus vaste dont nous ne formons comme individus qu'une partie, ni faire apprécier comment nous contribuons constamment à un effort commun sans le diriger ni nous soumettre aux ordres des autres. Il faut, pour le voir, un effort intellectuel d'un genre différent de celui qui est nécessaire à la direction des choses matérielles ; le traditionnel enseignement des « humanités » en donne au moins une certaine pratique, mais les formes d'éducation actuellement prédominantes semblent de moins en moins y préparer. Plus notre civilisation technique progresse, plus l'étude des choses, distincte de celle des hommes et de leurs idées, permet d'accéder aux situations les plus importantes et aux postes influents ; mais plus large devient le fossé qui sépare deux types différents d'esprits : l'un est représenté par l'homme dont l'ambition suprême est de transformer le monde qui l'entoure en une énorme machine dont chaque partie se comporterait selon son plan, dès qu'il presserait sur un bouton ; l'autre est représenté par l'homme dont le principal souci est la croissance de l'esprit humain sous tous ses aspects, qui par l'étude de l'histoire ou de la littérature, des arts ou du droit, a appris à considérer les individus comme les éléments d'un processus auquel ils contribuent spontanément ; cet homme-là aide à créer quelque chose de plus grand que tout mécanisme dont lui ou tout autre esprit isolé pourrait jamais faire le plan. C'est cette conscience de participer au processus social, cette connaissance de la trame où s'inscrivent les efforts individuels, qu'une éducation limitée aux sciences ou à la tech-

nologie échoue si lamentablement à procurer. Il n'est pas surprenant que, parmi ceux qui ont reçu cette éducation, beaucoup des esprits les plus actifs finissent tôt ou tard par ressentir cruellement ces déficiences et mettent toute leur passion à imposer à la société l'ordre qu'ils ne sont pas capables de découvrir par les moyens qui leur sont familiers.

En conclusion, il est peut-être désirable de rappeler une fois de plus au lecteur que tout ce que nous avons dit ici est dirigé seulement contre un mauvais usage de la science ; non contre le savant dans le domaine spécial où il est compétent, mais contre l'application de ses habitudes de pensée à des domaines où il n'a pas de compétence. Il n'y a aucun conflit entre nos conclusions et celles de la véritable science. La principale leçon à laquelle nous sommes parvenus est en fait la même que celle tirée de l'étude de toutes les disciplines de la connaissance par l'un des connaisseurs les plus pénétrants de la méthode scientifique : « La grande leçon d'humilité que nous donne la Science est que nous ne pouvons jamais être omnipotents ou omniscients ; c'est la même que celle de toutes les grandes religions : l'homme n'est pas et ne sera jamais le Dieu devant lequel il doit s'incliner[1]. »

1. M. R. COHEN, *Reason and Nature*, 1931, p. 449. Il est significatif que l'un des chefs de ce mouvement, le philosophe allemand Ludwig Feuerbach, ait choisi explicitement, comme règle de conduite, le principe opposé, *homo homini Deus.*

NOTE SUR LA PRÉSENTE TRADUCTION

Il nous paraît utile de donner quelques brèves indications sur la manière dont nous avons cru devoir traduire certains termes utilisés par Hayek.

Nous avons rendu *sense qualities* par « sensations ». Nous avons choisi de traduire *purpose* par « dessein », toutes les fois qu'il s'agissait d'une action consciente, par « fin » lorsqu'il était question de choses ou d'objets.

Nous avons enfin introduit deux mots nouveaux : le français ne disposant pas encore de terme courant correspondant à *collectivism*, nous avons adopté le mot « totalisme », qui nous a été suggéré, parmi d'autres traductions possibles, par M. Lalande, dans sa lettre du 21 avril 1953 ; d'autre part, nous nous sommes ralliés pour la traduction de *bias* à la proposition faite par M. Alfred SAUVY d'utiliser le même terme en graphie française (*Langage et population*, in *Population*, VII, 1952, P 469). Nous espérons que le lecteur y verra de « nécessaires adaptations » plus que des « apports indésirables ».

Il nous a été matériellement impossible de standardiser les références des notes et de la bibliographie de l'auteur. On voudra bien nous excuser. — N.D.L.R.

INDEX DES NOMS

A

ABBE (E.), 153.
ARON (R.), 13.
ASHLEY (W. J.), 102.

B

BACON (F.), 9, 10.
BARNICH (G.), 156.
BAVINCK (B.), 156, 157.
BEBEL (A.), 165.
BERNHEIM (E.), 15.
BRIDGMAN (P. W.), 13.
BRINKMANN (L.), 156.
BRUNSCHVICG (L.), 117.
BURKE (E.), 100.

C

CASSIRER (E.), 55.
COHEN (M. R.), 10, 61, 78, 167.
COMTE (A.), 10, 66, 89, 90, 117, 149.
CONDORCET (A. N. DE), 91.
COURNOT (A.), 62.
CUVILLIER (A.), 9.

D

DALTON (J.), 8.
DÉMOCRITE, 126.
DESSAUER (F.), 157.
DIELS (H.), 126.
DOCHMANN (A.), 156.
DURBIN (E. F. M.), 107.
DURKHEIM (E.), 9.

E

ENFANTIN (B. P.), 159.
ENGLIS (K.), 33.
ESPINAS (A.), 33.
EÜCKEN (W.), 50, 125.

F

FERRAZ (M.), 165.
FERRI (E.), 165.
FIOLLE (J.), 12.
FOURCROY (A. F. DE), 8.

G

GALIANI (F.), 41.
GEDDES (P.), 156.
GINSBERG (M.), 88.
GRÜNWALD (E.), 144.

H

HAMILTON (W. H.), 133.
HATFIELD (H. S.), 156.
HEGEL (G. W. F.), 89, 117, 141.
HILDEBRANDT, 102.
HOBHOUSE (L. T.), 141.
HOGBEN (L.), 78, 156.

I

INGRAM, 102.

K

KANT, 143.
KAUFMANN (F.), 86.
KIRCHHOFF (G.), 18.
KOTARBINSKI (T.), 33.

L

LALANDE (A.), 12, 169.
LAMARCK (J. B. DE), 8.
LANGLOIS (C. V.), 45, 120.
LÉNINE, 158, 159.

M

MACH (E.), 91.
MANDELBAUM (D. G.), 149.
MANDELBAUM (M.), 109.
MANNHEIM (K.), 141, 151.
MARX (K.), 117, 158, 159.
MAYER (J.), 134.
MAYER (K.F.), 162.
MEINECKE (G.), 100.
MENGER (C.), 54, 100, 127, 132.
MERLEAU-PONTY (M.), 34, 70.
MERZ (T.), 8.
MILL (J. S.), 30.
MISES (L. VON), 15, 40.
MONROE (A. E), 41.
MONTESQUIEU, 7.
MUMFORD (L.), 157.
MÜNSTERBERG (H.), 15.
MURRAY (sir J. A. H.), 8, 12.

N

NEEDHAM (J.), 141.
NEURATH (O.), 66, 155.
NEWTON, 159.
NUNN (T. P.), 18.
NYSSENS (A.), 156.

O

OSTWALD (W.), 78, 156.

P

PARETO (W.), 61, 62.
PHYSIOCRATES, 7.
PLATON, 78.
POLANYI (M.), 149.
POPPER (K. R.), 149.

R

RATZENHOFER (G.), 156.
RICARDO (D.), 42.
RICKERT (H.), 110.
ROBBINS, 53, 56.
ROSCHER (W.), 102.
RUSSEL (B.), 21, 164.
RYLE (G.), 149.

S

SAINT-SIMON (comte DE), 158, 159.
SAPIR (E.), 41.
SAUVY (A.). 169.
SAVIGNY (F. C. DE), 100.
SCHLICK (M.), 129.
SCHMOLLER (G.), 100, 102.
SCHNABEL (F.), 153.
SCHNEHEN, 156.
SEIGNOBOS (C.), 45, 120.
SLUTSKY, 33.
SMITH (A.), exergue, 101, 132, 133, 136.
SODDY (F.), 78, 156.
SOLVAY (E.), 78, 156.
SOMBART (W.), 117.
SOREL (G.), 159.
SPANN (O.), 33.
SPENGLER (O.), 117.
STALINE, 152.
STEBBING (L. S.), 21.

W

WALRAS (L.), 61.
WATSON (J. B.), 66.
WEBER (M.), 156.
WELLS (H. G.), 156.
WHITEHEAD (A. N.), 83, 139.
WOODGER (J. H.), 130.

Z

ZSCHIMMER (E.), 157.

A

Abstraction : son usage dans les sciences de la nature et les sciences sociales, 106 sqq.
Anthropomorphisme : dans les sciences de la nature, 99 ; comme explication, 17, 18 ; en science sociale, 89, 128.
Astronomie : copernicienne, 10 ; parenté avec les sciences sociales, 59-60.

B

Behaviourisme : 66, 72, 122.
Bias : 101, 169.

C

Civilisation : menacée par le rationalisme, 145 ; et croyances, 148 ; v. *humanisme, progrès.*
Classification : scientifique, par opposition à celle que nous fournissent nos sens, 19 sqq ; caractérisant un processus mental 68 sqq ; comme processus mécanique, 74.
Connaissances : dispersion et accumulation, 139 ; 146 ; accumulation des individuelles, 135.
Constructions mentales : leur rôle dans les sciences de la nature, 21 ; analogie avec le langage, 22 sq.
Coordination des processus interindividuels : son aspect inconscient, 57-58, 146 ; exemple du sentier, 58 ; son aspect automatique, 135, 162 sq ; exemple du marché, 162 ; son aspect conscient, v. *planisme, ingénieur.*

D

Dessein : 128 sqq, 169 ; v. *finalité.*

E

Économique (science) : son caractère subjectif, 40, 41 sqq ; et prévision, 62 ; et planification, 151 sqq.
Ensembles sociaux : modèles théoriques construits ou conceptions populaires, 81 sqq ; exemple du marché, 87 ; et étude historique, 111.
Esprit humain : identité chez les divers individus, 26, 27, 121 sq ; en science sociale 30 sqq, 46 sq ; connaissance de l'—, 68 ; et classifica-

tion, 70-71 ; et totalisme, 88, 89 ; et histoire, 120 sqq ; contrôle de sa croissance, 139 sqq.
Explication : les deux sortes d'— en science sociale, 61.

F

Finalité (des formations sociales) : 127 sqq.
Formations sociales : 133 ; v. *finalité.*

H

Historicisme : 99 sqq ; et « lois » de développement, 115 ; et ensembles sociaux, 105 sqq ; et variabilité de l'esprit humain, 123 sqq.
Humanités : rôle des —, 166.

I

Idées : constitutives et explicatives, 49 sq.
Ingénieurs : 151 sqq.
Institutions : v. *formations sociales.*
Intelligentsia sans attaches : 144.

M

Macrodynamique (théorie) : et scientisme, 92.
Marché (concept du) : 87 ; fonction sociale, 162 sqq.
Mentalité polytechnicienne : 13, 152 sqq.
Mesure quantitative : en science sociale, 76 sqq.
Méthode historique : son aspect synthétique, 100 ; et historicisme, 100 ; et théorie sociale, 103 sqq, 112 sq ; et relativisme, 109.
Méthode individualiste : en science sociale, 52 ; et politique sociale, 146.
Méthode synthétique : en science sociale, 54 ; en histoire, 100 ; et théorie des structures sociales, 137.
Modèles : en science sociale 86 ; et système des prix, 87 ; et méthode historique, 112.
Morale : 148.

O

Objectivisme : et scientisme, 65 sqq ; et énergétique sociale, 78 ; et mesure quantitative 76 ; et théorie économique, 78 ; et concept d'efficience, 78.

P

Physicalisme : 76.
Planification : 155.
Planisme : 151 sqq.

Prévision : en science sociale, 60 ; v. *explication.*
Processus interindividuels : 146 ; leur caractère spontané, 139 ; v. *coordination.*
Progrès : par transformation des connaissances en réflexes , 139.

R

Réalisme conceptuel : 83.
Relativisme : et historicisme, 99 sq ; et morale, 149.

S

Sciences de la nature : influence sur les sciences sociales, 9 ; leur méthode, 15 sqq ; et constructions, 21 ; leur but, 26 ; et classification 17 sqq ; et mathématiques, 21 ; leur caractère objectif, 35.
Sciences sociales : caractère subjectif, 29 sqq ; leur méthode individualiste et synthétique, 49 sqq ; et concepts anthropomorphiques, 89 ; utilisation des modèles, 86 ; rapports avec l'histoire, 109 sq.
Scientisme : définition, 11 sq ; et totalisme, 52, 81 sq ; et objectivisme, 65 sqq ; et mesure quantitative, 76 sq ; et vue macroscopique, 92 ; et historicisme, 99 sq ; et marxisme, 117; et « finalité » des formations sociales, 127 sqq ; et direction du processus social, 139 sqq ; et planisme économique, 151 sqq.
Sociologie de la connaissance : 121, 143.
Structures sociales : et esprit, 45 sq ; et finalité 127 sqq ; contrôle des —, 141.
Statistique : et totalisme, 94 sq ; en science sociale, 96-97.
Subjectivisme : en science sociale, 29 sqq ; et théorie économique, 41 sqq.
Super-esprit : 142, 144.

T

Totalisme : définition, 81, 169 ; comme aspect du scientisme, 52 ; et réalisme conceptuel, 83 ; et historicisme, 91 ; et politique, 146 sqq.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER
L'influence des sciences de la nature sur les sciences de l'Homme 7

CHAPITRE II
Le problème et la méthode des sciences de la nature 15

CHAPITRE III
Le caractère subjectif des données dans les sciences sociales 29

CHAPITRE IV
La méthode individualiste et « synthétique » des sciences sociales 49

CHAPITRE V
L'objectivisme scientiste 65

CHAPITRE VI
Le totalisme scientiste..... 81

CHAPITRE VII
L'historicisme scientiste..... 99

CHAPITRE VIII
La « finalité » des formations sociales..... 127

CHAPITRE IX
Direction « consciente » et croissance de la raison..... 139

CHAPITRE X
Ingénieurs et planistes..... 151

Note sur la présente traduction..... 170

INDEX DES NOMS..... 171

INDEX DES MATIÈRES..... 177

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
58, rue Jean Bleuzen - Vanves.
Usine de La Flèche, le 10-05-1986.
1974-5 - N° d'Éditeur 14, mai 1986.

PRESSES POCKET - 8, rue Garancière - 75006 Paris
Tél. 46.34.12.80

Du même auteur
Dans cette collection

PRIX ET PRODUCTION

Lors de sa parution au début des années trente, *Prix et production* suscita de vives polémiques. Depuis lors l'évolution conjoncturelle des économies occidentales a plutôt confirmé la clairvoyance de son diagnostic.

Pour F.A. von Hayek, la cause des désajustements générateurs de crise ne doit pas être recherchée dans l'évolution des valeurs globales peu significatives (montant de production, niveau général des prix, investissement total), mais dans l'analyse des relations de prix et des relations de quantités produites entre les différentes branches de l'économie. Hayek considère en effet que ce sont les écarts entre les taux de profit d'un emploi à l'autre du capital qui déterminent la structure de la production nationale d'une économie. Il démontre ensuite que ce mécanisme ne garantit nullement que la structure de la production coïncide avec le plein emploi et la stabilité des prix. Cette perspective s'oppose notamment aux thèses développées par J.M. Keynes dans sa célèbre *Théorie générale* mais elle apporte une explication plus convaincante des tensions et des déséquilibres apparus dans les économies occidentales depuis le début des années soixante-dix.

AGORA

L'étude des phénomènes économiques et sociaux subit depuis un siècle et demi l'influence profonde et durable des sciences de la nature. Le sociologue, l'économiste, le théoricien de la politique, aspirent, pour leurs disciplines respectives, au même statut intellectuel que le physicien ou le biologiste. Il se pourrait, pense F. von Hayek, que cette fascination unilatérale soit fondée sur une illusion tyrannique et pernicieuse. Assigner à l'étude des comportements humains collectifs les objectifs et les ambitions des sciences exactes, leur emprunter leurs méthodes et leurs habitudes de pensée, n'est peut-être qu'un "préjugé partisan" qui néglige, ou du moins sous-estime, la nature spécifique des faits sociaux. D'où le risque d'une distorsion croissante entre l'édifice conceptuel élevé sur la base de ce "Parti-pris scientiste" et la réalité dont il prétend rendre compte. D'où le danger les idéaux dirigistes, généralement fondés sur une simplification abusive des comportements sociaux.

C'est l'histoire synthétique de cette illusion que retrace l'essai de F. von Hayek dans une perspective tout à la fois critique et libératrice qui dégage et définit la véritable nature de la démarche scientifique dans le domaine des faits sociaux.

Né à Vienne en 1899, professeur à la "London School of Economics" de 1931 à 1950, F. von Hayek n'est pas simplement un théoricien de l'économie. Certains de ses essais, en particulier La Route de la servitude, Individualisme et ordre économique, *ont éclairé sous un jour nouveau les relations des modes de production avec l'organisation sociale dans son ensemble. Il a obtenu le Prix Nobel d'Economie en 1974.*

Du même auteur dans cette collection : *Prix et Production.*

Jouannet

9 782869 170131

AG●●

V - 86

ISBN 2-86917-013-0